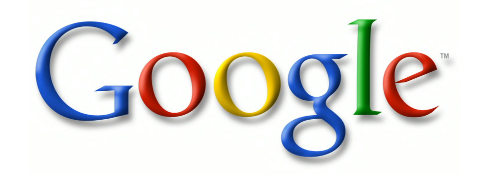


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

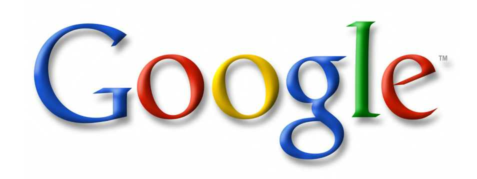
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

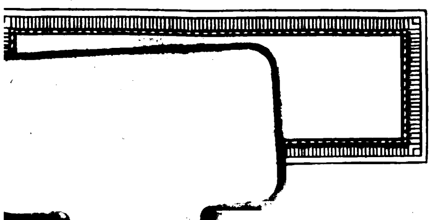
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE





840.8
P47

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique & Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.



A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

LA MAGIE
DE
L'AMOUR,
COMÉDIE-PASTORALE,
EN UN ACTE ET EN VERS,
PAR AUTREAU.



A PARIS,
Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

Cercle Français
gift
1-10-1927

PRÉFACE.

IL faut peu de matiere pour produire une Comédie dans l'imagination d'un Auteur. En faisant celle des Amans Ignorans pour le Théatre Italien, quelques mots que s'y disent Nina et Arlequin, me donnerent l'idée de celle-ci. La jeune Bergere, qui sent un amour qu'elle ne connoît pas encore, parle ainsi à son amant :

NINA.

Mais, d'où vient que la bonne amiquié que j'avons l'un pour l'autre, nous tourmente comme ça par fois ? Ça me tracasse l'esprit.

ARLEQUIN.

Je ne sais, glia là queuque anguille sous roche.

NINA.

N'est-ce pas qu'on auroit jeté sur nous queuque sort ? Car on dit qu'il y a de méchans bergers qui font comme ça de la sorcellerie.

ARLEQUIN.

Ohimé ! tu me fais peur. De la sorcellerie ?

Je conçus dès-lors que ce seroit un caractere tout-à-fait théatral, que celui d'une jeune Bergere, amoureuse pour la premiere fois, asse-

simple pour ignorer la nature de sa passion, et pour se croire enchantée par celui même qui la lui auroit inspirée, pourvu que l'on pût bien fonder son ignorance en amour, et sa crédulité sur son enchantement.

Mais comme il me paroissoit difficile que ces deux Pieces ne se ressemblassent pas un peu, je différois toujours à travailler à celle-ci, pour laisser au moins oublier la premiere. Enfin après l'avoir long-tems roulée dans mon esprit, et en avoir plusieurs fois repris et quitté le dessein, un heureux hasard, lorsque j'y pensois le moins, me la fit trouver toute faite dans un petit ouvrage d'une fille illustre par plusieurs autres, qui font aujourd'hui le plaisir le plus délicat des personnes de goût.

Mais la beauté de ce même ouvrage me fit d'abord abandonner mon projet. Je désesperai de pouvoir jamais rien faire qui fût supportable auprès de l'original, et je ne l'ai repris qu'après y avoir été encouragé par cette savante Demoiselle. Et pour m'exciter aussi moi-même à y travailler, je me suis dit qu'une Historiette racontée en prose sur le papier, ou mise en vers

et en action sur la scene, étoient deux ouvrages tout différens, et que l'on ne devoit point comparer.

Dans le premier, où l'Auteur est censé parler lui-même, on s'attend à une diction coulante, élégante et arrondie, comme l'est celle de mon modele. Dans le second, qui n'est proprement ici qu'un dialogue entre des Bergers, on ne demande qu'un style naturel, plus simple et plus coupé, que je n'ai pas cru si fort au-dessus de mes forces. D'ailleurs, la Fable déja toute inventée étoit un secours pour mon génie affoibli peut-être par l'âge, et devenu plus pareſſeux. J'ai espéré de plus, que le fond des pensées, quoiqu'exprimées avec moins de graces, pourroit me soutenir. J'aime à rendre ici l'honneur du succès à qui il appartient.

Mais ce qui m'a sur-tout invité et déterminé à faire la Piece, c'est la convenance du caractere de Sophilette avec celui de l'aimable Demoiselle Gaussin, à qui j'en destinois le rôle. Je me suis flatté que les yeux et tous les traits de l'Actrice, si touchans et d'une forme si parfaite, que la douceur et la modestie de son air, le plus propre

qui fût jamais à exprimer l'innocence et l'ingénuité d'une jeune Bergere; que le son tendre et flatteur de sa voix, la netteté de sa prononciation; enfin que les graces de son action et de toute sa personne pourroient suppléer à celles que je ne me sentois pas capable de mettre dans mon ouvrage.

Mais malgré tous ces avantages, une crainte secrette m'arrêtoit encore. Il m'a toujours semblé que la Pastorale convenoit mieux aux Théatres des Italiens et des Espagnols qu'au nôtre. Ils y voyent avec plus de plaisir et de patience des copies de leur amour doucereux, romanesque, et qui marche avec une lenteur insupportable à la vivacité de notre Nation. Ce Poëme, qui tient le milieu entre la Comédie et la Tragédie, par cela même devient presque insipide. Il n'a pour but que de plaire par des images agréables ou tendrement touchantes; ce qui n'affecte pas assez l'esprit ni le cœur, pour faire rire ou pleurer. Or dans un Spectacle, nous voulons être excités à l'un ou à l'autre.

Enfin j'ai reconnu à l'exécution de la Piece, que mon espérance et ma crainte, en la commen-

çant, avoient été bien fondées. Sophilette a plu infiniment, et le Pastoral a paru trop long, quoiqu'il y ait des actes en tout autre genre, qui, sans ennuyer, durent du moins autant que celui-ci.

Les Comédiens ont donc été obligés d'en retrancher beaucoup, sans avoir égard à la conduite du sujet, ni à la liaison naturelle des scenes; et, ce qui va paroître un paradoxe, l'ont embellie en l'estropiant. Mais puisque le Public, malgré ses défauts, a bien voulu s'en contenter, j'en dois ici rendre grace à son extrême indulgence.

Je m'étois fait une religion de ne m'écarter du plan de l'original, qu'autant que j'y serois forcé, pour amener les événemens à l'unité de tems et de lieu; et en cela j'avois eu raison, ce me semble. Ce plan avoit charmé tout Paris. La Tante y préparoit le dénouement; ce que j'ai suivi dans cet acte. L'amour de Sophilette éclate dans cette scene à travers son ignorance, autant et plus qu'en aucune autre de la Piece, et c'est ce qui en fait tout le sel.

J'avois fait choix, pour ce rôle de Tante

d'une Actrice qui conserve encore des graces, d'une taille avantageuse, très-intelligente dans son Art, et dont la prononciation exacte, et par-là un peu lente, n'en convenoit que mieux à la gravité du personnage de Prêtresse qu'elle représentoit : cependant elle a déplu au Parterre. A quoi m'en prendre qu'à un des caprices dont lui même auroit peine à se rendre raison, puisqu'il est encore tous les jours si content d'elle dans le rôle de Mere de la Piece du Talisman, qui ne differe point de celui de vieille Tante, et dans tant d'autres qu'elle exécute si parfaitement ?

Je donne ici la Piece à-peu-près comme elle a été jouée avec ses retranchemens, et n'y ai remis précisément que ce que j'y ai cru nécessaire pour en rendre la suite plus raisonnable. J'ai même pris la précaution d'ajouter des guillemets à quelques vers que l'on en retranche encore en la récitant.

Pour ôter un peu du fade de ce Poëme, j'avois fait d'abord Dorimene d'un cœur un peu plus dur qu'elle n'est ici ; ce qui jetoit plus de pitié sur l'aimable Sophilette, qui en fait innocemment sa confidente ; et je punissois le mau-

vais caractere de sa Rivale, en la mettant dans la situation cruelle d'être témoin du raccommodement des deux Amans ; son désespoir et ses vaines menaces finissoient la Piece plus vivement : mais toute Actrice répugne à jouer un personnage odieux ; et il n'est pas toujours permis à un Auteur de rendre son ouvrage aussi bon qu'il le pourroit faire.

J'ai mis ici, après la Piece, une autre maniere dont je l'avois finie, que je crois meilleure. Le Spectateur y auroit vu, de ses propres yeux, l'innocente Sophilette vengée ; ce qui l'auroit renvoyé plus content, que ne fait le récit de ce qui se passe en son absence.

SUJET

DE LA MAGIE DE L'AMOUR.

LA jeune Sophilette, Bergere ingénue, a été élevée par l'Enchanteresse Hermiphile, qui, ne s'occupant que de son grimoire, n'a jamais prononcé devant elle le nom d'amour. Ensuite, Candide, Tante de Sophilette, et Prêtresse de Diane, l'a gardée quelque tems dans le Temple, avant de la rendre à ses parens. Rien, jusques-là, ne lui a donné connoissance du tendre, mais impérieux penchant qui entraîne les deux sexes l'un vers l'autre. Enfin, revenue au hameau de son pere, elle a vu un jeune Berger, nommé Lhidimès, qui ressent pour elle, et lui inspire un sentiment nouveau, dont le charme l'étonne et la maîtrise entiérement. Dorimene, autre Bergere du même hameau, éprouve ce sentiment pour Lhidimès; mais, ne pouvant en

obtenir de retour, elle s'efforce à tromper Sophilette sur le nouvel état de son cœur : elle lui persuade que Lhidimès a employé quelque maléfice pour opérer en elle un funeste enchantement. La crédule Sophilette est effrayée : elle veut fuir le Berger ; mais c'est en vain. Une puissance irrésistible l'éloigne du Temple de Diane, dont elle croit devoir se faire un asyle contre les entreprises de Lhidimès ; et cette puissance la ramene toujours, malgré elle, aux lieux où elle peut le retrouver. Dorimene a confié sa jalousie et ses perfides projets de vengeance à Doris, son amie, et celle de Sophilette ; mais Doris, qui est aimée de Lycas, autant qu'elle l'aime, ne ressent point les fureurs de l'envie : elle ne peut se prêter au tourment de Sophilette et de Lhidimès, et elle avertit Candide de l'état de sa Niece, afin qu'elle lui procure du soulagement, en obtenant de ses parens qu'ils lui donnent Lhidimès pour époux. La Tante vient au secours de ces jeunes Amans. Sophilette apprend quel est le prétendu mal qui la tourmente, et ne veut plus en guérir de sa vie. On l'unit à Lhidimès. Dorimene, qui est témoin du bonheur de sa Ri-

vale, va, de dépit, s'enfermer dans le Temple de Diane, où elle l'avoit engagée à se retirer, et elle s'y consacre elle-même, pour jamais, au service des Autels de la Déesse.

JUGEMENS

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LA MAGIE DE L'AMOUR.

» LE sujet de cette Piece est tiré des *Veillées* » *de Thessalie*, Roman de Mlle. de Lussan.... » Autreau n'a fait que mettre en action et en » vers, ce qui est en récit et en prose dans le » Roman. C'est un Tableau gracieux et tou- » chant de cette belle Nature, telle que l'on l'a » suppose dans les vallons délicieux de la Thes- » salie. » Dictionnaire Dramatique, tome second, page 150.

« La Magie de l'Amour, dit Pesselier, dans » sa Préface des Œuvres d'Autreau, a presque » détruit l'opinion où l'on étoit que le genre » Pastoral ne pouvoit se soutenir sur notre » Théatre. Cette Piece reçoit encore tous les » jours, chez les Comédiens François, de nou- » veaux applaudissemens. Il est vrai que cette

» Pastorale est la seule qui soit demeurée en pos-
» session de plaire ; mais, peut-être, est-ce la
» faute des Auteurs, et non pas du genre. Quoi
» qu'il en soit, il seroit difficile d'imaginer,
» pour une Comédie-Pastorale, un sujet aussi
» aimable que celui-ci, et de le traiter avec au-
» tant de délicatesse et d'ingénuité. L'Auteur
» étoit dans un âge fort avancé, lorsqu'il fit
» cette Comédie ; et ce qu'il y a de plus surpren-
» nant, c'est qu'elle ne se ressent point de cette
» circonstance. »

Le Chevalier de Mouhy, dans son Histoire abrégée du Théatre François, s'exprime ainsi, page 288, tome premier, à l'occasion de la Magie de l'Amour. « Cette jolie Piece fut mal
» reçue à la premiere représentation ; mais l'Au-
» teur ayant changé le dénouement et raccourci
» la Piece, elle fut jouée quinze fois avec beau-
» coup de succès.... Elle est long-tems restée
» au Théatre, et on est étonné qu'elle ne soit
» plus jouée : elle tiendra lieu d'une nou-
» veauté, quand elle reparoîtra. »

» Ce nouvel Ouvrage d'Autreau lui fait beau-
» coup d'honneur, par la maniere simple, fine

» et naturelle dont il est écrit, et par l'Art avec » lequel il est composé, (dit l'Auteur du Mer- » cure). Le caractere d'une jeune Bergere naïve, » est rempli par la Demoiselle Gaussin, avec » beaucoup de graces et d'intelligence. » Mercure de Mai 1735, page 991.

Voici des vers qui furent adressés à cette charmante Actrice, à l'occasion de son rôle dans la Magie de l'Amour.

« J'aimois, sans le savoir, aimable Sophilette ;
» Mais je le sais depuis un jour.
» Je n'aurois jamais cru que mon ame inquiette
» Ressentît les traits de l'Amour.
» A peine je te vis, ma raison alarmée
» Me fit craindre l'enchantement ;
» Mais sa perte est trop confirmée.
» Pour moi le plus beau jour brille sans agrément ;
» Je desire la nuit, et rien ne me soulage.
» Le sommeil sur mes yeux répand-il des pavots ?
» Dans un songe flatteur, il m'offre ton image :
» Elle vient troubler mon repos.
» Non, je n'en doute plus ; l'Art de la Thessalie
» N'est pas ce qui fait ma langueur.
» Que j'étois simple, hélas ! d'accuser la Magie,
» Du trouble secret de mon cœur !
» L'Amour, lui seul, m'a rendu tendre ;
» Et ce n'est qu'en tremblant que j'ose te l'apprendre.

» Je me plais à porter tes fers ;
» Pour toi, belle Gaussin, je languis, je soupire :
» Permets qu'à tes genoux je puisse te le dire,
» Je le ferai bien mieux qu'en vers ! »

On ignore quel est l'Auteur de ces vers. Anecdotes Dramatiques, tome premier, pag. 502 et 503.

LA MAGIE
DE
L'AMOUR,

COMÉDIE-PASTORALE,

EN UN ACTE ET EN VERS,

PAR AUTREAU.

Représentée le 9 Mai 1735.

PERSONNAGES.

SOPHILETTE, Bergere.

DORIMENE, Bergere, Rivale de Sophilette.

DORIS, Bergere, Cousine de Dorimene.

L'HIDIMÈS, Berger, Amant de Sophilette.

La Scene est en Thessalie, dans un Bosquet consacré à Diane, dont on voit un Temple dans le lointain, par-delà le Hameau où demeure Sophilette. Son pere et sa mere, à la tête des habitans de ce Hameau, forment la Fête qui finit la Piece.

LA MAGIE DE L'AMOUR, COMÉDIE-PASTORALE.

SCENE PREMIERE.

DORIMENE, DORIS.

DORIMENE.

AH! ah! que fais-tu donc si matin dans ce bois ?

DORIS.

Je m'y promene, tu le vois.
J'y viens respirer l'air, faire un peu d'exercice.
Je laisse reposer aujourd'hui mon troupeau.
Je suis seule chez nous, mon pere est à Larisse ;
Si bien que m'ennuyant, il m'a pris un caprice
D'aller causer à ton hameau,
Où l'on apprend toujours quelque incident nouveau.
Au nôtre, à quoi veux-tu que je me divertisse ?

DORIMENE.

Je te vois donc à présent le loisir,
Si tu m'aimois un peu, de me rendre un service.

DORIS.

Parle, je m'en fais un plaisir.

DORIMENE.

Doris, mon aimable parente,
J'implore aujourd'hui ton secours.
Il s'agit d'affaire importante;
Il y va, je le sens, du repos de mes jours.

DORIS.

Hélas! ma chere Dorimene,
Je devine déja ta peine:
Tes soins les plus pressans sont ceux de tes amours?
C'est ce qui t'occupe toujours.

DORIMENE.

Tu l'as dit, Sophilette, une jeune innocente,
D'un triste et froid tempérament,
Qui croit l'amour un vain nom seulement,
Qui jamais n'y marqua de pente,
En ignore tout sentiment,
Malgré son humeur indolente,
Est prête à m'enlever Lhidimès mon amant.

DORIS.

Oh! oh! l'affaire est grave, et tout-à-fait piquante.
Mais, cousine, tu me surprends,
Quand tu dis ta Rivale en amour ignorante.
Quel âge a-t-elle donc?

DORIMENE.

Elle a tantôt seize ans.

DORIS.

C'est pourtant là d'aimer le véritable tems.
Ignorante à seize ans? Cela ne se peut croire.

DORIMENE.

Cependant la chose est ainsi ;
Et tu la comprendras apprenant son histoire :
Ecoute, en deux mots la voici.
Hermiphile, autrefois célebre Enchanteresse,
Conçut, dès le berceau, pour elle une tendresse
Qui déplut fort à ses parens ;
Mais voulant s'en rendre maîtresse,
Elle leur proposa d'élever sa jeunesse,
Et l'obtint de ces bonnes gens.
Hermiphile, par sa magie,
Faisant trembler toute la Thessalie,
A ce qu'elle voulut il fallut consentir.
Elle fit donc porter la jeune Sophilette
Dans sa noire et triste retraite,
Et sans elle jamais ne l'en laissa sortir.
Or, tu n'as pas de peine à croire
Que dans le terrible séjour
D'un magique laboratoire,
On parle beaucoup moins d'amour,
Que des matieres de grimoire.

DORIS.

Il est vrai, les Lutins ne sont pas fort galans.

DORIMENE.

Une Tante, Prêtresse au Temple de Diane,
Ne la tira qu'à l'âge de dix ans
De cette retraite profane ;
Et depuis, dans ce Temple elle resta toujours.
Chez Diane, dis-moi, connoît-on les amours ?
Elle n'est de retour au hameau de son pere,

Que depuis un mois à-peu-près;
Et ce fut vers ce tems qu'une importante affaire
Attira dans ces lieux le charmant Lhidimès.

DORIS.

Je comprends à présent qu'Hermiphile et la tante
Auront pu la laisser en amour ignorante;
Mais au hameau depuis elle a vu des Amans.
La curiosité toute seule intéresse
A connoître le but de leurs empressemens;
Et l'exemple réveille en nous les sentimens.

DORIMENE.

Froide, incapable de tendresse,
Elle n'a dans l'esprit que les enchantemens,
Dont autrefois son affreuse maîtresse
Divertissoit sa premiere jeunesse.
Sa mémoire a toujours ces objets si présens,
Que tout ce qu'elle voit de nouveau dans la vie,
Elle le croit effet de la magie;
Et la peur aussi-tôt s'empare de ses sens.

DORIS.

Eh bien donc, puisqu'elle est si simple et si sauvage,
Tu t'alarmes trop promptement.

DORIMENE.

N'a-t-elle pas un cœur? Une fille à son âge,
Auprès d'un jeune et tendre Amant,
Peut à la fin en connoître l'usage.
La science d'aimer sans tant d'esprit s'apprend:
Il parle, ce cœur; on l'entend.
Elle est simple, il est vrai; mais elle est jeune et belle.
Lhidimès m'en paroît charmé.

J'ignore s'il en est aimé,
Et veux m'entretenir sur ce point avec elle.
Elle me fuit depuis un tems,
Ce peut être par jalousie.
Si je la joins quelques instans,
J'en serai bientôt éclaircie.
J'ai conduit exprès mon troupeau
Dans la plus prochaine prairie,
Pour l'épier au sortir du hameau.
Prends-en quelque soin, je te prie;
Tu le peux, puisque rien ne t'occupe en ce jour.
Pour une jalouse Bergere,
Ah ! Doris, c'est trop d'une affaire,
Que ses moutons et son amour.

DORIS.

Sur tes moutons que rien ne t'embarrasse,
Je pourrai tout le jour les garder en ta place.
Mais, crois-moi, ton amour devroit moins t'occuper
Tu le prends trop à cœur, il t'échauffe la bile,
Et par le moindre espoir tu te laisses tromper.
Le soin de ton troupeau te seroit plus utile.
Si Lhidimès est pris, crois-tu le rattraper ?
Cela me paroît difficile.

DORIMENE.

Cousine, je suis trop habile
Pour qu'un cœur puisse m'échapper.
Comment ! dans l'art d'aimer une jeune novice,
Qui n'en a pas encor les premiers élémens,
M'oseroit disputer un cœur où je prétends ?
Non, ne crois pas qu'elle me le ravisse.....

Je l'apperçois qui prend sa route vers ces lieux.
En m'y voyant, je crains qu'elle ne s'en éloigne;
Il faut absolument qu'aujourd'hui je la joigne.
Va, pars. Pour l'observer et la surprendre mieux,
Je veux quelques momens me cacher à ses yeux.
(Doris s'en va, et Dorimene se cache.)

SCENE II.

SOPHILETTE, DORIMENE, *cachée.*

SOPHILETTE.

O MA Déesse tutélaire,
Diane, tirez-moi de la peine où je suis !
Je crains que ma raison à la fin ne s'altere.
Sans dormir je passe les nuits ;
Et le Soleil en vain à son retour m'éclaire,
Le plus beau jour ne peut dissiper mes ennuis.
Hélas ! pour en guérir je fais ce que je puis.
Dès le matin je quitte ma cabanne ;
Et je viens dans ce bois qui vous est consacré,
Vous implorer, favorable Diane,
Contre un chagrin mortel où le sort me condamne,
Dont le principe, encor de moi-même ignoré,
Me fait rougir du trouble où mon cœur est livré.
Eclairez-moi sur ce qui l'a fait naître.
Est-ce une maladie ? est-ce un enchantement ?
Ah ! si par vous je pouvois le connoître,

J'y trouverois du remede peut-être ;
Ou je le souffrirois du moins plus constamment.
(Ici Dorimene s'avance. Sophilette, surprise, veut s'éloigner, et fait une exclamation.)
Ah !

DORIMENE.

Quoi ! vous m'évitez, vous, ma plus tendre amie ?
Quel sujet avez-vous de vous plaindre de moi ?
Depuis un tems je m'apperçoi
Que vous fuyez ma compagnie.

SOPHILETTE.

Je vais vous l'avouer, je suis de bonne-foi :
Oui, je vous fuis, et je ne sais pourquoi.
Pardonnez-le moi, je vous prie :
Tout le monde, à présent, m'embarrasse et m'ennuie.
Lhidimès, dès que je le voi,
Redouble ma mélancolie :
Je suis dans un état qui me fait de l'effroi.

DORIMENE.

O Ciel ! quelle bizarrerie !
Quoi ! même Lhidimès, si bien fait et si beau ?
Eh ! depuis quand vous tient la maladie ?

SOPHILETTE.

Depuis qu'il est dans le hameau.

DORIMENE.

Expliquez-moi, de grace, un chagrin si nouveau.

SOPHILETTE.

Quoique le voir soit ma plus forte envie,
Ma peine, en le voyant, n'est pourtant pas finie.

DORIMENE.

Mais votre cœur alors devroit être content.

SOPHILETTE.

Il est vrai ; cependant il ne l'est pas encore :
Un desir inconnu me presse, me dévore ;
Et je ne souffre jamais tant.
Je le vois, même en son absence.
Quand j'entends son nom seulement,
Je sens que ma peine commence
Par un secret tressaillement.
Dès qu'il paroît, je suis toute interdite :
Mon corps frémit, mon cœur palpite :
Il me prend un frissonnement.
Tant qu'il est près de moi, la fievre continue.
Qu'il touche par hasard ma main, quand je l'ai nue,
Tout aussi-tôt redoublement.
Je suis troublée au point que mon ame éperdue
Prend tout ce qu'elle sent pour un enchantement.

DORIMENE.

Mais, écoutez, cela pourroit bien être :
Si vous voulez sûrement le connoître,
Répondez-moi sincerement.
Dormez-vous d'un sommeil tranquille ?

SOPHILETTE.

Hélas ! je ne dors presque plus !
Ou quand je dors, mille songes confus
De Lhidimès ou d'Hermiphile,
Dans mon esprit à se troubler facile,
De peine et de plaisir font un flux et reflux.
Voici d'abord quelle est ma peine.

Mon Enchanteresse inhumaine,
En songe me fait voir mes moutons expirans,
Mes agneaux emportés par des loups dévorans:
« Nos ceps sur les côteaux, ou nos bleds dans la plaine,
» Renversés, arrachés par la fureur des vents;
» Nos jardins desséchés par leur brûlante haleine:
Je vois enfin, pour comble de ma peine,
Un maléfice affreux consumer mes parens.

DORIMENE.

Quittez vos songes effroyables;
Vous me feriez mourir de peur.

SOPHILETTE.

Ceux-là sont rares, par bonheur;
J'en ai plus souvent d'agréables.
« Comme souvent ici je voi
» Nos folâtres Bergers, pour amuser nos belles,
» Leur conter mille bagatelles:
» Quelquefois Lhidimès, en songe, auprès de moi,
» Me paroît imiter ce qu'ils font auprès d'elles. »
Dans mon profond sommeil, au milieu du repos,
Je crois l'entendre qui soupire;
Et me serrant les mains, qui me dit certains mots
Qui me paroissent tout nouveaux:
Ils sont plaisans sans faire rire.

DORIMENE.

Ils ne font rire que le cœur;
(*A part.*)
J'entends. Ces mots plaisans me présagent malheur...
Encor? quels sont ces mots?

SOPHILETTE.

Mais il dit qu'à mes charmes
On doit d'abord rendre les armes :
Qu'ils ravissent par leur douceur.
Et puis, il dit que ma tiédeur
Lui cause en secret des alarmes.
Que sais-je, moi ? Tantôt il parle de langueur,
De tendres sentimens, de transports ou d'ardeur,
Qu'il dit que ma présence inspire.
Franchement de ces mots je sais peu la valeur.

DORIMENE.

Ah ! que j'y trouve de fadeur !

SOPHILETTE.

Ils font en moi, pourtant, un effet que j'admire.
Leur son me paroît si flatteur,
Que pour les mieux entendre à peine je respire.
Ils me mettent l'esprit dans un certain état,
Dont j'aurois du regret que le réveil l'ôtât,
Tant je me plais à les entendre dire.

DORIMENE.

Ils vous mettent l'esprit en feu,
Et voilà ce qui fait que vous dormez si peu.
Et vous ne respirez, me dites-vous, qu'à peine,
Quand vous écoutez ses discours ?

SOPHILETTE.

Oui, mes soupirs tremblans sont de plus longue haleine ;
Comme si ce qu'il dit en retardoit le cours.

DORIMENE.

Hom ! cela me fait peur.

SOPHILETTE.

SOPHILETTE.

Pourquoi donc, Dorimene ?

DORIMENE.

Je n'ose, là-dessus, dire mon sentiment ;
Car cela sent beaucoup l'enchantement.

SOPHILETTE.

Ah ! je m'en suis toujours doutée ;
Et de plus en plus je le crains.

DORIMENE.

Ma pauvre Sophilette, hélas ! que je vous plains !

SOPHILETTE.

Vous me croyez donc enchantée ?

DORIMENE.

Je crois, du moins, en voir des indices certains.

SOPHILETTE.

Lhidimès, Enchanteur ? Ciel ! qui l'auroit pu croire ?
Je n'ose presque le penser ;
Je crains encor de l'offenser :
Avec un air si doux, a-t-on l'ame si noire ?

DORIMENE.

A cet air prévenant, insinuant, flatteur,
Reconnoissez un Enchanteur.
Vous ignorez encore avec quel art les hommes
Savent nous déguiser leurs criminels penchans.
Sur-tout, s'il en est de méchans,
C'est dans le pays où nous sommes.

SOPHILETTE.

Comment donc éviter de si mauvaises gens ?

DORIMENE.

Comme fit autrefois votre Tante Candide.

Son exemple est le meilleur guide
Pour parer tous les accidens.
Du Temple de Diane elle fit son asyle :
Allez de votre cœur y recouvrer la paix.
Il vous a garanti des piéges d'Hermiphile,
Il peut le faire encor de ceux de Lhidimès.

SOPHILETTE.

Pardon, ma chere Dorimene,
Si j'ai marqué pour vous un peu moins d'amitié.
Je reconnois que je vous fais pitié.
Votre avis charitable a soulagé ma peine:
Je la sens moins de la moitié.
Oui, j'en croirai votre sagesse;
Je consacre aujourd'hui mes jours à la Déesse:
Ce n'est que sous ses loix qu'on a de vrais plaisirs.
J'ai senti, de tout tems, une pente secrette
A vivre dans cette retraite;
Et je suis résolue à suivre mes desirs.

DORIMENE.

Gardez-vous que Candide ait la moindre pensée,
Qu'à prendre ce parti votre ame soit forcée;
Et ne parlez jamais de votre enchantement.

SOPHILETTE.

C'est bien aussi mon sentiment.

DORIMENE.

Sur-tout cachez bien votre peine
A ceux dont vous tenez le jour;
Pour Lhidimès ils auroient une haine
Dont il se vangeroit par quelque mauvais tour.

SOPHILETTE.

C'est ce que j'ai le plus à craindre ;
Mais je sais garder un secret.
Jamais de Lhidimès ils ne m'entendront plaindre.
Adieu. Je cours au Temple, et vous quitte à regret.
Ne m'abandonnez pas, ma bonne et chere amie.
Ce Temple n'est pas loin d'ici :
Venez-y quelquefois me tenir compagnie.
Que par vous je sois éclaircie
De ce que pensera, sur ce changement-ci,
Le méchant Lhidimès.

DORIMENE.

Ah ! grands Dieux, le voici !
Fuyons ; il vous cherche sans doute ;
Je vois qu'il prend vers nous sa route.

SOPHILETTE.

O Ciel ! quel est mon embarras ?
La frayeur me saisit ; je ne puis faire un pas.
Cachons-nous, et souffrez que de loin je l'écoute.

DORIMENE.

Ecoutons, soit ; mais n'en approchez pas.
(*Elles se retirent.*)

SCENE III.

LHIDIMÈS, *les Bergeres cachées.*

LHIDIMÈS *entre en rêvant.*

JE rêve à mon bonheur; il me paroît un songe.
Est-il des plaisirs plus parfaits
Que les réflexions où mon esprit se plonge ?
Le cœur de Sophilette a cessé d'être en paix ;
Ton art a réussi, triomphe Lhidimès.
Mes soins pour la charmer n'ont pas été frivoles.
J'ai dit près d'elle des paroles
Qui produisent de bons effets :
A me voir elle est empressée :
En me voyant elle est embarrassée.
Elle parle en tremblant; elle a les yeux distraits :
Une vive rougeur au visage lui monte.
Qu'avec plaisir j'y remarque sa honte !
D'un charme tout puissant elle ressent les traits :
Ton art a réussi, triomphe Lhidimès.
Quoique son embarras soit déja manifeste,
J'espere voir encor son cœur plus agité.
Que bientôt de sa liberté
Elle perde ce qui lui reste.
De cet heureux succès me serois-je flatté !...
Mais il est tems de jouir de ma gloire.
Allons la chercher en tous lieux;
Et goûtons le plaisir de lire dans ses yeux,
Et sa défaite et ma victoire.

SCENE IV.

SOPHILETTE, *sortant du bois*, LHIDIMÈS.

SOPHILETTE.

ARRÊTE. Ecoute-moi, funeste Lhidimès.
Apprends ici que je te hais ;
Que tes paroles seront vaines,
Pour l'effet que tu t'en promets.
Cesse de triompher des maux que tu me fais.
Diane a pitié de mes peines.
Je t'en connois l'auteur ; mes vœux sont satisfaits.
Mais quand tu sais qu'ici la Déesse préside,
De quel front oses-tu, perfide !
Y déclarer si haut tes criminels projets ?
Crains que du Talisman de la sage Candide,
Tu ne ressentes les effets :
Il détruira ton art ; et mon cœur est en paix.

LHIDIMÈS.

Quel crime, ô Ciel ! injuste Sophilette,
A pû m'attirer ce courroux ?
Est-ce l'ardeur la plus parfaite
Dont on puisse brûler pour vous ?
Déclarez-moi du moins la faute que j'ai faite :
Je vous le demande à genoux.

SOPHILETTE.

Qui, moi ? que je te la déclare ?
Oses-tu bien encor feindre de l'ignorer ?

Quand toi-même en ce lieu, barbare !
Sur tes mauvais desseins tu viens de m'éclairer.

LHIDIMÈS.

Quoi ! serez-vous inexorable ?
Par pitié, daignez m'éclaircir
Le sens de ce discours; il est impénétrable :
Vous plaisez-vous à l'obscurcir ?
Si quelqu'un, près de vous, a voulu me noircir,
Dites-moi clairement de quoi je suis coupable.
Que, du moins, il me soit permis,
Quand on m'accuse à tort, de pouvoir me défendre.
On me croiroit, à vous entendre,
Le plus grand de vos ennemis :
Moi, de qui la plus chere envie
Est de vous consacrer ma vie,
Je cause vos chagrins ? Pouvez-vous le penser ?
Qu'elle me soit cent fois ravie,
Plutôt que de vous offenser.

SOPHILETTE, *à part.*

Dieux ! se peut-il encor que sa plainte me touche ?
Il ne sort pas un seul mot de sa bouche,
Qui ne me porte un coup mortel.
Je sens, à chaque instant, que ma peine redouble ;
Je suis honteuse de mon trouble....
(*Haut.*)
Eloignez-vous de moi, cruel !
Je vous défends à jamais ma présence.

LHIDIMÈS.

O Cie ! après cette défense,
Pourrois-je encor conserver quelque espoir ?
« Ah ! finissons ma vie infortunée.

» Allons dans les flots du Penée,
» La délivrer du chagrin de me voir! »

SOPHILETTE.

» Arrêtez, Lhidimès, et perdez cette envie.
» Quoique par vous j'essuie un triste sort,
» Si j'avois causé votre mort,
» Je m'en repentirois le reste de ma vie.
» Votre affreux désespoir a calmé mon courroux.
» Vivez, Berger; c'est moi qui vous l'ordonne:
» Vivez; c'est à ce prix que mon cœur vous pardonne
» Les déplaisirs qu'il a reçus de vous:
» Mais du moins rendez-moi le repos où j'aspire.
» Adieu.... Que j'ai de peine encore à le lui dire!

(*Elle sort.*)

LHIDIMÈS.

» Non; je suivrai par-tout vos pas:
» Vous me fuyez en vain, cruelle!

SCENE V.

DORIMENE, *sortant du bois avec precipitation*; LHIDIMÈS.

DORIMENE.

LHIDIMÈS, ne l'arrêtez pas:
Je sais tout, et je vais vous l'expliquer mieux qu'elle.

LHIDIMÈS.

Tirez-moi donc du désespoir;

Instruisez-moi, ma chere Dorimene.
Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? qui m'attire sa haine?

DORIMENE.

En deux mots vous l'allez savoir :
Elle aime Candide, sa Tante ;
Et croit que, pour vivre contente,
Elle doit l'imiter dans tout ce qu'elle fait.
Elle veut donc, à son exemple,
Se consacrer au même Temple :
Ce fut-là, de tout tems, son plus ardent souhait.

LHIDIMÈS.

Quoi! s'enterrer vivante? Ah! grands Dieux, quel dommage!

DORIMENE.

C'est ce que craignent ses parens,
Dont les desirs du sien très-différens,
Sont de lui procurer un heureux mariage;
Et depuis quelque tems lui parlent d'un époux,
Sans lui nommer, pourtant, celui qu'on lui destine.
Voilà de son chagrin la premiere origine.
Elle apprend ici que c'est vous
Qui voulez la priver d'un sort qu'elle croit doux.
Vous venez assez haut d'y déclarer vous-même
Que vous l'aimez; bien plus, qu'elle vous aime.
Doutez-vous que son cœur ne soit très-irrité
Du dessein d'un Amant si plein de vanité?

LHIDIMÈS.

Enivré du bonheur où mon ame se noie,
Je viens seul, en ce bois, pour m'en entretenir.
L'amour heureux peut-il se contenir?

Mon cœur, en secret, s'y déploie.
Je conte mes plaisirs aux arbres des forêts :
Ces confidens sourds et muets
Iront-ils divulguer ma joie ?
Et pour me soulager du poids de mes secrets,
Puis-je en choisir de plus discrets ?
Je me croyois aimé, selon toute apparence ;
J'avois, du moins, de l'être un jour quelque espérance.

DORIMENE.

Ce faux espoir vous a trahi ;
Guérissez-vous de votre erreur extrême :
Loin que Sophilette vous aime,
Mon pauvre Lhidimès, vous en êtes haï ;
Mais je dis très-haï, je le répete encore.

LHIDIMÈS.

J'en suis haï, parce que je l'adore.
Quelle injustice, ô Ciel !

DORIMENE.

Est-ce un si grand malheur ?
Mérite-t-elle votre ardeur ?
Que feriez-vous d'une innocente ?

LHIDIMÈS.

Elle n'est que timide, effet de sa pudeur ;
Et c'est par-là qu'elle m'enchante.
Oui, sa simplicité, sa bonté, sa douceur,
M'étoient garans de mon bonheur.
Je croyois voir en elle une flamme naissante.
Qu'il est doux de jouir des prémices d'un cœur !
Son ame neuve encore, exempte de malice,
Des Bergeres du tems ignore l'artifice.

Du côté de l'esprit, il ne lui manque rien :
Je l'ai bien reconnu dans plus d'un entretien.
Quel trésor que cette innocence !
Et quelle heureuse convenance,
Pour former entre nous le plus parfait lien !
Je lui donnois un cœur aussi neuf que le sien.
Mais quel est donc cet art, qu'elle m'impute à crime,
Qui la fait s'emporter par des éclats si grands ?

DORIMENE.

L'art de séduire ses parens,
D'attirer trop bien leur estime.

LHIDIMÈS.

Me punissent les Dieux, si jusques à ce jour,
Je leur ai dit un mot de mon amour !
Je voulois, par mes soins, mériter de lui plaire,
Avant d'en parler à son pere.
Il n'appartient qu'à des Tyrans
De contraindre le cœur d'une jeune Bergere
Par le pouvoir de ses parens.
Il faut que je me justifie
D'en avoir jamais eu l'envie.
Allons, pour m'opposer à son cruel dessein,
Embrasser les genoux de Candide sa Tante ;
Ou si je vois qu'elle y consente,
A ses yeux me percer le sein. *(Il sort.)*

DORIMENE, *à part, le regardant aller.*

Bon ! ils ont pris tous deux un différent chemin.

SCENE VI.

DORIS, DORIMENE.

DORIMENE.

AH! te voilà : comment, serois-tu déja lasse
De garder mon troupeau?

DORIS.

Oh! ne me gronde pas :
Mon Amant, l'obligeant Lycas,
Etant dans la plaine à la chasse,
S'est offert de garder tes moutons en ma place.
Moi, profitant de son secours,
Je suis venue entendre en secret vos discours.

DORIMENE.

Tu sais donc à présent le sort de Sophilette?

DORIS.

Oui ; je viens d'écouter très-attentivement,
Par quel art tu t'en es défaite,
Pour t'emparer de son Amant ;
Et j'en suis immobile encor d'étonnement.

DORIMENE.

Que vois-tu donc là qui t'étonne?

DORIS.

Dorimene, tu n'es pas bonne,
Souffre mon petit sentiment.

A Lhidimès enlever sa Maîtresse;
C'est déja lui jouer un assez mauvais tour.
Sophilette, d'ailleurs, pourra connoître un jour,
Quel est le doux trait qui la blesse;
Et quand tu lui fais prendre un parti sans retour,
En l'obligeant à devenir Prêtresse,
Ce trait va dans son cœur devenir un vautour,
Qui le déchirera sans cesse.

DORIMENE.

Ah! pardonne l'effet d'un violent amour.
Je sens toute mon injustice
Dans la peine que je lui fais;
Mais moi, si je perds Lhidimès,
Je sens aussi qu'il faut que je périsse.
Pour me plaire, autrefois, je crus lui voir des soins.
Cette favorable apparence
Fit naître en moi de l'espérance:
Je me flattai de l'engager, du moins,
Par ma longue persévérance.
L'amour, par cet espoir, augmenté dans mon cœur,
Est presque devenu fureur.
C'est moi qui l'aimai la premiere.
Avant que Sophilette eût paru le toucher,
Il occupa mon ame toute entiere:
Puis-je à présent l'en arracher?
L'amour de ma Rivale encor dans sa naissance,
S'éteindra par la moindre absence.
Le Temple est, à son goût, un séjour si charmant:
Elle s'y plaît presque dès son enfance;
Elle y peut oublier Lhidimès aisément.

DORIS.

DORIS.

Hom ! ce n'est pas ce que je pense ;
Car un premier amour tient long-tems dans le cœur.

DORIMENE, *avec chaleur.*

Ne te prendroit-il point envie
De la tirer de son erreur ?
Ecoute, il y va de ma vie.

DORIS.

Dorimene, tu me fais peur :
Ne nous brouillons point, je te prie.
Sophilette, dis-tu, se plaira toujours là.
Quant à moi, j'en serois ravie :
Soit ; mais par malheur la voilà.

DORIMENE.

Ah ! ah ! que veut dire cela ?

SCENE VII.

SOPHILETTE, DORIMENE, DORIS.

SOPHILETTE.

HÉLAS ! ma chere Dorimene,
Vous me voyez au dernier désespoir !

DORIMENE.

Pourquoi, ma chere enfant ? Quel malheur vous ramene ?

SOPHILETTE.

Ah ! vous l'allez troptôt savoir !

Plus d'asyle pour moi, plus d'appui, plus de Tante:
Je viens d'apprendre, au sortir de ce bois,
Que déja depuis plus d'un mois,
De son Temple elle étoit absente.

DORIMENE.

Le savez-vous de bonne part?

SOPHILETTE.

Jugez-en. Je le sais d'un homme à son service,
Qui dans un char l'a conduite à Larisse.

DORIMENE.

Quel important besoin a causé son départ?

SOPHILETTE.

La jeune Princesse Eriphile,
Enchantée aussi fort que moi,
Au Talisman de ma Tante ayant foi,
L'a fait venir de son Temple à la Ville.
Le sort qu'avoit jeté sur elle un Enchanteur,
Etoit d'une terrible espece.
Un desir de l'hymen qui consumoit son cœur,
Et qu'elle cachoit par pudeur,
Faisoit languir cette Princesse.
Ce mal, que ses parens avoient ignoré tous,
Elle l'a découvert en secret à ma Tante,
Qui de son Talisman, en consultant son pouls,
Touchant la pauvre languissante,
Et lui faisant donner par le Prince un époux,
A fait cesser le charme qui l'enchante.

DORIMENE.

Il n'est donc plus besoin qu'elle reste à la Cour:
Elle en va revenir?

SOPHILETTE.

Jusques à son retour,
Dans mon dessein toujours constante,
J'allois au Temple me cacher.
L'Enchanteur n'osera, disois-je, en approcher:
Mais en voyant de loin cette sainte retraite,
Une crainte, une horreur secrete,
A renversé tout d'un coup ma raison.
Mon perfide Enchanteur, par son art détestable,
M'a rendu ce lieu formidable;
J'ai cru m'aller mettre en prison.

DORIMENE.

Ah! Ciel! quel charme épouvantable!

SOPHILETTE.

De mes plaisirs passés le souvenir charmant....

DORIMENE.

Oh! je m'en doute bien; voilà l'enchantement.

SOPHILETTE.

Quoi! j'abandonnerois mes compagnes fidelles?
Et je pourrois quitter ces plaisirs ravissans,
Ces danses, ces jeux innocens,
Où je me mêlois avec elles?
Que de momens heureux j'ai passé dans ce bois,
Où je vis Lhidimès pour la premiere fois!

DORIMENE.

Cessez de regretter cette joie insipide:
Ah! que Diane, sous ses loix,
Vous feroit bien goûter un plaisir plus solide,
Près de votre chere Candide!

SOPHILETTE.

Mais jusqu'à son retour, exposée au pouvoir
Du persécuteur qui m'enchante,
Il me fera périr pendant qu'elle est absente.

DORIMENE.

Vous péririez, sans doute, en voulant le revoir:
Mais vous n'avez qu'à ne le pas vouloir.

SOPHILETTE.

A ne le pas vouloir? et c'est ce qui m'afflige:
Je le veux toujours, malgré moi.

DORIMENE.

Ah! le cruel... Fuyez! je l'apperçoi.

SOPHILETTE.

Fuir Lhidimès! hélas! le puis-je,
Quand à demeurer il m'oblige!

DORIMENE, *à Doris.*

Eh! de grace, Doris, emmene-la chez toi.

(Sophilette et Doris sortent.)

SCENE VIII.

LHIDIMÈS, DORIMENE.

LHIDIMÈS, *avec ardeur.*

Sophilette est ici, je l'y sais revenue.
Avec vous en ce lieu, mes yeux l'ont apperçue.
Un Amant reconnoît sa Maîtresse de loin:
Ne me la cachez point, cruelle Dorimene.

DORIMENE.

Mon pauvre Lhidimès, qu'à suivre une inhumaine
Vous perdez de pas et de soin !
Vous voyant d'aussi loin, elle s'est mise en fuite;
Et jamais ne courut si fort,
Tant elle craignoit votre abord.
Eh ! croyez-moi, cessez une vaine poursuite,
Et laissez à jamais l'ingrate dans son tort !

LHIDIMÈS.

Non, non, pour m'arrêter, je connois votre adresse.
Les momens me sont précieux :
Elle est dans ce canton; j'en dois croire mes yeux.

DORIMENE.

Votre défiance me blesse.
Vous avez très-grand tort de soupçonner ma foi.
Eh ! qui dans ces lieux plus que moi,
A votre repos s'intéresse ?
Je vais vous l'enseigner; croyez-en ma promesse;
Je veux vous épargner un embarras nouveau.

LHIDIMÈS.

Cherchons-la chez Doris, sans doute elle y doit être;
Car de loin, avec vous, j'ai cru la reconnoître.

DORIMENE.

Non, vous dis-je; elle a pris le chemin du hameau.

LHIDIMÈS.

Vous me trompez, la chose est claire.
Du Temple j'ai couru la chercher chez son pere:
J'en reviens; je l'aurois rencontrée en chemin.

DORIMENE.

Quand je dis du hameau, vous parlai-je du nôtre?

Non, elle a couru dans un autre,
Qui de ce bois est plus voisin.
Dans un instant je vous y mene;
Mais, du moins, reprenez haleine,
Et raisonnons entre nous un moment.
Çà, Lhidimès, il faut vous parler franchement:
Voulez-vous vous tirer des fers d'une inhumaine,
Qui vous méprise, qui vous hait?
Il n'est pour cela qu'un secret,
C'est de former une autre chaîne,
Et de fuir à jamais un si farouche objet.
Je sais une jeune Bergere
En qui, quand on n'est pas comme vous entêté,
On peut trouver presque autant de beauté,
Qu'en celle qui vous désespere.
Peut-être plus d'esprit, plus de vivacité;
Ce qui vaut seul, en vérité,
Que votre cœur la lui préfere.
Je vous parle en vain, Lhidimès,
Ou mes conseils vous déplaisent, sans doute.

LHIDIMÈS, *négligemment.*

Pardonnez-moi, je les écoute.

DORIMENE.

Répondez donc à mes souhaits;
Demandez-moi du moins quelle est cette Bergere,
Qui mériteroit de vous plaire:
Faites un peu d'effort pour vous l'imaginer.
Eh! quoi! de cet effort votre ame est alarmée?
Que la mienne seroit charmée,
Si vous vouliez la deviner!

Mais non, votre bouche est muette :
Que ce silence est inhumain !

LHIDIMÈS.

Allons où vous devez me montrer Sophilette ;
Je pourrai deviner la Bergere en chemin.

DORIMENE.

Votre impatience est cruelle.
Vous ne cherchez qu'à fuir qui peut vous soulager ;
Dans un moment je vous rends auprès d'elle :
Encore un mot ; écoutez-moi, Berger,
Sans esprit on n'est jamais belle :
Lui seul donne de la beauté ;
Et dans un cœur entretient ou rappelle
L'amour qui s'en est écarté.
Or, votre Sophilette, entre nous, en *a-t-elle ?*
Il en faut, Lhidimès, sans quoi l'amour languit,
Et souvent s'éteint dans une ame.
Quand entre deux Amans son feu se refroidit,
Qu'un aimable entretien réveille bien leur flamme !
Avec une innocente, on s'est bientôt tout dit....
Encore un coup, vous ne m'écoutez guere.

LHIDIMÈS.

C'est que je devinois tout bas votre Bergere,
Vous entendant parler d'esprit :
Car elle en a beaucoup, sans contredit ;
Et tant, qu'avec bien moins on peut encor me plaire.
Je lui sais, comme à vous, de plus, de très-beaux yeux,
Un air souvent très-vif ; mais toujours gracieux :
Un port noble et léger, une taille parfaite ;
Enfin pour plaire, elle a tout ce que je souhaite.

Je ne puis m'empêcher déja de l'estimer.
Qu'elle me fasse voir au plus tôt Sophilette,
Me voilà tout prêt à l'aimer.

DORIMENE.

J'entends-là quelques mots dont je suis satisfaite :
Poursuivez, vous devinez bien.

LHIDIMÈS.

Oui ; mais partons, sinon je ne devine rien.
(Ils sortent.)

SCENE IX.

SOPHILETTE, *seule, portant ses regards de tous côtés avec inquiétude.*

Dorimene et lui, ce me semble,
En ce lieu même étoient ensemble.
(Haussant sa voix.)
Lhidimès, paroissez. Il est sourd à ma voix.
Du verger de Doris je me suis échappée,
Croyant le trouver dans ce bois ;
Mais mon espérance est trompée :
Mes pas, mes cris sont superflus.
Il fuit, il ne me cherche plus.
J'espérois, par mes pleurs, fléchir ici son ame,
Lui rappellant pour moi sa premiere amitié,
Et tombant à ses pieds, exciter sa pitié
A calmer l'ardeur qui m'enflamme.
Non, il n'a pas le cœur assez dur, assez noir,
Pour se défendre encor contre mon désespoir.

SCENE X.

DORIS, *accourant*; SOPHILETTE.

DORIS.

JE vous cherche par-tout. Qui peut donc, Sophilette,
Avoir causé votre fuite secrete ?
Pourquoi de chez nous vous sauver ?
Tenez-moi compte de mon zele :
Je vous apporte une grande nouvelle ;
Candide, en ce moment, chez nous vient d'arriver.

SOPHILETTE.

Quoi ! ma Tante, chez vous ?

DORIS.

Votre Tante elle-même.

SOPHILETTE.

Dois-je vous croire ?

DORIS.

Oui, s'il vous plaît.
A vous tromper ai-je quelque intérêt ?

SOPHILETTE.

Mais n'est-ce point un stratagême
Pour m'empêcher de chercher Lhidimès ?

DORIS.

Vous en doutez encor ? Pour vous en rendre sûre,
Sophilette, je vous le jure
Par la divinité de l'auguste Palès.
Eh bien, m'en croyez-vous ?

SOPHILETTE.

Candide est arrivée ?
C'en est fait, sa Niece est sauvée :
Je ne crains plus l'enchantement.
Ah ! ma chere Doris, courons, que je l'embrasse !

DORIS.

Je cours depuis long-tems : permettez-moi, de grace,
De reprendre haleine un moment.

SOPHILETTE.

Mais, Candide, chez vous ? Dites-moi donc comment ?

DORIS.

La Princesse guérie, au Temple on la renvoie :
Toute la Cour au comble de la joie,
L'a chargée, à l'envi, des plus riches présens,
Qu'elle vient partager entre ses bons parens.
En arrivant, elle s'est informée
De l'état de votre santé.
En détail j'ai tout raconté ;
Mais mon récit l'a beaucoup alarmée,
Me marquant aussi-tôt grand desir de vous voir.

SOPHILETTE.

En détail, dites-vous ? Je suis au désespoir :
Elle sait donc ma maladie ?

DORIS.

Si l'on ne la lui fait savoir,
Le moyen qu'elle y remédie ?
Elle est le seul secours que vous puissiez avoir.

SOPHILETTE.

Ah ! Doris, je prévois ma prison éternelle !
Un froid saisissement vient me glacer le cœur.

Du Temple la secrette horreur
En cet instant s'y renouvelle.
Candide va d'ici m'y conduire avec elle ;
Et m'y conduire pour jamais.
Je ne te verrai plus, malheureux Lhidimès !

DORIS.

Quoi ! vous le regrettez encore ?

SOPHILETTE.

Eh ! suis-je maîtresse de moi !
Malgré l'ennui qui me dévore,
Je sens, si-tôt que je le voi,
D'agréables desirs éclorre :
Ce que je veux, moi-même je l'ignore :
Je souhaite, à la fois, et crains ma guérison.
Ah ! ma chere Doris, j'ai perdu la raison !

DORIS.

Il est donc tems de vous la rendre.
Sachez que Lhidimès n'est point un Enchanteur ;
Candide vient de nous apprendre
Qu'il est, tout au contraire, un très-sage Pasteur,
Qui craint les Dieux, aime l'honneur.
Elle doit même vous défendre
De le traiter avec trop de rigueur ;
Si-bien qu'à posséder désormais votre cœur,
Je le vois en droit de prétendre.

SOPHILETTE.

Lhidimès n'est point Enchanteur,
Et je dois le traiter avec moins de rigueur ?
Ah ! grands Dieux ! que viens-je d'entendr

Oui, rappellons pour lui toute mon amitié ;
C'est bien ce que je me propose.

DORIS.

Ce n'est pas assez de moitié :
Il faut l'aimer d'amour ; c'est moi qui vous l'impose.

SOPHILETTE.

D'amour ou d'amitié, n'est-ce pas même chose ?

DORIS.

A votre âge, peut-on confondre encor cela ?
Quelle simplicité ! quelle extrême ignorance !
Là, là, vous en saurez bientôt la différence :
Lhidimès vous l'expliquera.

SOPHILETTE.

Reviens, mon cher Berger, appaise ta colére :
Oublie à jamais le passé.
Hélas ! osera-t-il retourner chez mon pere ?
Je l'ai tantôt trop offensé :
Ce souvenir me désespere.

DORIS.

Consolez-vous, je l'apperçoi.
Je dois vous quitter, ce me semble ;
Pour vous raccommoder ensemble,
Vous n'avez pas besoin de moi.

(*Elle sort.*)

SCENE XI.

SCENE XI.

SOPHILETTE, *honteuse*; LHIDIMÈS, *timide*.

LHIDIMÈS.

Je tremble, divine Bergere :
Puis-je encore approcher de vous ?

SOPHILETTE.

Oui, Lhidimès.

LHIDIMÈS.

Je crains de vous déplaire.

SOPHILETTE.

J'oublie aisément mon courroux.

LHIDIMÈS.

Vous m'avez fait la sévere défense
De m'offrir jamais à vos yeux :
Me pardonneriez-vous ma désobéissance ?

SOPHILETTE.

Oui, Lhidimès.

LHIDIMÈS.

J'en rends graces aux Dieux.
J'ai pensé qu'y venir prouver mon innocence,
N'étoit pas vous faire une offense.

SOPHILETTE.

Point du tout.

LHIDIMÈS.

Après quoi j'abandonne ces lieux,
Pour vous y délivrer d'un objet odieux.

D

SOPHILETTE.

Mais.... vous ne me l'êtes plus guere.

LHIDIMÈS.

Pourriez-vous m'y voir sans colere,
Et m'y souffrir de loin adorer vos appas?

SOPHILETTE.

Mais.... déja je vous vois et je ne vous fuis pas.

LHIDIMÈS.

Ah! qu'entends-je! le Ciel me seroit-il propice?
Sophilette, parlez.

SOPHILETTE.

Mais.... je n'ose.

LHIDIMÈS.

Eh! pourquoi?

SOPHILETTE.

Je vous ai fait une injustice.

LHIDIMÈS.

Ah! divine Bergere! une injustice? A moi?
Eh! sur quoi m'en pouvez-vous faire?
Suis-je digne de vos attraits?

SOPHILETTE.

J'ai mérité votre colere;
Je m'en repens.... j'en rougis.... et me tais.

LHIDIMÈS.

Ah! parlez! il y va du repos de ma vie.
De grace, expliquez-moi cet heureux repentir.

SOPHILETTE.

Ce que depuis long-tems vous me faites sentir,
Je le croyois....

LHIDIMÈS.

Eh ! quoi ?

SOPHILETTE.

L'effet de la magie.

LHIDIMÈS.

Mais, comment ?

SOPHILETTE.

Puis-je mieux expliquer mon erreur ?
Je vous croyois, vous dis-je....

LHIDIMÈS.

Eh bien ?

SOPHILETTE.

Un Enchanteur.

LHIDIMÈS.

Ah ! que mon ame en est ravie !
Et que ce mot flatte mon cœur !
Mais encor, sur quoi, je vous prie,
Fondiez-vous ma sorcellerie ?

SOPHILETTE.

Sur ce que depuis qu'en ce bois
Je vous ai vu pour la premiere fois,
Mon ame est sans cesse agitée
De troubles, de chagrins, et de soupçons jaloux;
Et que des maux dont elle est tourmentée,
Je ne puis accuser que vous.

LHIDIMÈS.

Reconnoissez, enfin, ma peine dans la vôtre;
Vous êtes enchantée, et vous en jugez bien.
C'est du même Magicien
Que nous sentons le pouvoir l'un et l'autre :

C'est l'Amour qui nous a charmés ;
Je vous adore, et vous m'aimez.

SOPHILETTE.

Est-ce ainsi qu'on est quand on aime ?
Achevez de bannir mon ignorance extrême.
D'où vient qu'en aimant mes parens,
J'ai des mouvemens différens ;
Et qu'eux-mêmes dans leur tendresse
N'éprouvent jamais de tristesse,
Et paroissent toujours tranquilles et contens ?

LHIDIMÈS.

C'est que pour eux ce que ressent votre ame
Ne passe point jusqu'à vos sens ;
Et que pour moi votre naissante flamme
Inspire des desirs plus vifs et plus pressans.
C'est que de leur ardeur, qu'ils savent mutuelle,
Ils s'entretiennent nuit et jour ;
Et que par-là, sans cesse elle se renouvelle.
Voilà ce que c'est que l'amour.
O favorable Dieu ! je commence à connoître
De quelle ame tu me rends maître !
Un torrent de plaisirs vient d'inonder mon cœur.
Cette heureuse et rare innocence
Est une juste récompense
De ma pure et sincere ardeur.
Puis-je suffire à mon bonheur ?

SOPHILETTE.

Dans cet instant mon esprit s'ouvre :
Je connois et je sens ce que c'est que l'amour.
Jusqu'au fond de mon cœur il a porté le jour.

Que de plaisirs, que de biens j'y découvre!
Expliquons-nous ses effets tour-à-tour.
Heureux moment où je connois que j'aime;
Et ce qui met le comble à mon bonheur extrême,
Que je n'aime pas sans retour!

LHIDIMÈS.

Quoi! vous m'aimez enfin, ma chere Sophilette!

SOPHILETTE.

En doutez-vous encor, mon aimable Enchanteur?

LHIDIMÈS.

Dites-moi donc ce mot si doux et si flatteur?
Qu'un je vous aime, hélas! charmeroit ma tendresse!
Vous ne l'avez pas encor dit:
Pardonnez ce reproche à ma délicatesse.

SOPHILETTE.

Quand je vous ai fait le récit
De cet espece de délire,
De ce trouble du cœur, qu'ignoroit mon esprit,
Trop neuf encor dans l'amoureux Empire,
N'étoit-ce pas assez le dire?

LHIDIMÈS.

Non, si vous ne le prononcez,
Ce mot, le seul garant de mon bonheur extrême,
Ce ne sera jamais assez.

SOPHILETTE.

Oui, je vous aime, je vous aime:

Ah ! puissiez-vous m'aimer de même !
Eh bien, de mon amour êtes-vous plus certain?

LHIDIMÈS.

Souffrez donc, pour le sceau d'une éternelle flamme,
Que l'heureux Lhidimès, sur votre belle main,
Puisse épancher toute son ame.

SOPHILETTE.

Pour augmenter encor, si je puis, votre ardeur,
Je vous donne, à la fois, et ma main et mon cœur.

SCENE XII.

DORIS, SOPHILETTE, LHIDIMÈS.

SOPHILETTE, *courant embrasser Doris.*

AH ! ma chere Doris, que mon ame est changée !
Je ne veux plus guérir de mon enchantement.

DORIS.

Je vous en fais mon compliment.
Mais apprenez, de plus, que vous êtes vengée.

SOPHILETTE.

Qui ! moi vengée ? Ah Ciel ! de qui donc, et comment ?

DORIS.

De la perfide Dorimene,
Qui vouloit aujourd'hui vous ravir votre Amant ;
Et qui vient de souffrir la peine
D'entendre ici secretement
Tout votre raccommodement.

LHIDIMÈS.

Comment le savez-vous ?

DORIS.

Je viens de l'y surprendre
Vous écoutant ; et vous allez entendre
L'effet qu'a produit dans son cœur
La fin d'un entretien si tendre.
Par cet heureux moment qui vous a réunis,
Voyant tous ses desseins avortés et punis :
Amour, cruel Amour ! Dieu plein de barbarie,

(S'est-elle écriée en furie)
De mon cœur j'arrache tes traits,
Et renonce à tes feux comme à la bergerie.
Et vous, Déesse des Forêts,
A mes pleurs soyez attendrie;
Guérissez-moi des maux que me fait Lhidimès:
Dans votre saint Temple, à jamais,
Je vais vous consacrer ma vie....
Et zeste, la voilà partie.

SOPHILETTE.

Ah! j'ai pitié de sa douleur!
Et, malgré cette perfidie,
Puisqu'elle s'en est repentie,
J'engagerai Candide à consoler son cœur.

DORIS.

Votre famille satisfaite
De savoir de vos cœurs l'union si parfaite,
En vient ici serrer les nœuds.
Tout le hameau, charmé comme elle,
En apprenant l'agréable nouvelle
De votre enchantement heureux,
Par des chansons et par des jeux,
Pour vous et Lhidimès vient témoigner son zele.

SCENE XIII et derniere.

Tous les Acteurs, hors Dorimene. Les parens de Sophilette, suivis de tous les habitans de son hameau, font le divertissement.

SOPHILETTE *chante seule les paroles suivantes.*

DÉESSE de la nuit, favorable aux Amans,
Hécate, qui régnez sur les enchantemens!
L'aimable Endimion vous enchanta vous-même.
Lhidimès est-il moins charmant?
C'est par vous que j'ai su qu'il m'aimoit tendrement;
C'est vous qui voulez que je l'aime.

On danse.

VAUDEVILLE.

UN BERGER.

L'AMOUR est des Enchanteurs
Le plus redoutable ;
Le piége qu'il tend aux cœurs
Est inévitable.

Du charme de deux beaux yeux
La force infinie
A soumis jusques aux Dieux ;
Tout céde à leur magie.

UNE BERGERE.

Un Berger jeune et bien fait,
Amusant et tendre,
Au bonheur le plus parfait
Peut un jour s'attendre.

L'art du plus grand Enchanteur
De la Thessalie,
Pour charmer un jeune cœur,
Ne vaut pas sa magie.

UN BERGER.

A la ville pour charmer,
L'art est nécessaire :
Ici, pour se faire aimer,
C'est assez de plaire.

Sans trop de raffinement,
Quand on est jolie,

Aimer bien fidélement,
C'est la bonne magie.

UNE BERGERE.

Un trop langoureux Amant
Ne me touche guere :
Ce n'est que par l'enjoûment
Que l'on sait me plaire.

Le ton plaintif ou grondeur
De la jalousie
Me fait presqu'autant de peur
Que la noire magie.

UN BERGER.

On soupçonne nos Pasteurs
De sorcellerie ;
Mais ils ne sont Enchanteurs
Qu'en galanterie.

Savoir saisir le moment,
Où l'ame attendrie
Ne combat que foiblement,
C'est toute leur magie.

UNE BERGERE *prude.*

Il est, pour charmer un cœur,
Plus d'un sortilége ;
Un fin dehors de pudeur
Est souvent un piége.

Pousser de tendres soupirs
Avec modestie,
Pour irriter les desirs,
C'est la fine magie.

AU PUBLIC.

Voici l'instant où l'Auteur
Attend sa sentence :
Il sent palpiter son cœur,
Sa fievre commence.

Plaire à quelques-uns de vous,
Borne son envie ;
Car vous satisfaire tous,
Le peut-on sans magie ?

Fin de la Piece.

VARIANTES.

VARIANTES.

Après ces vers de la dixieme Scene :

DORIS, *à Sophilette.*

Consolez-vous, je vois votre sage Prêtresse
Qui vient ici vous secourir ;
Et votre mal n'est pas de si maligne espece,
Qu'elle ne puisse le guérir.

SCENE XI.

CANDIDE, SOPHILETTE, DORIS.

CANDIDE.

VENEZ, embrassez-moi, ma chere Sophilette.

SOPHILETTE.

Que je sens de plaisir, ma Tante, à vous revoir !
Vous voilà, grace aux Dieux, d'une santé parfaite,

CANDIDE.

Ma Niece, je vous la souhaite :
Vous en avez besoin ; je viens de le savoir.
L'aimable Doris elle-même,
Sur votre enchantement, m'a déja tout appris,
Dont mon esprit d'abord est resté très-surpris :
J'en sens une douleur extrême.

SOPHILETTE.

Ah Ciel ! votre douleur augmente mon effroi !
Ma chere Tante, ayez pitié de moi !
Ma guérison vous est facile :
Vos bontés, autrefois, ont conservé mes jours
En me tirant des piéges d'Hermiphile ;
Ne me refusez pas aujourd'hui du secours.

CANDIDE.

Il faut donc que d'abord votre bouche m'expose
Comment vous a pris votre mal.
Doris pourroit avoir oublié quelque chose,
Et peut-être le principal.
Où le sentez-vous, dans la tête ?

SOPHILETTE.

Non, ma Tante ; c'est dans le cœur.
J'y sens une douce chaleur,
Un battement fort vif, qui jamais ne s'arrête
Tant que je suis devant mon Enchanteur.
Pendant son absence, à toute heure,
Je suis mal contente de moi :
Je rêve, je soupire, et quelquefois je pleure,
Et ne puis deviner pourquoi.

CANDIDE.

C'est Lhidimès, dit-on, qui vous enchante ?
Eh bien, il faut désormais l'éviter.
Venez vivre avec votre Tante :
Dans le Temple il n'est rien pour vous à redouter.
Vous vouliez autrefois y passer votre vie ;
Votre inclination sembloit vous y porter.

SOPHILETTE.

Hélas ! que ne l'ai-je suivie !
Jugez de quelle force il a pu m'enchanter ;
Par lui j'en ai perdu l'envie.
Votre Temple, à présent, est pour moi sans appas :
J'y courois ; il m'a fait revenir sur mes pas.

CANDIDE.

Oh ! oh ! l'enchantement est d'une force extrême,
Et mon Talisman seul pourra vous secourir.
Faites-le lui toucher ; il le fera mourir.

SOPHILETTE.

Ah ! j'aime mieux cent fois ne plus vivre moi-même !
Non, je n'ai pas le cœur de le faire périr.
Mais Diane, à vos vœux toujours si favorable,
Ne voudroit-elle point plutôt le convertir,
L'inspirer, lui faire sentir,
En quittant son art détestable,
Combien il deviendroit aimable ?
Ah ! pour peu qu'à ses yeux eût paru Lhidimès,
Elle exauceroit vos souhaits !

CANDIDE.

N'auroit-il point trouvé le secret de vous plaire ?

SOPHILETTE.

Il est vrai qu'autrefois je l'aimois comme un frere ;
Mais à présent, ma Tante, ah ! combien je le hais !

CANDIDE.

Vous ne le haïrez plus guere :
Vous allez de Diane éprouver les bienfaits.
Ecoutez ce qu'ici m'inspire la Déesse :
Elle a vu Lhidim[illegible] vos vœux sont exaucés.

Par la bouche de sa Prêtresse,
Apprenez qu'il n'est pas tel que vous le pensez.
Cessez désormais de le craindre:
Il ne fut jamais Enchanteur.
Il craint les Dieux, aime l'honneur:
On n'a vu personne s'en plaindre;
Traitez-le désormais avec plus de douceur:
Il honore la Bergerie.
Je vais, sur votre mal, consulter vos parens,
Qui de sa probité vous seront les garans:
Adieu. Restez ici; vous y serez guérie.

(*Candide sort.*)

SCENE XII.

SOPHILETTE, DORIS.

SOPHILETTE.

Lhidimès n'est point Enchanteur,
Et je dois le traiter avec plus de douceur?
Ah! Doris, que c'est bien ce que je me propose!
Oui, rappellons pour lui toute notre amitié.

DORIS.

Ce n'est pas assez de moitié;
Il faut l'aimer d'amour, c'est moi qui vous l'impose.

SOPHILETTE.

D'amour ou d'amitié, n'est-ce pas même chose?

DORIS.

A votre âge, peut-on confondre e[illegible] cela?

Quelle simplicité ! quelle extrême ignorance !
Là, là, vous en saurez bientôt la différence;
Lhidimès vous l'expliquera.

SOPHILETTE.

Reviens, mon cher Berger, appaise ta colere:
Oublie à jamais le passé.
Hélas ! osera-t-il retourner chez mon pere ?
Je l'ai tantôt trop offensé;
Ce souvenir me désespere !

DORIS.

Consolez-vous, je l'apperçoi.
Je dois vous quitter, ce me semble:
Pour vous raccommoder ensemble,
Vous n'avez pas besoin de moi.

SOPHILETTE.

Il revient à grands pas : il est fâché ; je tremble.

DORIS.

Si vous en avez encor peur,
Cachez-vous; écoutez ce qu'il a dans le cœur.
(Doris sort, et Sophilette se cache.)

SCENE XIII.

LHIDIMÈS, *seul.*

L'INSUPPORTABLE Dorimene
M'a fait faire une course vaine.
Je m'en suis d'abord défié.
J'aurois trouvé, sans doute, en ces lieux Sophilette:

Je me serois justifié.
Ah ! malheureux ! quelle faute ai-je faite !
Finis la rigueur de mon sort,
Amour ! fais-moi trouver ma Bergere ou la mort !
D'un doux pressentiment je me sens l'ame émue :
L'Amour plus favorable entendroit-il ma voix ?...
Sophilette s'offre à ma vue !
Ah ! Dieu charmant, je te la dois !

SCENE XIV.

DORIMENE, SOPHILETTE, LHIDIMÈS.

SOPHILETTE, *embrassant Dorimene.*

Que tu viens à propos, ma chere Dorimene !
Sois témoin du bonheur de deux parfaits Amans.
(*Dorimene la repousse.*)
Pourquoi te dérober à mes embrassemens ?

DORIMENE, *en fureur.*

Evite mon courroux, digne objet de ma haine !...
Et toi, qui me devois ton cœur,
Tremble, cruel ! crains ma juste fureur !
Berger sans goût, qui me préferes
La plus sotte de nos Bergeres :
As-tu cru m'offenser, barbare ! impunément ?...
Après un si sanglant outrage,
Livrons toute mon ame aux transports de la rage....
Perfide ! je saurai me venger pleinement.
Oui, je vais dans ton cœur éteindre ta tendresse ;

Des esprits y troubler le cours,
Et d'un art tout-puissant empruntant le secours,
Opposer un obstacle à l'ardeur qui te presse ;
Empoisonner en secret tes amours.
Enfin, pour mieux troubler le repos de tes jours,
Du mépris de mes feux ardente vengeresse,
Par Hécate, je vais me faire Enchanteresse !

(*Elle sort.*)

SCENE XV.

SOPHILETTE, LHIDIMÈS.

LHIDIMÈS.

Ne vous alarmez point de son emportement :
Le Talisman de la sage Candide
La fait trembler en ce moment.

SOPHILETTE.

Oh ! j'ai cessé d'être timide,
Le courage augmente en aimant ;
Et l'on se sent bien forte auprès de son Amant !...
Je l'apperçois, ma sage Tante :
Elle m'avoit promis ici ma guérison ;
Mais jamais de mon mal je ne fus si contente :
Elle y viendroit hors de saison.

SCENE XVI et derniere.

CANDIDE, SOPHILETTE, LHIDIMÈS, DORIS; *les parens de Sophilette, et les habitans de son hameau.*

CANDIDE.

CRAIGNEZ moins votre maladie,
Ma Niece, vos parens viennent vous secourir.

SOPHILETTE.

Ma Tante, je les remercie;
Car, bien loin d'en vouloir guérir,
Je veux la conserver le reste de ma vie.

CANDIDE.

Vous ferez bien; j'en suis ravie:
De pareils Enchanteurs ne font jamais mourir.
Notre famille satisfaite, &c.

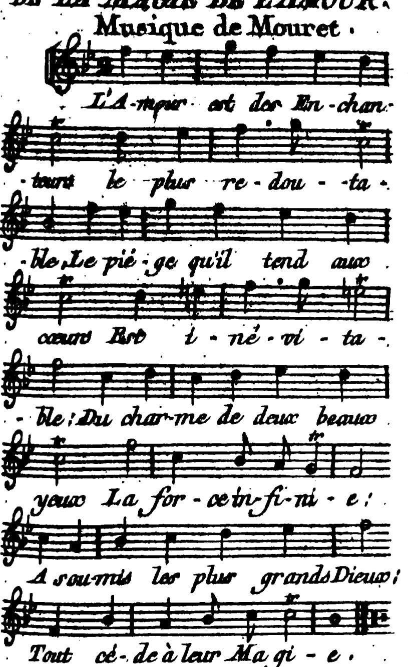
Le reste comme ci-devant.

FIN.

VAUDEVILLE

DE LA MAGIE DE L'AMOUR.

Musique de Mouret.



LES FAUX AMIS DÉMASQUÉS,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR AUTREAU.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

SUJET
DES FAUX AMIS DÉMASQUÉS.

DAMIS a été élevé avec Julie : ils se sont mutuellement aimés, dès leur enfance ; mais, entré au service, il s'est éloigné d'elle, et on l'a persuadée qu'il avoit été tué. Elle s'est vue forcée d'épouser un vieux Richard, qui l'a bientôt laissée veuve. Damis est revenu; mais, piqué de l'infidélité de Julie, il croit ne la plus aimer, et il se livre à la dissipation avec de prétendus amis, qui partagent et excitent son goût pour les fêtes, le jeu et la table, parce qu'ils le savent assez riche pour pouvoir contribuer quelques tems à leurs plaisirs et faire leur fortune, en détruisant la sienne. Ces faux amis sont un Major, joueur et buveur ; Lindor, cadet Provençal, flatteur et usurier ; Ormin, vieux débauché, parvenu, qui a une Niece, appellée Ninon, fille sans parens et sans fortune, et qu'il veut faire épouser à Damis. Ils sont tous établis da-

sa maison de campagne, près de Paris. Il y a, parmi eux, un certain Dorante, véritable ami de Damis et parent de Julie. Ce Dorante paroît approuver tout ce qui se passe chez Damis, afin de pouvoir y remédier plus sûrement; et il met dans ses projets une Madame Thibaut, Fermiere, qui donne avis de tout à Julie, devenue voisine de Damis, par l'acquisition nouvelle d'une Terre d'Ormin. Pour abréger l'épreuve que Dorante et Julie ont voulu faire des amis de Damis, ils ont encore employé l'Epine, son homme d'affaires, et ont fait courir le bruit qu'il a vendu l'Hôtel que Damis avoit à Paris, et qu'il est parti avec l'argent. Dorante s'arrange, de plus, avec le seul créancier qu'ait Damis, et fait saisir les meubles de sa Maison de Campagne, au moment où l'on y prépare de nouvelles fêtes. Tant de fâcheux contre-tems, à la fois, jettent un trouble et une confusion horribles chez Damis, et même dans son cœur. Il se détermine à vendre sa Maison, pour échapper à Julie, dont le voisinage est dangereux pour lui : il craint sa présence, qui est presqu'inévitable, et il sent combien il auroit à

rougir, si elle apprenoit tout ce qui lui arrive de désagréable par sa faute. Cependant, Julie vient lui demander à acheter sa Maison, toute meublée, lui proposant de la lui payer dans six mois. Damis charge Dorante de cette négociation, et se dérobe à Julie. Mais il est sans argent comptant, et ne peut se dérober, non plus que ses meubles, à l'avidité des suppôts de Thémis. Dans cette cruelle alternative, Damis implore les secours de ses amis, tour-à-tour, et n'en obtient que de stériles plaintes, tandis qu'il les sait tous enrichis de ses propres dépouilles. Dorante, qui les connoissoit bien, avoit tout prévu : il remédie à tout, et fait voir à son ami combien il s'est trompé sur ces trois fourbes, dont l'un vouloit lui ravir Julie, sa digne et constante Amante ; l'autre, lui faire faire un mariage déshonorant, et le troisieme le ruiner au jeu. L'Epine reparoît. Sa présence détruit tout soupçon de vol et de départ supposés. Damis reconnoît ses torts et les obligations qu'il a à Julie et à Dorante, dont les généreux soins ont sauvé son honneur et sa fortune d'une perte assurée. Il ne peut plus douter de l'amour de Julie, et celui

qu'il a toujours ressenti pour elle, quoique le dépit le lui ait fait cacher, s'accroît encore de tout ce qu'il lui doit. Enfin il touche au comble du bonheur, puisqu'il retrouve et va posséder sa Maîtresse, et qu'il vient d'être détrompé sur les lâches sentimens de ses perfides amis.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LES FAUX AMIS DÉMASQUÉS.

CETTE Piece étoit destinée au Théatre François. Nous ne savons si l'Auteur l'y a présentée; mais elle n'a jamais été jouée, ni imprimée de son vivant. On la trouve à la fin du troisieme volume de ses Œuvres, publiées en 1749, à Paris, chez Briasson. Voici ce que dit Pesselier dans sa Préface des Œuvres d'Autreau, à l'occasion de cette Comédie : « Ce qui en fait le » sujet est si intéressant pour tout le monde, que » l'on n'auroit pu, sans faire tort au Public et à » la mémoire de l'Auteur, dérober cette Piece à » l'impression. Il seroit bien à souhaiter que » dans un siecle où les vrais amis sont si rares, » on pût démasquer tous ceux qui ne le sont » pas. »

Ce louable motif qui a engagé Pesselier à tire

de l'obscurité la Comédie des Faux Amis démasqués, suffiroit pour nous justifier de l'avoir rapprochée des meilleurs Pieces d'Autreau. Mais indépendamment de l'intention qu'ils ont eue tous les deux d'être utiles, l'un en composant cette Piece, l'autre en la publiant, nous croyons encore que le comique, répandu dans plusieurs scenes, peut être agréable à la lecture.

LES FAUX AMIS DÉMASQUÉS,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR AUTREAU.

PERSONNAGES.

DAMIS, Amant de Julie.

DORANTE, véritable ami de Damis, et parent de Julie.

JULIE, Amante de Damis.

NINON, Rivale de Julie, Niece d'Ormin; fine; mais sage Coquette.

Madame THIBAUT, Fermiere de Damis.

ORMIN, faux ami de Damis, vieux débauché.

LE MAJOR, faux ami de Damis, joueur et buveur.

LINDOR, faux ami de Damis, flatteur et usurier secret.

MARTON, Suivante de Julie.

L'ÉPINE, Homme d'affaires de Damis.

LA FLEUR, Laquais de Damis.

JASMIN, Laquais de Ninon.

Monsieur GAILLARD, Sergent.

La Scene est dans une Maison de Campagne de Damis, près de Paris.

LES FAUX AMIS DÉMASQUÉS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, Madame THIBAUT.

DORANTE.

ÇA, Madame Thibaut, vous me regardez noir :
Qu'avez-vous sur le cœur ? car je veux le savoir :
Cela m'est important ; et, pour le mieux connoître,
J'ai choisi, du jardin de Damis votre Maître,
L'endroit le moins en vue et le plus écarté,
Pour parler avec vous en pleine liberté.
A mon meilleur ami vous tenez lieu de mere :
Autrefois sa nourrice, à présent sa Fermiere,
Femme de très-bon sens, en qui Damis a foi,
Je ne veux point vous voir mécontente de moi.
Quel est votre chagrin ?

Madame THIBAUT.

Tenez, Monsieur Dorante,
C'est que vous, et sur-tout votre fiere parente,
Je vous hais à la mort.

DORANTE.

Comment ! Julie aussi ?
Quel sujet avez-vous de la haïr ainsi ?
Elle que l'on connoît pour bonne autant que belle.

Madame THIBAUT.

Je ne la connois, moi, que pour une infidelle
Envers Monsieur Damis, vous, pour un faux ami ;
Et cousine et cousin, tous deux queux si, queux mi :
Falloit-il qu'alle en prît un autre en mariage ?
Et vous qui le jetez dans le libartinage,
Rougissez....

DORANTE.

Doucement ; sans nous gronder d'abord,
Voyons de quel côté se trouvera le tort.
Julie et votre maître, Amans dès leur enfance,
Virent croître leurs feux flattés par l'espérance ;
Les parens des deux parts approuvant leur ardeur,
Plus d'obstacle, ils comptoient sur leur prochain bonheur.
De la jeune beauté laissant mûrir les charmes,
Damis, pour s'occuper, prend le parti des armes.
La campagne finie, à Paris de retour,
On voyoit chaque hiver augmenter leur amour.
Par malheur finissant sa derniere campagne,
Dans un combat de nuit au fond de l'Allemagne,
Notre Amant fort blessé, fait prisonnier, cru mort,

Pendant cinq mois entiers laisse ignorer son sort;
Et cela dans le tems, justement, que la mere
Attendoit son retour pour terminer l'affaire.

Madame THIBAUT.

Prisonnier et mourant dans un pays perdu,
Ecrit-on quand on veut? Que n'a-t-on attendu?

DORANTE.

Sur ce bruit un barbon s'offre, presse, importune,
Et présente à Julie une grosse fortune,
Que sa mere, à la fin, oblige d'accepter.
Savoit-on que Damis devoit ressusciter?
Elle a pleuré sa mort autant qu'elle a dû faire,
Et pris par désespoir l'époux sexagénaire.

Madame THIBAUT.

Le biau coup qu'elle a fait! Mais depuis son retour
A-t-elle plaint son mal, regretté son amour?
Et pour le consoler du coup qui les sépare,
L'a-t-elle seulement voulu voir? la barbare!

DORANTE.

Mais, Madame Thibaut, comment entendez-vous
Qu'elle le consolât du vivant de l'époux?

Madame THIBAUT.

Mais il est mort, l'époux; elle est libre, étant veuve,
Et pourroit d'amiquié lui donner queuque preuve:
L'amiquié, vif ou mort, blesse-t-elle un mari?

DORANTE.

Ah! qu'en a-t-il besoin? il croit être guéri;
Il s'en vante par-tout; et, de plus, le peut-elle?
Damis, trop pénétré de sa douleur mortelle,
Trouve un homme ici près, dont le zele imposteur,

Par un manége fin, s'empare de son cœur :
Ormin, vieux débauché, pour soulager sa peine,
Dans les plaisirs de table adroitement l'entraîne ;
C'est l'unique moyen d'en guérir, selon lui ;
Et pour mieux écarter son amoureux ennui,
Lui présente Ninon, sa niece, assez jolie,
Qui vient ici briguer la place de Julie.
Frivole espoir ! enfin il attire céans
Un dangereux essaim de joyeux fainéans,
Amis pareils à lui. La troupe charitable
Consulte sur son mal, tient chapitre à sa table :
On assoupit ce mal, en troublant sa raison ;
Damis croit à ces soins devoir sa guérison ;
Sa tendresse pour eux par le succès redouble,
Et sa reconnoissance est l'effet de son trouble.

Madame THIBAUT.

Mais vous, loin d'empêcher des excès si honteux,
Vous y tombez vous-même, et vous faites comme eux.

DORANTE.

Eh ! ne voyez-vous pas que, par ma complaisance,
Je cherche à m'attirer sa pleine confiance ?
Puis-je trop l'acquérir ? N'en ai-je pas besoin
Pour empêcher le mal d'aller encor plus loin ?
Par-là j'ai l'œil à tout, j'éclaire sa conduite,
Et détourne un hymen dont vous serez instruite.
Par-là je puis glisser, à propos, mes avis
Sur le zele trompeur de ses lâches amis.

Madame THIBAUT.

Ils vont le mettre au blanc, et je prévois sa perte ;
Car il vend tout son bien pour tenir table ouverte.

N'an dit qu'il a vendu sa maison de Paris;
Celle-ci la suivra, le dessein en est pris;
L'argent qu'il en aura va se mettre en ripaille.

DORANTE.

Non, je l'empêcherai; c'est à quoi je travaille.
J'ai su prendre en secret les mesures qu'il faut
Pour écarter d'ici les fourbes au plus tôt.
Je vais faire d'abord cesser toutes leurs fêtes;
J'en ai le moyen sûr, mes machines sont prêtes.
Vous pourrez voir Damis un peu dans l'embarras:
Mais je l'en tirerai, ne vous alarmez pas.
Tout le monde en ce lieu va changer de maniere;
Julie, à votre égard, cessera d'être fiere;
A vous revoir enfin je l'ai fait consentir;
Et je viens de sa part pour vous en avertir:
Elle peut, en ce lieu, nous voir d'une fenêtre,
Et je crois que bientôt vous la verrez paroître.

Madame THIBAUT.

Mais, me dites-vous vrai?

DORANTE.

Tenez, ouvrez les yeux.

SCENE II.

JULIE, DORANTE, Madame THIBAUT.

Madame THIBAUT.

C'EST un rêve, je crois; vous, Madame, en ces
lieux?

JULIE.

Oui, ma bonne, j'y viens contre votre espérance,
Et sans trop observer l'exacte bienséance:
Le péril de Damis m'en a fait une loi;
Et, de plus, on m'a dit qu'on s'y plaignoit de moi.

Madame THIBAUT.

On s'en plaignoit, je pense, avec queuque justice;
Car vous savez mon maître au bord d'un précipice;
Et sans vouloir l'aider d'un conseil seulement,
Vous regardiez sa perte assez tranquillement:
Vous avez seule ici tout pouvoir sur son ame:
Puisqu'il ne quient qu'à vous, sauvez-le donc, Madame.

JULIE.

Quelle faute, ma bonne, allez-vous me chercher?
Pour lui donner conseil, comment en approcher?
Lorsqu'ici de plaisirs on l'occupe sans cesse,
En quel tems lui pouvoir reprocher sa foiblesse?
Investi, comme il est, de ses nouveaux amis,
Quel accès près de lui pouvoit m'être permis?
Je l'ai toujours connu d'un très-bon caractere;

Mais avec telles gens le naturel s'altere :
On s'égare, et souvent sans se plus retrouver.

DORANTE.

En les lui démasquant, je prétends le sauver.

JULIE.

Quoi ! ne devroit-il pas les connoître lui-même ?

DORANTE.

Il est, à se livrer, d'une foiblesse extrême.
Si son cœur en amour a fait un heureux choix,
Sa crédule amitié l'a trompé mille fois !
Sa bonté le séduit, et son ame trop tendre,
Par des dehors fardés, est aisée à surprendre.
La naïve candeur que l'on découvre en lui,
Sur la simple apparence il la croit en autrui.
Il est vrai qu'il hait presque avec la même force ;
Et si jamais entre eux nous mettons du divorce,
Si nous pouvons un jour lui dessiller les yeux,
C'en est fait, ils lui sont à jamais odieux.

JULIE.

En viendrez-vous à bout ?

DORANTE.

Aisément, je l'espere.
Son cœur est trop épris, ses amis ont beau faire ;
Sur son repos lui-même il a beau s'applaudir,
On n'a fait là-dessus encor que l'étourdir.

Madame THIBAUT.

Madame, vous revoir est son unique envie ;
Montrez-vous : tout va bien ; vous lui rendez la vie.

JULIE.

J'ai pitié de Damis ; c'est vous en dire assez,

Et cherche à le sauver plus que vous ne pensez.
Celui de ses amis, qui le plus m'inquiete,
Ormin vend sa maison très-cher, et je l'achette;
Car je crois, qu'éloignant cet homme de ces lieux,
J'en écarte le mal le plus contagieux.
Pour m'offrir à Damis, il faut avoir matiere:
Irois-je, sans cela, lui parler la premiere?
Je l'ai trouvée enfin.

Madame THIBAUT.

Comment! dès aujourd'hui,
Vous voulez bien le voir?

JULIE.

Le voir, parler à lui.

Madame THIBAUT.

Ah! vous me ravissez!

JULIE.

Dorante vient d'apprendre
De lui-même, dit-il, que sa Terre est à vendre:
Or, afin d'avoir lieu de paroître à ses yeux,
Nous feignons de venir examiner les lieux:
Comme pour l'acheter le prétexte est plausible,
C'est le meilleur moyen d'être long-tems visible.

Madame THIBAUT.

Sa Terre est, à présent, le meilleur de son bien;
S'il la vend, dans six mois il n'en aura plus rien.

DORANTE.

Par-là nous suspendons cette mauvaise affaire....
Mais le voici qui vient. Il faudroit, pour bien faire,

Vous cacher un moment toutes deux dans le bois.
Je lui fais des leçons le matin quelquefois;
C'est le tems favorable à blâmer sa conduite:
Laissez-nous un instant, et vous viendrez ensuite.

SCENE III.

DAMIS, *en déshabillé*; DORANTE, *à l'écart*; JULIE et Madame THIBAUT, *cachées*.

DAMIS, *se croyant seul.*

Eh quoi! j'y rêve encore! Un lâche souvenir
M'attend à mon réveil pour m'en entretenir.
C'est ici qu'autrefois je soupirois près d'elle.
Ah! fuyons un séjour où tout me la rappelle!
Non, non, plus de foiblesse; et cependant, ô Ciel!
L'aimable illusion! Quel sort pour un mortel,
Après une si longue et si douce espérance,
Que de jouir d'un cœur tout à lui dès l'enfance!
Je m'en étois flatté. Dès l'enfance, en ces lieux,
Sa beauté se hâtoit d'éclore sous mes yeux.
Sous mes yeux chaque trait développoit sa grace;
Roses, lis, agrémens, tout naissoit en sa place.
Je vis enfin, je vis ce dernier ornement,
Fruit du jeune embonpoint et de l'âge charmant,
Donnant à tout le reste une grace nouvelle,
Couronner dignement la taille la plus belle.
Sur ses nouveaux appas mes yeux trop attachés,

L'obligeoient, à la fin, à les tenir cachés;
Mais en me consolant par un charmant sourire,
Du plaisir qu'elle étoit forcée à m'interdire.
Ainsi son tendre amour et sa jeune pudeur
Savoient récompenser et régler mon ardeur.
Ah! pourquoi rappeller ces objets de tendresse?
Oublions à jamais une ingrate Maîtresse.
Oui; c'en est fait.

DORANTE, *qui s'est approché.*

Damis, tu parois inquiet.

DAMIS.

Ah! ah! c'est toi! bon jour. Je le suis en effet.

DORANTE.

Quelque reste d'amour, peut-être?

DAMIS.

Bon! quel conte!
Pourquoi dis-tu cela? veux-tu m'en faire honte?

DORANTE.

Si ce n'est de l'amour, d'où naît donc ton chagrin?
Hier au soir au souper ta joie étoit en train.

DAMIS.

Je m'en ressens. Ormin pousse trop loin la fête;
Ces longs repas de nuit m'embarrassent la tête.
J'ai besoin de repos; de plus, j'ai dans l'esprit
Certain arrangement que je crois t'avoir dit.
Je vends, dans le dessein de vivre plus tranquille,
Ma Terre et la Maison que j'occupe à la Ville.

DORANTE.

Je n'entends plus ici que vendre des maisons,
Ou bien en acheter.

DAMIS.

DAMIS.

Mais tu sais mes raisons.
En perdant tout espoir auprès de ta cousine,
Il m'est trop douloureux de l'avoir pour voisine.
Ma maison de Paris me convient encor moins :
Voulant vivre garçon, je change de besoins,
Et tant d'appartemens m'y sont peu nécessaires.
Je m'en suis donc défait par mon homme d'affaires.
L'Epine a fait ce coup, argent comptant, bon prix.

DORANTE.

L'Epine est fort adroit ; je n'en suis point surpris.

DAMIS.

Il a dû déposer l'argent chez mon Notaire :
Voilà ce que j'ai su jusqu'ici de l'affaire ;
Car, depuis très-long-tems, il ne m'écrit plus rien ;
Mon Notaire encor moins.

DORANTE.

Oh ! cela n'est pas bien.
Ne t'en chagrine point : quelle que soit la somme,
L'Epine est négligent ; mais il est honnête homme.
On se sera dédit.

DAMIS.

A Paris, hier au soir,
J'envoyai mon la Fleur exprès pour tout savoir.
Leur silence me met dans une peine extrême.

DORANTE.

L'affaire méritoit d'en prendre soin toi-même.

DAMIS.

Ai-je à présent le tems de songer à cela ?
Mes amis sont ici ; puis-je les laisser-là ?

DORANTE.

Comment! pour leurs plaisirs négliger tes affaires?
Doivent-ils le souffrir, s'ils sont amis sinceres?

DAMIS.

Là, courage! poursuis; déchaînes-toi contre eux.

DORANTE.

J'aurois tort. En est-il de plus affectueux,
Sur-tout quand ton bon vin a réchauffé leur zele?
Cette ardeur dans leurs yeux, brille, éclate, étincelle:
Quels élans d'amitié! Chacun dans son transport
Applique à son serment le sceau d'un rouge bord.
Ce vin, sacré témoin qu'alors leur bouche atteste,
Transforme chacun d'eux en Pilade, en Oreste.
Ton cher voisin, sur-tout, l'incomparable Ormin,
Quel héros d'amitié pour bien fesser ton vin,
Et t'engager, s'il peut, sa sémillante niece,
Dont l'hymen doit finir l'intrigue de la piece!

DAMIS, *d'un air sérieux.*

Dorante, vous raillez d'un trop violent ton;
Traitez mieux mes amis, et respectez Ninon.

DORANTE.

Je prétends ne rien dire à son désavantage:
Elle a de l'enjouement; mais je la sais très-sage.
Je cite son air gai: de quoi t'offenses tu?
M'entendis-tu jamais douter de sa vertu?
Mais, sa sagesse à part, est-elle ton affaire?
D'ailleurs, si tes amis ont de quoi me déplaire,
Ne puis-je te le dire avec sincérité?
Eh! choisis pour amis des gens de probité;

Elle seule produit l'amitié véritable :
On ne la trouve point chez les héros de table.

DAMIS.

Se mettre quelquefois à table en belle humeur,
N'a rien d'incompatible avec l'homme d'honneur.

DORANTE.

Non : à l'homme d'honneur la joie est nécessaire ;
Mais il ne s'en fait pas sa grande et seule affaire.
Il est bien vrai que ceux qui sont auprès de toi
Ne boivent pas toujours ; chacun a son emploi.
Ton Major, fin joueur, par exemple, s'occupe,
Le plus souvent qu'il peut, à te faire sa dupe ;
Et le rusé sournois, d'un air froid, négligent,
Pour te désennuyer, te gagne ton argent.
Lindor, lâche flatteur, avec autant d'adresse,
Travaille à s'acquérir en secret ta maîtresse ;
Elle est riche, et son bien ne conviendroit pas mal
A rajuster le sort d'un cadet Provençal.

DAMIS.

De qui sais-tu cela ?

DORANTE.

De ta Fermiere même.

DAMIS.

La Thibaut ne le hait que parce que je l'aime,
Et veut par ce faux bruit me le rendre odieux.

DORANTE.

Erreur. Avec le tems tu le connoîtras mieux.
Ormin laborieux, toujours dans l'exercice,
Gouverne le cellier, la cuisine, l'office ;
A soin que le buffet soit garni comme il faut ;

Que jamais de plaisirs tu ne sois en défaut :
Vous fournit de chansons, de vers et de nouvelles,
De contes, de bons mots, d'histoires de ruelles,
Vous dit l'état présent des chœurs à l'Opéra;
Ses accidens, et quand un rhume finira...

DAMIS.

Toujours Ormin! par-tout ta bile le rattrape;
On voit, quand tu le tiens, que tu mords à la grappe:
En effet, ses chansons, ses contes, ses bons mots,
Rappellent dans mon cœur la joie et le repos.
Il raille quelquefois l'amour opiniâtre
Qui d'un volage objet me rendoit idolâtre.
Peut-on être honnête homme après de tels forfaits?

DORANTE.

Mais t'a-t-il bien guéri?

DAMIS.

Si l'on le fut jamais;
Je t'en puis assurer.

DORANTE.

Quoi! si l'aimable veuve
De son amour encor te donnoit quelque preuve,
Elle y perdroit ses soins?

DAMIS.

Elle n'en fera rien;
Elle a le cœur trop fier: va, je la connois bien.
Grace au Ciel, à présent, le mien est bien tranquille;
Ne viens point le flatter d'un espoir inutile.

DORANTE.

Pardon! je suis charmé quand tu m'apprends cela.

DAMIS.

Elle sait trop me fuir, l'ingrate !

DORANTE.

La voilà.

DAMIS, *saisi d'étonnement.*

Ouf !

DORANTE.

Tu parois ému.

DAMIS.

Je sens que mon cœur tremble.
Est-ce à moi qu'elle en veut ?

DORANTE.

Eh ! mais oui, ce me semble.
Rassure-toi.

DAMIS.

Comment dois-je la recevoir ?

DORANTE.

Comme un charmant objet que l'on aime à revoir.

DAMIS.

Mais, fait comme je suis ?

DORANTE.

Elle te vient surprendre.

DAMIS, *à Julie.*

Madame, à tant d'honneur devois-je encor m'attendre,
Moi qui, depuis long-tems, crois vous être odieux ?
Eh ! par quel coup du sort vous vois-je dans ces lieux ?
Je ne le comprends pas.

JULIE.

Si j'y suis importune,
J'en accuse, Monsieur, ma mauvaise fortune.

J'ai pris la liberté d'entrer dans ce jardin,
N'y croyant pas trouver le maître si matin.

DAMIS.

Votre présence ici n'importune personne ;
Mais vous devez juger, Madame, qu'elle étonne.

JULIE.

Je ne conçois pas trop qu'elle doive étonner.
Vous savez la raison qui m'y peut amener?

DAMIS.

Moi, je la sais ! ce mot a lieu de me surprendre ;
Non, ma foi!

JULIE.

Votre Terre est, m'a-t-on dit, à vendre.

DAMIS.

Ah ! Madame, il est vrai, j'abandonne ces lieux,
Où vous devez juger que tout blesse mes yeux!

JULIE.

Je ne vois rien ici qui doive vous déplaire ;
Pour vous votre air natal est le plus salutaire.
Ne comptez-vous pour rien le soin de la santé?
Vous habitez d'ailleurs un Palais enchanté,
Où vous avez, dit-on, joyeuse compagnie.

DAMIS.

Sans des amis, au moins, que faire dans la vie ?
Je n'y sais que deux biens, l'amour et l'amitié :
Au moins m'en reste-t-il la derniere moitié.

JULIE.

C'est beaucoup, quand le choix est fait avec prudence :
Mais il est délicat, et bien plus qu'on ne pense.

DAMIS.

Je serois malheureux de me tromper deux fois.

JULIE.

Le tems seul fait juger du bon ou mauvais choix.

DAMIS.

L'erreur en amitié blesse bien moins un ame,
Que le choix malheureux de l'objet de sa flamme.

JULIE.

Eclaircir ces deux points n'est pas trop de saison :
Le tems décidera. Parlons de la maison :
Puisque vous la vendez, l'ancienne connoissance
Doit me faire espérer un peu de préférence.

DAMIS.

J'ai cru la mériter, Madame, près de vous ;
Mais mon malheureux sort....

DORANTE.

Damis, d'un ton plus doux.

JULIE.

Ormin, notre voisin, m'ayant vendu la sienne,
J'y veux joindre la vôtre attenant à la mienne.
Je crois qu'un habile homme, en traçant le dessein,
Me feroit un beau lieu d'un aussi grand terrain.

DAMIS.

Qu'il change tout de face ; il fera bien, Madame.
C'est ici qu'autrefois vous m'ouvrîtes votre ame.
Ces berceaux, ces bosquets, témoins de vos sermens,
Vous doivent obliger à de grands changemens :
Leurs reproches secrets....

Madame THIBAUT, *bas.*

Il a l'ame troublée;
Il ne sait ce qu'il dit.

JULIE.

La vendez-vous meublée?

DAMIS, *d'un ton de dépit.*

Madame, je vends tout; loin d'en rien retenir,
Je n'en veux pas garder même le souvenir.

JULIE.

Mais, Monsieur, si matin j'incommode peut-être?
(*A Dorante.*)
Mon cousin, du marché je vous laisse le maître.
Je venois seulement pour voir l'état des lieux;
Le plus sûr est toujours de juger par ses yeux.
(*A Madame Thibaut.*)
Allons, continuons, ma bonne, je vous prie,
Puisque vous voulez bien me tenir compagnie.

DAMIS.

Fais les honneurs pour moi, Dorante; et, cependant,
Je vais changer de forme, et reviens dans l'instant.
(*Dorante, Julie, et Madame Thibaut, sortent.*)

SCENE IV.

DAMIS, *seul.*

CET air tranquille et froid me démonte, m'offense.
Eh! dans quel trouble affreux m'a jeté sa présence?
Ormin m'a toujours dit qu'il falloit l'éviter;
Mais un espoir secret est venu me flatter.
J'ai cru voir sa beauté par l'hymen effacée;
Elle est plus belle encor que je l'avois laissée.

SCENE V.

ORMIN, DAMIS.

DAMIS.

AH ! bon jour, cher Ormin ; que tu viens à propos !
Conserve ton ouvrage, et maintiens mon repos.
Julie est en ces lieux, et je sors d'avec elle ;
Viens garantir mon cœur des traits de l'infidelle.

ORMIN.

Te voilà retombé, je crois ?

DAMIS.

Oh ! parbleu, non.
Je viens de lui parler.... doucement ; mais d'un ton,
Dieu sait ! qui ne marquoit nul dessein de lui plaire.

ORMIN.

Elle est ici ? Que diable ! et qu'y vient-elle faire ?

DAMIS.

Tu vas être surpris : acheter ma maison.

ORMIN.

Plût au Ciel ! ce seroit te tirer de prison.
J'enrage de te voir si voisin de la prude ;
Tu ne t'y divertis qu'avec inquiétude.
De chez elle on peut voir tout ce qu'on fait chez toi :
Tu vis sous ses regards, et par là sous sa loi.
Hom ! l'accord n'est pas fait ?

DAMIS.

Compte la chose sûre.

Dorante est nôtre arbitre; il saura la conclure.

(*Avec ardeur.*)

Dans son nouvel éclat, sûre de ses attraits,
Elle vient dans mon cœur lancer de nouveaux traits.
Mon repos lui paroît à sa gloire un outrage :
Elle craint de me voir échappé d'esclavage.
Je le suis, grace au Ciel; je crois l'être, du moins.
Mes fidèles amis n'ont pas perdu leurs soins.
Oui, j'ai brisé mes fers; je veux qu'elle le croie.
Je goûte le plaisir d'une tranquille joie.
Elle veut la troubler; je vois quelle est sa fin :
J'en rougirois de honte; il faut être homme enfin.
Je m'habille, et reviens près d'elle, en diligence,
La bien persuader de mon indifférence.

(*Damis sort.*)

SCENE VI.

ORMIN, *seul.*

JULIE a, d'un coup d'œil, renversé mes projets,
Et le pauvre Damis est plus mal que jamais.
Allons à nos amis en porter la nouvelle;
Ils pourront l'empêcher de rejoindre sa belle....
Mais la voici; fuyons.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

JULIE, DORANTE, Madame THIBAUT.

JULIE.

Je vais rentrer chez moi;
Pour la premiere fois, c'en est assez, je croi.

DORANTE.

Madame, il vous a vue, et mon ame est contente:
Déja cette visite a rempli mon attente.
Comment le trouvez-vous ?

JULIE.

Ah ! tout-à-fait changé !
Son visage maigri me paroît alongé;
Ses yeux battus, éteints, lui donnent l'air stupide.
Ses excès le rendront de lui-même homicide.
Son esprit autrefois galant, léger et vif,
Paroît appesanti, sombre, morne, tardif:
Sa démarche, son air, tout a perdu ses charmes;
Il est dans un état à me tirer des larmes.

Madame THIBAUT.

J'en vois vos yeux mouillés : ah ! queu bonheur pour lui !
Oui, vous l'aimez encor; j'en suis sûre aujourd'hui.

JULIE.

Ce n'est pas avec vous que je veux m'en défendre;
Je sens toujours pour lui l'amitié la plus tendre.

On conserve long-tems une premiere ardeur :
Auroit-il pû si-tôt me bannir de son cœur ?

DORANTE.

Son trouble a démenti sa fausse indifférence,
Et jamais son amour n'eut tant de violence.

JULIE.

Cette Ninon est-elle aussi belle qu'on dit ?

DORANTE.

Elle est belle et piquante.

JULIE.

A-t-elle de l'esprit ?

DORANTE.

Beaucoup, et du plus fin et du plus à la mode ;
De cet esprit adroit, insinuant, commode,
Que l'on peut acquérir dans le monde coquet :
Elle charme sur-tout par un joli caquet,
Amusant, enjoué, plein d'un feu qui pétille ;
Caquet, trop libre un peu pour n'être encor que fille,
Qui devroit s'exprimer d'un ton plus mesuré.
Mais elle est sage, au moins ; j'en suis très-assuré.

JULIE.

Je voudrois bien la voir.

DORANTE.

Cela sera facile :
Elle doit arriver ce matin de la ville.
J'ai le prétexte prêt ; vous pourrez à loisir
Contenter pleinement ce curieux desir ;
Et même je prévois, dans ce que je vais faire,
Qu'ici votre secours me sera nécessaire.

JULIE.

Mon secours, dites-vous ? Il faut savoir en quoi ;
Car, sans m'expliquer tout, n'attendez rien de moi.

DORANTE.

N'appréhendez jamais qu'en rien je vous expose.
Quand il en sera tems, vous saurez toute chose,
Et vous m'approuverez quand je m'expliquerai.

JULIE.

Alors, si je le puis, je vous seconderai.

DORANTE.

Vous n'en aurez jamais occasion plus belle.

JULIE.

Ah ! pour sauver Damis, doutez-vous de mon zele ?
Puissions-nous au plûtôt le tirer de danger !
Son malheureux état doit tous nous affliger :
Ma peine, en le voyant, est égale à la sienne.
Retirons-nous : adieu ; je crains qu'il ne revienne.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORMIN, UN LAQUAIS.

ORMIN.

Je crois que du jardin Julie a fait retraite :
Nos gens tiennent encor Damis à sa toilette :
S'il échappe, je viens lui barrer le chemin ;
Il fait du mauvais sang.... Ah ! te voilà, Jasmin.

JASMIN.

Oui, Monsieur. Ma maîtresse arrive, et vous demande.

ORMIN.

Quoi ! Ninon, si matin ? Sa diligence est grande.
Fais-la venir.

(Le Laquais sort.)

SCENE II.

NINON, *en habit de chasse*; ORMIN.

NINON.

Bon jour, mon Oncle; me voilà.

ORMIN.

Et tu viens de Paris avec cet habit-là?
Es-tu folle?

NINON.

Pas trop: où donc est ma folie?
Vous voulez qu'à Damis je paroisse jolie;
Hier au soir je reçus une lettre de lui,
Par laquelle il m'invite à la chasse aujourd'hui.
Rien ne me va si bien que l'ornement de chasse;
Il me donne à ses yeux, m'a-t-il dit, plus de grace:
Si bien que quand je prends son habit favori,
C'est moins pour attraper un lievre qu'un mari.
Suis-je folle à présent?

ORMIN.

Non, j'ai tort, je l'avoue:
T'embellir à ses yeux est un soin que je loue.
Ne néglige pour plaire aucun de tes talens;
Car il vient d'arriver un fâcheux contre-tems.
Ce matin, par malheur, il a revu sa prude;
Le voilà retombé dans un accès très-rude,
Et j'appréhende fort quelque retour entr'eux.

NINON.

Çà, çà, nous allons voir qui l'aura de nous deux.

ORMIN.

Il fait l'indifférent; et par mauvaise honte,
Il cache, autant qu'il peut, l'amour qui le surmonte.
Nous le félicitons sur sa fausse santé;
Mais le soupir échappe, et dément sa fierté.

NINON.

Quoi! je viendrois ici perdre mon étalage!
Non. j'en augure mieux; j'ai toujours bon courage.
Voyons tout.

ORMIN.

C'est bien fait; en voici la raison:
C'est qu'aujourd'hui Julie achete sa maison;
Demain nous décampons, l'affaire terminée.
Il s'agit seulement, pendant cette journée,
D'étourdir son chagrin, de calmer son accès;
Et de ton enjoûment j'attends ce bon succès.

NINON.

Oh! je l'en guérirai, j'en donne ma parole.
Je me sens en humeur d'être aujourd'hui bien folle:
Quand j'arbore une fois juste-au-corps et chapeau,
L'esprit demi-dragon monte dans mon cerveau:
J'aime à sauter, danser, chasser, faire ravage.
Pour le mieux amuser mettons tout en usage.
J'occuperai si bien son esprit tout le jour,
Que j'en écarterai le soin de son amour.
Ah! que si je pouvois joindre en secret Julie,
Je casserois bien net la chaîne qui les lie!
Je médite un moyen qui, très-assurément,

La dégoûteroit bien du raccommodement.
Au moins pour mieux causer entr'eux quelque rupture,
Mettons tout à profit selon la conjoncture.
Est-elle encore ici ?

ORMIN.

Pour nous importuner,
Elle est dans ce jardin à tout examiner.

NINON.

Sans doute avec Damis ?

ORMIN.

Non ; il sort d'avec elle
Pour s'aller habiller. Je reste en sentinelle
Sur son passage exprès : nous voulons empêcher,
Pendant qu'elle est chez lui, qu'il n'en puisse approcher.
Plus il la voit, et plus son amour s'enracine.

NINON.

Je vais donc au logis remettre la berline,
Serrer quelques paquets, et bientôt revenir.

ORMIN.

Va.... je vois notre Amant, je veux le retenir.

(Ninon sort.)

SCENE III.

DAMIS *se croyant seul*; ORMIN, *à l'écart.*

ORMIN.

IL croit rejoindre ici sa Maîtresse, sans doute :
S'il m'apperçoit, je crains qu'il ne change de route.
Ecartons-nous un peu, qu'il ne m'échappe pas.

DAMIS.

Une réflexion arrête ici mes pas :
Je sens qu'à chaque instant ma fierté diminue :
En quel état, ô Ciel ! l'ai-je tantôt reçue ?
Quel indécent accueil ! ah ! je sens qu'en ce jour
Je me suis retranché tout espoir de retour !
Mon dépit éclatoit avec trop de rudesse :
Que va-t-elle penser de mon impolitesse ?
Pour m'en bien disculper, cherchons-la, trouvons-la ;
(Il heurte Ormin.)
Sinon, entrons chez elle.... Ah ! que fais-tu donc là ?

ORMIN.

Mais, toi, qui cherches-tu ?

DAMIS.

Julie.

ORMIN.

Eh ! pourquoi faire?

DAMIS.

Pourquoi ? pour terminer au plus tôt notre affaire.

ORMIN.

Tu m'as dit que Dorante en avoit pris le soin.

DAMIS.

Mais je dois, ce me semble, en être aussi témoin.

ORMIN.

Belle nécessité ! pour t'aller mettre en butte
A son air apprêté : tu cherches ta rechute.

DAMIS.

Tu n'auras là-dessus rien à me reprocher.

ORMIN, *à part.*

Bon ! voici nos amis qui viennent l'empêcher.

SCENE IV.

LE MAJOR, LINDOR, *et les précédens.*

DAMIS, *à part d'abord.*

Peste soit des fâcheux !.... Eh ! mes amis, de grace,
Vous savez que Julie en ces lieux m'embarrasse ;
Laissez-nous quelque tems ensemble en liberté.
Je veux voir notre accord au plus tôt arrêté :
Jusques-là je me sens l'ame comme en brassiere ;
Après je l'abandonne aux plaisirs toute entiere.

ORMIN.

Dorante, mieux que toi, prendra tes intérêts.
Major, je le consigne à ta garde.

LE MAJOR.

Aux arrêts ;
Marche à moi, déserteur.

LINDOR.

Eh ! qui diable te presse
D'aller chercher encor ton ingrate Maîtresse ?
Tu lui fais trop d'honneur. Toi, garçon fait au tour,
Plein d'esprit, plein de cœur, qu'on verroit à la Cour
Aimé, chéri, couru, triomphant près des Belles,
Et qui ferois bientôt ta fortune par elles,
Tu fais ici des pas trop indignes de toi:
Pour qui ? pour un objet médiocre, ma foi !
Qui n'a qu'un faux éclat que donne la parure,
Et qu'a petitement décoré la nature.

DAMIS.

Ce médiocre objet que tu méprises tant,
Toi qu'on voit si flatteur, il te charme pourtant;
Et, malgré ce qu'en moi tu trouves de mérites,
Tu vas me supplanter; du moins tu le médites.

LINDOR.

Qui, moi ! te supplanter; j'aurois eu cet espoir ?
J'ai connu le défunt, j'allois souvent le voir:
Or, chez toi, si près d'elle, il faut, par bienséance,
Lui faire quelquefois, du moins, la révérence.

DAMIS.

Tu me feras plaisir de n'y plus retourner.

LINDOR.

Soit; et pour, là-dessus, ne te plus chagriner,
Je pense qu'aisément tu voudras me permettre
De me débarrasser, par quelque mot de lettre,
D'un avis important qu'elle m'a demandé ?

DAMIS.

Défais-t-en poliment, cela t'est accordé.

LINDOR.

Je vais donc au plus tôt sortir de cette affaire,
Et suis au désespoir d'avoir pu te déplaire.

(Il sort.)

SCENE V.

DAMIS, ORMIN, LE MAJOR.

DAMIS.

Erreur de la Thibaut.

ORMIN.

Ce reproche à Lindor,
Fait croire que ton cœur n'est pas bien libre encor:
J'y vois je ne sais quoi qui sent la jalousie.

DAMIS.

Ah! crois-moi bien exempt de cette frénésie.

LE MAJOR.

Pour te débarrasser de tous les soins fâcheux,
Allons nous amuser à quelque jeu nous deux.
Le dîner n'est pas prêt.

ORMIN.

Va dire qu'on l'apprête.
Il n'a que sa Julie à présent dans la tête.

(Le Major sort.)

DAMIS.

Eh quoi! pour un moment ne saurois-je la voir?

ORMIN.

Bon! voici notre arbitre, et tu vas tout savoir.

SCENE VI.

DORANTE, DAMIS, ORMIN.

DAMIS.

COMMENT, tu reviens seul?

DORANTE.

Ma cousine est sortie.
Dis ton prix, et je crois votre affaire finie;
Je suis très-assuré de l'y résoudre.

DAMIS.

Eh bien!
Que dit-elle de moi?

DORANTE.

Mais, elle n'en dit rien,
Car nous n'en parlions pas: l'affaire en étoit cause;
On ne peut à la fois parler que d'une chose.

DAMIS.

Tu ne me diras pas qu'elle m'a bien raillé
Sur mon air paresseux dans mon déshabillé?

DORANTE.

Etre en déshabillé chez soi n'a rien d'étrange.

DAMIS.

Que je maigris beaucoup, que mon visage change?

ORMIN.

Tantôt, sur tout cela, vous pourrez raisonner.
Combien vaut ta maison? Songeons à terminer.

DAMIS.

Vingt mille écus : crois-tu qu'on la puisse moins vendre ?

DORANTE.

Non, et j'ai déja su le lui bien faire entendre ;
Et vous voilà d'accord.

ORMIN.

Vingt mille écus comptans !

DORANTE.

Mais Damis voudra bien lui donner quelque tems
Pour les payer.

ORMIN.

Combien ?

DORANTE.

Six mois au plus, je pense.

DAMIS.

Volontiers.

ORMIN.

C'est beaucoup : oui ; mais qu'à l'échéance
A s'acquitter de tout on soit du moins exact,
Et que dès aujourd'hui l'on signe le contrat.

DORANTE.

Soit : et pour dresser l'acte en tel cas nécessaire,
Je vais dîner chez elle, et mander le Notaire :
Je pars.

DAMIS *le tirant à part.*

Entre nous deux, que dit-elle de moi ?

DORANTE.

Elle en parle en tout bien.

DAMIS.

Mais encor, comme quoi?

DORANTE.

Que son achat lui plaît; que ta Terre est fort belle.

DAMIS.

Laissons cela. De moi (ne crains rien) que dit-elle?
Peu m'importe à présent qu'elle en ait un peu ri.

ORMIN, *qui a écouté.*

Oh! par ma foi, Damis, tu n'es pas bien guéri.

DAMIS, *à Dorante, d'un ton de dépit.*

Pars; et qu'après cela jamais je ne la voie!

(*Dorante sort.*)

SCENE VII.

DAMIS, ORMIN.

ORMIN.

VIVAT! Oh! pour le coup je nage dans la joie!
Te voilà, grace au Ciel, défait de ta maison;
Et de-là dépendoit ta pleine guérison.
Fuyons; allons chercher, pour plus sûre retraite,
Aux fauxbourgs de Paris, quelque maison secrete.
Vive pour les plaisirs les maisons des fauxbourgs,
Vrais asyles des jeux, des ris et des amours!
Là nous ferons en paix de joyeuses parties,
Où nous inviterons nos amis, nos amies.

DAMIS.

DAMIS.

Plus de femmes, mon cher.

ORMIN.

Oh ! je t'arrête là :
Il en faut ; nos repas languiroient sans cela.
Que j'aime à me trouver, assez à l'aise à table,
Vis-à-vis des appas d'une convive aimable !
Quand sur elle en buvant je porte mes regards,
La volupté saisit mon cœur de toutes parts :
Qu'elle célebre alors d'une bouche vermeille
Le fumet Champenois dont l'odeur me réveille ;
Mon goût, mon odorat, mon oreille, mes yeux,
Sont charmés à la fois. Je suis au rang des Dieux !

DAMIS.

Voluptueux barbon ! nouveau Sardanapale !

ORMIN.

Ah ! ah ! tout beau, Damis ; et le tout sans scandale.

DAMIS.

Echappé de l'amour, je veux garder mon cœur.

ORMIN.

Aimer sans embarras, sans soins, quelle douceur !
Va, crois-moi, quand à table on a formé sa chaîne,
Elle dure toujours, et jamais ne nous gêne :
On la prend dans le sein de la sincérité ;
En aimant, on conserve encor sa liberté :
Voilà ce qui manquoit à l'amour de Julie,
Qui, très-assurément, ne t'aima de sa vie.

DAMIS.

Elle ne m'aima point ! Mon ami, que dis-tu ?
J'ai connu son amour autant que sa vertu.

Mille fois je l'ai vue, au fort de ma tendresse,
Me dérober ses yeux languissans de foiblesse,
Eviter avec soin mes regards trop pressans,
Et frémir en secret du trouble de ses sens.
Non, jamais passion ne fut plus manifeste....
Sexe inconstant, mon cœur à jamais te déteste!

ORMIN.

Mais, Ninon est ici; j'allois te l'annoncer;
Tu l'as mandée exprès; voudrois-tu la chasser?

DAMIS.

Non, ta Niece n'est pas une fille ordinaire;
Et je crois qu'en aimant elle seroit sincere.

ORMIN.

La voici, par bonheur, vêtue en Cavalier.
Tu hais son sexe: eh bien! tu vas mieux l'oublier.

SCENE VIII.

NINON, DAMIS, ORMIN.

DAMIS.

BON JOUR, belle Ninon, Amazone charmante;
Dans ce nouvel habit votre beauté m'enchante:
La couleur vous en va tout-à-fait bien.

NINON.

Tant mieux:
Mais franchement, chez vous, elle enchante mes yeux.
C'est la couleur au teint de la mélancolie;

C'est pourquoi d'aujourd'hui ne songez à Julie.
Vous m'entendez, je crois, plus de triste langueur.

DAMIS.

Le plaisir de vous voir va ranimer mon cœur.

NINON, *à Ormin.*

Ne s'est-il point défait de ses gauloises flammes?

ORMIN.

C'en est fait, à présent il hait toutes les femmes.

NINON.

Voilà ce que j'attends depuis long-tems de lui.
En ce cas je l'estime, et l'aime d'aujourd'hui;
Et c'est avec raison, toutes tant que nous sommes,
Ne méritons point tant l'attachement des hommes.
Moi-même, fort souvent, je maudis, en secret,
Mon sexe déloyal, et suis fille à regret.

ORMIN.

Cet aveu part du cœur.

NINON.

Son grand soin, son étude
Est de plaire; et par-là vous mettre en servitude,
Vous enchaîner. D'abord on vous donne assez beau;
De quelque espoir flatteur on vous tend le panneau.
Vous y donnez: l'amour, enfant de l'espérance,
Naît et se fortifie, acquiert sa violence.
En est-il là? c'est là que vous sentez vos fers:
On exige de vous cent services divers.
Négligez-en quelqu'un, on vous hoche la bride;
Cet amour si flatteur devient tyran perfide:
Enfin, après dix ans de constance et de soin,
Un vieux richard vient, crac! Julie est mon témoin.

ORMIN.

Ne lui rappelle plus l'infidele Julie;
C'en est fait, pour jamais son cœur la répudie:
Elle, pour le chasser, achete sa maison;
Les voilà, pour le coup, séparés tout de bon.

NINON.

Ah! mon Oncle, pour moi l'agréable nouvelle!
C'étoit le seul moyen de se bien guérir d'elle.
Qui, lui, prendre une prude? ah! le malheureux
choix!
On eût vu le chagrin l'enterrer dans six mois.

ORMIN.

Pour n'avoir que des jours filés d'or et de soie,
Crois-moi, prends un objet qui t'inspire la joie;
Sans cela, point d'hymen. Sais-tu bien dans Paris,
Pour adoucir son joug, le tour que l'on a pris?
On en fait deux pour un; on a double famille:
Ici l'épouse est femme, et là la femme est fille.
Chez l'une, pour porter le nom de ses ayeux,
On ébauche des fils; chez l'autre des neveux,
De qui la mere un jour doit devenir la tante.
Chez la derniere on a toujours l'ame contente;
Le maître y soupe à fond, et jamais en boudant.
Chez l'autre, pour la forme, on ronge un cure-dent.

DAMIS.

Comment sais-tu si bien toute cette pratique?

ORMIN.

Bon! j'ai tant fréquenté la Danse et la Musique!
Or, quand le grand ménage a les mêmes attraits
Que l'on trouve au petit, à quoi bon doubles frais?

Crois-moi donc, prends pour femme une agréable hô-
tesse,
Qui de ton grand ménage écarte la tristesse,
Et sache du petit y joindre les appas....
Mais tu rêves toujours, et ne m'écoute pas.

DAMIS, *froidement.*

Si, je t'entends.

ORMIN.

Encor de la mélancolie?
Songe donc qu'aujourd'hui le marché de Julie,
Est tout-à-fait conclu: c'est ton point principal.
De ce jour bienheureux faisons un carnaval.
Oui, pour te bien venger des mépris de l'ingrate,
Il faut, en la quittant, que notre joie éclate.
Par nos ris, par nos chants, marquons-lui nos regrets;
Joyeux et long souper, bal magnifique après.
Rien ne te venge mieux qu'une fête publique:
La Fleur doit t'amener, dit-on, de la musique.

NINON.

Remettons à demain le plaisir de chasser,
Je me sens aujourd'hui plus en train de danser;
Je songe que ce soir je reviendrois trop lasse;
Je ne le pourrois plus.

DAMIS, *toujours froidement.*

Soit, à demain la chasse.

NINON.

Ah! bon, voici la Fleur arrivé justement.

DAMIS.

Rentrez; je voudrois seul lui parler un moment.

(Ormin & Ninon sortent.)

SCENE IX.

LA FLEUR, DAMIS.

DAMIS.

IL est ivre, je crois.

LA FLEUR.

C'est une médisance.
Il est vrai qu'en chemin j'ai bu, par complaisance,
Quelques verres de vin, tantôt ci, tantôt là.

DAMIS.

Par complaisance! eh! qui t'obligeoit à cela?

LA FLEUR

Qui? je vous amenois ici la symphonie.
Les gens de ce métier ont toujours la pépie;
Or à chaque hameau, violons et hautbois
Buvoient et m'invitoient à boire; je buvois.
Avec les gens polis, vous savez qu'il faut l'être;
Un refus discourtois les eût fâchés, peut-être.
D'ailleurs j'étois chagrin, et j'en avois raison;
J'ai bu, mais par ma foi! sans trouver le vin bon.

DAMIS.

Çà, voyons, qu'as-tu fait? as-tu trouvé l'Epine?

LA FLEUR.

Hélas! non: c'est de quoi j'avois l'ame chagrine;
Et c'est pour vous, Monsieur, que je sens ce chagrin;
Car j'ai du zele; et, si je n'avois pris du vin,
Je n'aurois jamais eu la force, le courage
De venir jusqu'à vous achever mon message.

DAMIS.

Où nous mene ceci ? ce début me fait peur;
De grace, explique-toi.

LA FLEUR.

Je n'en ai pas le cœur.

DAMIS.

D'abord, m'apportes-tu de l'argent ?

LA FLEUR.

Au contraire,
J'ai dépensé le mien, courant pour votre affaire.

DAMIS.

L'Epine a-t-il reçu ?

LA FLEUR.

Fort bien.

DAMIS.

A-t-il porté
Au Notaire l'argent ?

LA FLEUR.

C'est la difficulté.

DAMIS.

Mon ordre cependant...

LA FLEUR.

Votre ordre ? bagatelle !
Il n'a servi de rien ; car il est à Bruxelle.

DAMIS.

A Bruxelle, dis-tu, le Notaire ?

LA FLEUR.

Eh nenni !

DAMIS.

Sortirons-nous bientôt de ce brouillamini ?

Suivant ce que tu dis, l'un des deux est en Flandre;
Lequel est-ce ? en un mot, tâche à te faire entendre.

LA FLEUR.

C'est l'argent.

DAMIS.

D'aujourd'hui nous n'en viendrons à bout...
Le Notaire a-t-il vu l'Epine ?

LA FLEUR.

Point du tout.

DAMIS.

Eh ! qui l'en empêchoit ?

LA FLEUR.

C'est, dit-il, son absence.
Est-il rien de plus clair ?

DAMIS.

Oh ! je perds patience,
Maraud ! ceci pour toi deviendra sérieux.
Veux-tu mieux t'expliquer ?

LA FLEUR.

Tâchez d'entendre mieux.
Ah ! j'apporte un billet qui vous dira l'affaire.

DAMIS.

La Fleur, m'a-t-il écrit ?

LA FLEUR.

Non, c'est vôtre Notaire
Qui m'a recommandé de le rendre au plus tôt;
Le voici, par bonheur.

DAMIS.

Eh ! donne donc, maraud !

(*Damis lit.*)

Monsieur,

« Voici la troisieme que je vous écris depuis que le » sieur de l'Epine a reçu l'argent de votre maison, sans » avoir eu l'honneur d'une réponse de vous; et, » comme malgré votre ordre, il ne me remettoit point » ledit argent, je l'ai cherché par-tout, sans l'avoir pu » joindre. Je vous attendois, de jour en jour; mais vous » viendriez à présent trop tard, car un de mes amis, » revenu hier en poste de Bruxelle, m'a dit avoir vu » arriver en poste de même ledit l'Epine, au susdit Bru- » xelle, déguisé en Officier. Je suis étonné de vous » voir perdre si tranquillement vos deniers; au moins » n'y a-t-il point de ma faute, vous ayant de tout bien » et duement averti. Je suis, &c. »

DAMIS *poursuit.*

Ah! je l'ai pressenti! Mais, sur cette matiere,
Je n'ai point vu de lettre, et voici la premiere.
L'Epine a fait ce coup! l'Epine est un voleur!
Eh! qui ne l'auroit pris pour un homme d'honneur?
Il a servi mon pere, et celui de Julie,
Pendant vingt ans; jamais nulle tache en sa vie.
Allons, je perds mon bien; il n'y faut plus songer:
Aussi-bien quel sujet de m'en trop affliger?
Quand j'ai perdu Julie, en ai-je encore affaire?
Non; mais dans ce malheur ce qui me désespere,
C'est qu'à ma négligence elle va l'imputer.
Dorante a des amis que je devois quitter....
La Fleur, sur ce larcin garde un silence extrême.

LA FLEUR.

Ai-je pu seulement vous le dire à vous-même ?
Il vient un homme ici qui va vous consoler,
Monsieur; par les chemins il m'est venu parler :
Il apporte, dit-il, remede à votre affaire.
En effet il a l'air joyeux et débonnaire ;
Il connoît le Notaire, et vous connoît aussi.

DAMIS.

Le connois-tu cet homme ?

LA FLEUR.

Oui-da ! couci, couci.
Trois autres le suivoient qui sont à son service.

DAMIS.

Oh ! oh ! quel est-il donc ?

LA FLEUR.

Un homme de Justice,
Zélé pour vous servir, et très-intelligent.

DAMIS.

Président, Conseiller ?

LA FLEUR.

Non.

DAMIS.

Qu'est-il donc ?

LA FLEUR.

Sergent.
Pour vous faire plaisir son ardeur est extrême ;
Et, par tous ses discours, on connoît qu'il vous aime.

DAMIS.

Qui vient me consoler ! sachons de quelle part....
Sais-tu quel est son nom ?

LA FLEUR.

Oui ; c'est Monsieur Gaillard....
Le voici.

SCENE X.

GAILLARD, DAMIS, LA FLEUR.

DAMIS.

Quel sujet en ce lieu vous amene,
Monsieur Gaillard ?

GAILLARD.

J'y viens soulager votre peine,
Monsieur, si je le puis. Le rapt de vos deniers
Ayant donné l'alarme entre vos créanciers....

DAMIS.

Qui, moi, des créanciers ? je n'en ai qu'un, je pense ;
Mais jamais sur ma dette il ne m'a fait d'instance.
A mon maître Maçon je dois trois mille écus ;
Voilà tout.

GAILLARD.

Vous dormez en repos là-dessus ?
Cependant, contre vous, Sentence est obtenue
Par votredit Maçon : je l'ai lue et relue.
Pour l'obtenir plus tôt, sans vous avoir parlé,
Il a trouvé des gens qui vous ont tout soufflé.
(Souvent dans le métier on fait ces drôleries)
Mais, pour vous épargner faux frais et mangeries,

Qu'ai-je fait ? près de lui j'ai cherché de l'accès,
Et je me suis rendu le maître du procès.
Il veut saisir vos biens pour assurer sa dette.
Sans moi, depuis long-tems, la chose seroit faite :
Il m'y force, et m'ôtoit les pieces ce matin,
Si je n'avois promis d'obéir, à la fin.

DAMIS.

J'entends ; et vous venez, Monsieur, par courtoisie
A ma maison des champs en faire la saisie ?
Le trait est consolant !

GAILLARD.

Mais, Sergent pour Sergent,
Vous aimez mieux, je crois, que j'en gagne l'argent,
Moi qui prétends ici tout faire à l'amiable,
En douceur, en riant, sans bruit.

LA FLEUR.

Va-t-en au diable,
Maudit consolateur ! ah ! je vais, comme il faut,
Payer ta charité. (*Il le rosse.*)

DAMIS, *d'un ton de colere à la Fleur.*

Retire-toi, maraud !

LA FLEUR.

Vous me grondez à tort, Monsieur ; je m'en étonne,
En battant des Sergens, on n'offense personne.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

SCENE XI.

DAMIS, GAILLARD.

DAMIS.

Ça vous serez payé, Monsieur, dans peu de tems.

GAILLARD.

A votre aise, Monsieur ; nous coucherons céans,
S'il le faut.

DAMIS.

Non, Monsieur ; et je vais faire en sorte
De vous renvoyer vîte, et vous et votre escorte.
Dînez tous en repos, on vous traitera bien.
Point d'éclat ; et, sur-tout, que l'on n'écrive rien.

GAILLARD.

Petit procès-verbal seulement pour la forme ;
Car je sais que mes gens craignent qu'on ne m'endorme ;
Il faut pour mon honneur....

DAMIS.

Paix, paix, laissons cela.
Allez vous rafraîchir.

(*Gaillard sort.*)

SCENE XII.

LE MAJOR, DAMIS.

LE MAJOR.

Nous as-tu plantés-là ?

DAMIS.

C'est qu'il m'est survenu quelque petite affaire.

LE MAJOR.

Quel est l'homme qui sort ? son air ne me plaît guere.

DAMIS.

C'est un fort honnête homme, et tu n'as pas raison,
Qui, comme connoisseur, visite ma maison,
De la part d'un ami ; cet ami la marchande,
Et n'est pas éloigné du prix que j'en demande.

LE MAJOR.

Le marché de Julie est-il déja cassé ?

DAMIS, *à part.*

Morbleu ! qu'à bien mentir je suis embarrassé !

SCENE XIII.

ORMIN, LINDOR, *et les précédens.*

ORMIN.

DAMIS, on va servir, l'appétit nous accable.
Deux heures vont sonner; viens donc te mettre à table.
Nous sommes tous à jeun.

DAMIS.

Oui, mes amis, j'ai tort.
Allons, partons, dînons, buvons, rions bien fort.

LINDOR.

Tout de bon; te sens-tu quelque peu dans la joie ?
Nous sommes tous charmés, pour peu que l'on t'y voie.
Mon laquais à Julie a rendu ce billet
Que tu m'avois permis; et m'en voilà défait.
Pour t'ôter désormais tout lieu de jalousie,
Je jure de la fuir le reste de ma vie.

DAMIS.

La Thibaut nous donnoit quelque soupçon de toi;
Mais j'en suis bien guéri, mon ami, par ma foi !
Plus de soins, d'embarras, d'amour ni de maîtresse.

SCENE XIV.

GAILLARD, *et les précédens.*

GAILLARD, *bas à Damis, le tirant par la manche.*

Pardon : à qui faut-il, Monsieur, que je m'adresse
Pour faire ouvrir les lieux qui sont fermés céans ?

DAMIS.

Comment ! vous écrivez ?

GAILLARD.

C'est pour tuer le tems.

DAMIS, *bas à Gaillard.*

Eh ! n'allez pas plus loin ; un peu de patience.
(*Haut.*)
Je vous suis.... Mes amis, l'affaire est d'importance.
Commencez, je l'ordonne, et suis maître chez moi.
Dînez, je vous rejoins.

(*Gaillard et Damis sortent.*)

SCENE XV.

ORMIN, LE MAJOR, LINDOR.

LINDOR.

Suivant ce que je voi,
Cet homme est un Sergent, ou le diable m'emporte !
J'ai vu trois grands recors qui lui servent d'escorte.

LE MAJOR.

Peste soit des coquins ! si j'avois su cela,
Ma canne eût bien daubé sur ces belîtres-là.

SCENE XVI.

NINON, *et les précédens.*

NINON, *qui arrive en courant.*

Mon Oncle, vous savez les nouvelles, sans doute ?

ORMIN.

Nous savons les Sergens.

NINON.

Oui ; mais la banqueroute ?

ORMIN.

Comment, qu'est-ce ?

NINON.

L'Epine emporte son argent.

LINDOR.

Ouf!

NINON.

La Fleur, maltraité par rapport au Sergent,
Me trouvant ici près, encor plein de colere,
Soit ivresse ou vengeance, a trahi le mystere;
Car son maître prétend le cacher.

LE MAJOR.

Oh! morbleu!
Voici pis qu'un Sergent; Damis a vilain jeu!

ORMIN.

Maudits soient les Sergens; qu'ils aillent tous au diable!
J'ai faim; cherchons Damis, et l'entraînons à table.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORMIN, NINON.

NINON.

Eh bien, mon oncle, est-il rien de plus affligeant ?
Nous l'avions mis en train; un malheureux Sergent,
Par un procès-verbal, tout d'un coup nous arrête :
Le prologue est *joyeux* pour commencer la fête !

ORMIN.

Ninon, ce malheur-ci, loin d'en être un pour toi,
Peut te faire épouser Damis.

NINON.

Eh ! comme quoi ?

ORMIN.

Ton bien vient d'augmenter de celui qu'il regrette ;
Car quel effet aura la perte qu'il a faite ?
Ce bien perdu pour lui, qui va l'humilier,
Rendra ton sort au sien plus propre à s'allier.

NINON.

Ah! ah ! c'est bien penser ; sa perte nous rapproche,
Et de ma mince dot affoiblit le reproche.

ORMIN.

Oui, tout va mieux pour toi; mais je prévois un cas
Qui jette mon esprit dans un grand embarras.
Il a besoin d'argent pour lever la saisie,
Qu'il veut absolument cacher à sa Julie.
Peut-elle l'ignorer, voyant dans sa maison
Un Sergent, des recors, restés en garnison?
L'état où je le vois d'un emprunt me menace.

NINON.

Tant mieux; mais prêtez-lui sur-tout de bonne grace.

ORMIN.

Oh! prêtez-lui; Ninon, ces mots sont bientôt dits:
Le Major ni Lindor ne sont de ton avis.
Nous craignons que Damis de long-tems ne s'acquitte.
Il est dur de prêter sans que l'argent profite.
Il n'en pourra toucher de six grands mois d'ici:
Entre Julie et lui l'accord est fait ainsi.
Damis s'abîme en frais; et cette banqueroute
Va mettre pour long-tems tout son bien en déroute.
Les procès vont pleuvoir de plus d'un créancier;
Et moi je serois mis en ce rang le dernier.

NINON.

Pourquoi donc me porter à pareille alliance,
Quand vous voyez ses biens si fort en décadence?

ORMIN.

Il en aura toujours plus qu'il n'en faut pour toi.
Je les connois; tu peux t'en rapporter à moi.
Je ne compte pour rien la perte qu'il a faite:
Il a sa Compagnie et belle et bien complette,

Sa Terre qu'à Julie il vend vingt mille écus.
Je lui sais des contrats encor pour beaucoup plus.

NINON.

Eh bien ! profitons donc du besoin qui le presse.

ORMIN.

D'accord, si nous pouvons le faire avec adresse.
Attends : sans rien risquer, j'imagine un projet
Qui pourroit, bien conduit, produire un bon effet.
Oui; va, je prêterai.

NINON.

Vous me rendez la vie.

ORMIN.

Ce projet proprement est une Comédie,
Où j'aurois à jouer mon rôle, et toi le tien....
On vient; allons ailleurs pour te l'expliquer bien.

(*Ormin et Ninon sortent.*)

SCENE II.

DORANTE, Madame THIBAUT.

DORANTE.

Apprenez, en passant, une heureuse nouvelle.

Madame THIBAUT.

Çamon, jamais de vous je n'en attends de telle.
Vous alliez, disiez-vous, sauver Monsieur Damis;
Et si pourtant, cheu lui, tout va de mal en pis;
Car les Sargens y sont, et sa Terre est saisie.

DAMIS.

Eh ! va donc ! Ta présence ici me désespere :
Hâte-toi ; cours et vole.

DORANTE.

Oui ; mais par quel chemin ?
Tu sais qu'il est là-bas une porte au jardin.

DAMIS.

Décampe : j'y mettrai Ninon en sentinelle ;
Son adresse saura me débarrasser d'elle.

(*Dorante sort.*)

SCENE IV.

DAMIS, *seul.*

Pouvoit-il m'arriver contre-tems plus fatal !
Les Sergens, acharnés à leur procès-verbal,
Font par-tout le logis un désordre effroyable ;
Et le maudit Gaillard est un homme intraitable....
Mais qui vois-je là-bas ? O Ciel ! je suis perdu !
Je ne puis l'éviter : elle vient, et m'a vu.
Où pourrois-je trouver une excuse assez prompte....
Perdons l'ameublement pour lui cacher ma honte.
Ah ! puissai-je à ce prix écarter le malheur !
Trois mille écus sont peu pour sauver mon honneur.

SCENE V.

SCENE V.

JULIE, MARTON, DAMIS.

DAMIS.

Eh ! Madame, pardon : les pas qu'on vous fait faire
Contre votre parent, m'ont bien mis en colere.
Non, ce n'est que sur lui que doit tomber le tort
D'augmenter un marché dont nous sommes d'accord.
Où va-t-il vous chercher cette supercherie ?
Ameublement, vaisselle, et linge et batterie,
Tout est à vous, Madame ; et vos vingt mille écus
Vous doivent pleinement acquitter là-dessus.

JULIE.

En générosité votre ame est sans égale ;
Mais, Monsieur, modérez cette ardeur libérale.
Ce seroit sur mon cœur un fardeau trop pesant,
Que recevoir de vous un si riche présent :
Pour ne pas tout payer j'aime trop la justice.
Entrons chez vous, Monsieur, que l'affaire finisse.

DAMIS.

Quel mépris éclatant ! Eh ! Madame, pourquoi
Ce qui vous appartient le refuser de moi ?

JULIE.

Pour le meuble, d'abord, de cuisine et de table,
Je n'en ai pas besoin : serois-je raisonnable
De concevoir chez vous de semblables desirs ?

Je le sais trop utile à vos charmans plaisirs :
Dans vos fêtes souvent vous en avez affaire ;
Ce seroit vous priver de votre nécessaire.

DAMIS.

Je sens que ce discours tend à me reprocher
Un plaisir où mon cœur vous paroît trop pencher.
Eh quoi ! s'il étoit vrai que mon ame abbattue
Y pût trouver remede au chagrin qui la tue,
De conserver mes jours blâmeriez-vous le soin ?
Ah ! ce seroit porter votre haine trop loin !
Non, ce n'est pas le prix que je devrois attendre
D'un amour si constant, et si pur et si tendre.

JULIE.

Oh ! de grace, quittez votre ton langoureux.
Qu'il ne s'agisse plus d'amour entre nous deux.
Sans être amante, on peut toujours rester amie ;
Et j'espere, avec vous, l'être toute ma vie.
Non, je ne vous hais point, Damis, détrompez-vous ;
Mais combien d'incidens ont dû changer nos goûts ?
Vous avez contracté, dans plus d'une campagne,
L'habitude au plaisir qui regne en Allemagne,
Avec gens peu choisis d'allonger les repas ;
Plaisir dont aisément on ne se défait pas.
Pour moi, mon vieil époux fuyant les compagnies,
Mon devoir m'a formée à son genre de vie.
Le grand monde à présent me fait moins de plaisir ;
Et le peu que j'en vois, j'aime à le bien choisir.
Pardonnez-moi mon goût, quand j'approuve le vôtre,
Vous choisissez, dit-on, une épouse toute autre ;

Et l'aimable Ninon, où tendent vos desirs,
Va mieux que moi, chez vous, réunir les plaisirs.

DAMIS, *avec transport.*

Ciel! peut-on m'imputer une pareille flamme!

SCENE VI.

DORANTE, DAMIS, JULIE, MARTON.

DORANTE.

EH BIEN, Damis, es-tu d'accord avec Madame?

DAMIS.

Si je ne le suis pas, je dois m'en prendre à toi
Qui change le marché de ton chef.

DORANTE.

Comme quoi?

DAMIS.

Madame m'offre plus que je ne lui demande.

DORANTE.

Oh! la difficulté, je le vois, n'est pas grande!

JULIE.

Et Monsieur, malgré moi, prétend absolument
Que je ne *paye* rien de son ameublement.

DORANTE.

Cela me paroîtroit aussi peu raisonnable.
Entrons, entrons; réglons le tout à l'amiable.

DAMIS, *à part.*

Par un mensonge adroit, tirons-nous d'embarras.
(*Haut.*)
Madame, en ce moment, nous ne le pouvons pas.

JULIE.

Comment, Monsieur, chez vous vous n'êtes pas le maître ?

DAMIS.

Par des égards pour vous je ne le dois pas être.
Il vient de m'arriver des Marchands de Paris,
Pour visiter ma Terre et m'en offrir un prix :
Or, pour leur expliquer qu'elle n'est plus à vendre,
D'une collation n'ayant pu me défendre,
Ils s'y sont échauffés en conversation,
Et traînent en longueur cette collation.
Je vois qu'ils vont rester jusqu'à la nuit à table :
Ils font, en disputant, un bruit insupportable.
A des gens pleins de vin dois-je vous exposer ?
Il faut pour aujourd'hui, s'il vous plaît, m'excuser.

DORANTE; *l'entraînant malgré lui.*

Viens, viens; entrons nous deux, je saurai t'en défaire.
Julie, après midi, veut finir votre affaire....
Vous, Madame, restez : on va vous envoyer
L'agréable Ninon pour vous désennuyer.

JULIE.

Volontiers : on la dit gaie et spirituelle,
Et je crois que le tems paroît court avec elle.

(*Damis et Dorante sortent.*)

SCENE VII.

JULIE, MARTON.

MARTON.

Mais, Madame, pourquoi le pressez-vous si fort?
Vous pouviez à demain remettre votre accord.

JULIE.

Sur son ameublement la dispute apparente
N'est, Marton, qu'un prétexte inventé par Dorante,
Pour arrêter ici Damis jusqu'à la nuit:
Voici quel est le but où cela nous conduit.
Il est pressé d'argent pour importante affaire,
Et de ses faux amis à coup sûr en espere:
Or, si nous l'empêchons d'en chercher à Paris,
Dans le piége par-là les fourbes seront pris.
Forcé d'en emprunter de leur troupe infidele,
Tous vont, par un refus, démasquer leur faux zele:
Dorante a su si bien me le persuader,
Qu'instruite du projet, je viens l'y seconder.
Non, je n'y vois plus rien qui doive m'y déplaire:
Le remede est amer; mais il est salutaire.
Eh quoi! pour éviter sa perte que je crains,
Lui voudrois-je épargner de frivoles chagrins?

MARTON.

Mais craignez de Ninon la dangereuse adresse;
A vous ravir Damis tout son cœur s'intéresse:
Avec tous les dehors de la sincérité,

Je lui connois un cœur plein de malignité,
Fin, artificieux.

JULIE.

Je l'attends : qu'elle vienne ;
Elle aura sa finesse, et moi j'aurai la mienne.
D'avance à tout son art j'ai su me préparer ;
Par tout le mien aussi j'espere le parer.

MARTON.

Ce doit être un spectacle intéressant, me semble,
Que de voir faire assaut deux Rivales ensemble....
La voici justement.

JULIE.

Elle a l'air bien rêveur,
Elle qu'on m'annonçoit de si joyeuse humeur.

SCENE VIII.

NINON, JULIE, MARTON.

NINON.

DAMIS m'envoie ici vous tenir compagnie,
Madame ; et j'en aurois une joie infinie,
N'étoit qu'un noir chagrin qui m'accable aujourd'hui,
Me fait porter par-tout la tristesse et l'ennui.

JULIE.

A vous voir ce chagrin je ne m'attendois guere,
Madame, quand j'entends en tous lieux, au contraire,
Louer votre enjouement autant que vos appas ;
Si vous ne l'expliquez, je ne le conçois pas.

NINON.

Un malheureux hymen, dont je suis menacée,
Empoisonne mon ame, et ma joie est passée.
Je ne sais qu'un moyen pour m'en débarrasser;
Et c'est peut-être à vous que je dois m'adresser.

JULIE, *bas à Marton.*

Où nous mene ceci?

NINON.

Daignez, belle Julie,
Pour calmer ma douleur, être un peu mon amie;
Je vais, pour mériter près de vous cet honneur,
Avec sincérité vous ouvrir tout mon cœur.

JULIE.

Quoi! déja m'honorer de votre confidence?

NINON.

Ah! Madame, avec vous, ce n'est point imprudence!
Je vais vous étonner. Ce Damis qu'autrefois
Vous avez cru, dit-on, digne de votre choix;
Mais qui, par les excès où la débauche entraîne,
A pu si justement mériter votre haine;
Damis, dis-je, en aveugle, et vous manquant de foi,
Le croiriez-vous, Madame, est amoureux de moi?

JULIE, *bas à Marton.*

Donnons dans le panneau.

NINON.

Mais, dit-il, à la rage;
Et malgré moi mon Oncle à l'épouser m'engage:
Or, vouloir m'obliger à répondre à ses vœux,
C'est infailliblement nous perdre tous les deux.

JULIE.

Mais, quel est le dégoût que Damis vous inspire?

NINON.

Que ne puis-je cacher ce que je vais vous dire!
Je confesse d'abord que j'ai fort peu de bien,
Et je vois, par malheur, Damis au bout du sien:
Des dettes, des Sergens, une perte cruelle....

JULIE.

Des Sergens!

NINON.

Que j'ai vus: j'en suis témoin fidele;
Et, si vous en doutez, ils sont encor chez lui.

JULIE.

Eh! quelle est cette perte?

NINON.

On la sait d'aujourd'hui:
Sa maison de Paris que l'Epine a vendue....

JULIE.

Eh bien?

NINON.

Pour lui, Madame, est à jamais perdue.
Ce traître, ce fripon, ce scélérat agent,
Aux pays étrangers en emporte l'argent;
Et pourtant, au milieu d'un état misérable,
Damis ne rabat rien des excès de sa table.
Jugez-vous qu'un époux, à tel point dérangé,
Me puisse convenir au peu de bien que j'ai?

JULIE.

Ah! le pauvre garçon! quel malheur! quel dommage!
Je le connus toujours et si sobre et si sage.

NINON.

Il faut avouer tout, mon oncle l'a gâté.

JULIE.

Oh ! pour le coup, voilà de la sincérité !

NINON.

Même soif des plaisirs, même penchant les lie ;
Ils ne pourront tous deux se quitter de leur vie.

JULIE.

Votre aveu naturel me plaît infiniment :
Je vois que votre cœur est sans déguisement ;
Mais, pour vous soulager, que puis-je, moi, Madame ?

NINON.

Dorante ignore encor cette nouvelle flamme ;
Vous pourriez, en secret, la lui faire savoir :
Il sauroit l'en guérir ; c'est mon dernier espoir.
Ce seroit nous tirer tous deux du précipice :
Vous refuseroit-il ce charitable office ?

JULIE.

Dorante, l'en guérir ? Non, ne l'espérez pas,
De ses sages conseils il fait trop peu de cas :
Vous l'exigez en vain, je n'ose le promettre.
Mais votre état cruel me touche, me pénétre ;
Et le pauvre Damis me fait encor pitié :
Faisons, pour tous les deux, un effort d'amitié.
Si, pour vous délivrer de sa fâcheuse flamme,
Je savois l'engager à prendre une autre femme,
(Car je crois le pouvoir) parlez-moi franchement ;
Verriez-vous de bon œil cet heureux changement ?

NINON, *un peu surprise.*

Une autre femme ! Ah ! ah ! pourrois-je la connoître ?

JULIE.

(Bas à Marton.) *(Haut.)*

Faisons trembler Ninon... Qu'importe? Moi, peut-être.

NINON.

Vous, Madame?

JULIE.

Moi-même.

NINON.

Eh! quoi! vous exposer
Au chagrin, à l'affront de vous voir refuser?

JULIE.

Et sur quoi croyez-vous qu'il me fit cette injure?

NINON.

La chose est incroyable; et pourtant j'en suis sûre.
En mérite, en appas, vous l'emportez sur moi;
Cependant il m'adore, et je comprends pourquoi:
Il est d'un naturel sombre, mélancolique;
Par un contraire effet mon enjouement le pique,
Le réveille, l'anime, en le tirant de lui:
Voilà d'où naît l'amour qui m'afflige aujourd'hui.
Quand il parle de vous.... Mais je n'ose vous dire
A quel indigne excès il porte la satyre.

JULIE.

Vous me feriez plaisir de ne me cacher rien.

NINON.

Puisque vous l'ordonnez, voici son entretien.
La prude (c'est son mot) veut être idolâtrée,
Comme de Céladon le fut jadis Astrée,
Et faire d'une gaie et tendre passion,
Un culte sérieux, une religion.

Cet amour, trop gaulois, m'affadit, m'incommode.
Je veux aimer, dit-il ; mais aimer à ma mode.
Eh quoi ! toujours pousser de langoureux soupirs,
Et ne jamais oser varier ses plaisirs ?
Aimer comme à l'attache, et ne faire autre chose !

JULIE.

Il a raison ; il faut que le cœur se repose.
Ce que vous m'apprenez vient de m'ouvrir les yeux :
En effet, je l'aimois d'un air trop sérieux ;
Je sens que j'avois tort. Que n'ai-je l'allégresse
Qui vous a su si bien attirer sa tendresse !
Car, pour être sincere avec vous, à mon tour,
Je sens encor pour lui quelque reste d'amour.
Son changement de mœurs n'a rien qui m'épouvante ;
J'importunerai tant mon cher cousin Dorante,
Qu'il saura le remettre au joug de la raison.
Commençons par ne point acheter sa maison,
Pour l'arrêter ici. Le tems, ma complaisance,
Vos bons avis pourront me le rendre, je pense.
Vous m'avez enseigné le chemin de son cœur ;
Pour vous sauver, tirons notre achat en longueur.

NENON.

Quittez un tel espoir : Damis brûle d'envie
De vendre sa maison pour vous cacher sa vie ;
Quelque nouveau Marchand viendra vous la souffler :
Pour son cœur, n'espérez jamais le rappeller.
Je prévois un malheur, Madame, dont je tremble :
Vous perdrez et la Terre et l'Amant tout ensemble.
Croyez-moi, profitez de la Terre du moins ;
Vouloir le réformer, seroit perdre vos soins.

JULIE, *feignant de la colere.*

Fuyons donc; c'en est fait : oui, je veux vous en croire;
Je pourrois retomber, il y va de ma gloire.
Je connois mon penchant; moi-même je me crains.
Pour ne plus m'exposer à de nouveaux chagrins,
Je veux qu'après-midi l'affaire soit conclue.
S'il la veut différer, qu'il la compte rompue :
Il n'a plus que ce tems, s'il songe à la finir;
Car je pars, dès ce soir, pour ne plus revenir :
Après quoi, je ne veux le revoir de ma vie.

(*Bas à Marton.*)

Adieu, Madame, adieu.... Voilà Ninon ravie.

(*Julie et Marton sortent.*)

SCENE IX.

NINON, *seule.*

AH ! je me sens encor le cœur tout palpitant !
La prude m'a porté le coup à bout portant.
Rappeller son Amant ! n'acheter plus sa Terre !
Ces mots m'ont fait trembler comme un coup de tonnerre.
Allons vîte à mon Oncle apprendre tout ceci.

SCENE X.

SCENE X.

ORMIN, NINON.

NINON.

AH! j'allois vous chercher! Ma scene a réussi ;
Mais je viens d'avaler une étrange couleuvre.
Çà, mon oncle, il est tems, mettez la main à l'œuvre.
Comment! elle étoit prête à rompre le marché,
Pour retenir Damis auprès d'elle attaché !
J'ai su parer le coup : en est-il un plus rude?
Quand l'amour s'est niché dans le cœur d'une prude,
Il faut, pour l'en tirer, faire un terrible effort;
Il s'y tient, s'y cramponne : il est là dans son fort.

ORMIN.

Je vois là-bas Damis; évitons-le, ma niece :
Je reviendrai bientôt pour suivre ici ma piece.
(*Ormin et Ninon sortent.*

SCENE XI.

DORANTE, DAMIS, *regardant de tous côtés.*

DORANTE.

Personne ne paroît, nous les cherchons en vain;
Julie aura remis votre accord à demain.
Mais, Damis, pourquoi donc me cacher cette affaire?
De buveurs échauffés je voulois te défaire:
Aurois-je cru chez toi rencontrer des Sergens?
Tu n'eus jamais affaire à de pareilles gens.
Je viens d'apprendre encor le larcin de l'Epine.

DAMIS, *avec ardeur.*

Mon ami, n'en dis rien, de grace, à la cousine.
Il n'est ici que toi qui puisse l'approcher;
Pardon, cette raison m'a fait te le cacher.

DORANTE.

Au milieu du chagrin qui, je crois, te dévore,
Pareille attention t'occupe-t-elle encore?

DAMIS.

Il est vrai, j'ai perdu la moitié de mon bien;
Mais je n'y songe plus, ou n'en sens presque rien.

DORANTE.

Comment cela?

DAMIS.

Julie, à mes yeux apparue,
M'occupe tout entier.

DORANTE.

Eh ! que t'a fait sa vue,
Lorsque ton cœur n'est plus sensible à ses appas ?

DAMIS.

Eh ! la craindrois-je tant, si je ne l'aimois pas !

DORANTE.

T'auroit-elle, dis-moi, donné quelqu'espérance ?

DAMIS.

D'un retour de sa part il n'est nulle apparence :
J'ai ma fierté, Dorante ; en la quittant, je veux
Qu'elle ignore du moins que je suis malheureux.

DORANTE.

Quel est donc ton dessein, puisque tu désesperes ?

DAMIS.

Lui vendre ici mon bien, lui cacher mes affaires,
Eviter de la voir le trop fatal plaisir ;
Et loin d'elle chercher du repos à loisir.

DORANTE.

Songes-tu qu'à la vente un obstacle s'oppose ?

DAMIS.

Tout-à-l'heure, en payant, j'en leverai la cause.

DORANTE.

Mais tu n'as point d'argent, m'as tu dit ce matin.

DAMIS.

J'en sais chez mes amis ; leur secours m'est certain.

DORANTE.

Pour moi, deux jours plus tôt, j'aurois fait ton affaire :
J'avois ici sur moi, contre mon ordinaire,
Ta somme et plus, en or ou billets au porteur ;
Et l'autre jour Julie (admire mon malheur !)

M'en vint faire l'emprunt pour achever le compte
De la maison d'Ormin. Oui, ce coup me démonte.
Mais, à propos, ce n'est qu'un changement de main;
Car, ce que je n'ai plus, tu peux l'avoir d'Ormin.
Il est encor chez lui : va, ton affaire est sûre;
En douter un moment, seroit lui faire injure.

DAMIS.

Allons donc le trouver, et chassons de ces lieux
Les maudits Alguazils qui m'y blessent les yeux.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, ORMIN, DORANTE.

DAMIS.

Nous te cherchons chez toi : qui te croyoit ici ?

ORMIN.

J'arrive en ce moment, et je vous cherche aussi :
Je viens vous dire adieu ; je pars pour une affaire,
Dont, je pense, tous deux vous ne vous doutez guere.

DAMIS.

Et tu vas ?...

ORMIN.

A Paris.

DAMIS.

A quelle occasion ?

ORMIN.

Devinez.

DAMIS.

Le moyen !

ORMIN.

Pour marier Ninon.

DAMIS.

Oh! oh! tu nous surprends, et l'affaire est subite.
Avec qui donc?

ORMIN.

Avec un garçon de mérite,
Jeune, riche, bien fait et d'agréable humeur.
La sotte s'en est mis un autre dans le cœur,
Qu'elle espere épouser; mais qui n'y songe guere:
Au lieu que celui-ci parle en amant sincere;
C'est tout de bon. Je viens de trouver, par hasard,
Dans sa chambre une lettre écrite de sa part,
Qui la presse: il s'y plaint de son indifférence;
Dit que c'est trop long-tems le bercer d'espérance.
A la fin il pourroit fort bien se rebuter.
J'y vais mettre ordre. Adieu. J'ai peine à vous quitter:
Mais l'affaire le veut.

DAMIS.

Adieu donc, bon voyage.

DORANTE, *bas, à Damis.*

Parle donc, il est tems.

DAMIS.

Non, car ce mariage...

DORANTE.

Chimere; il sent l'emprunt: le drôle a le nez fin.

(*Dorante court après lui et le ramene.*)

Damis veut t'arrêter jusqu'à demain matin;
Il a besoin de toi.

ORMIN.

Le fait-il par malice?

DAMIS.

Point du tout ; il s'agit de me rendre un service :
J'ai de trois mille écus un besoin très-urgent ;
Je veux pour quelques jours t'emprunter cet argent.

ORMIN, *en ricannant.*

Adieu : pour m'arrêter la finesse est grossiere.

DAMIS.

Ormin, je ne finasse en aucune maniere.

ORMIN, *toujours d'un ton railleur.*

Dorante de ce choix a lieu de s'offenser,
Et c'est à lui d'abord qu'il faudroit t'adresser.

DORANTE.

Je suis à sec ; Damis a reçu mon excuse.

ORMIN.

Comment ! l'ami du cœur lui-même te refuse ?

DAMIS.

En campagne il n'a pas trois mille écus sur lui ;
Et je dois par malheur les trouver aujourd'hui,
Sinon, je suis perdu.

ORMIN.

Treve de raillerie :
Quel tems pour m'emprunter choisis-tu, je te prie ?
Puis-je m'imaginer que ce soit tout de bon,
Quand tu me vois partir pour marier Ninon ?
Ne dois-tu pas juger que, dans pareille affaire,
Ce que j'ai de comptant me devient nécessaire ?

SCENE II.

NINON, *qui arrive brusquement*; DAMIS, DORANTE, ORMIN.

NINON.

MON oncle, en quatre mots, je viens vous avertir
Que pour me marier je ne veux point partir :
Vous me voulez donner, par un de vos caprices,
Un époux laid, mal fait, gueux et rempli de vices.
Consultez ces Messieurs, vos deux meilleurs amis,
Si de le refuser il ne m'est pas permis.
Depuis long-tems je veux, et n'ose vous le dire;
Enfin, le voilà dit. Adieu, je me retire. (*Elle sort.*)

SCENE III.

DAMIS, DORANTE, ORMIN.

DAMIS.

ELLE n'a pas grand tort, Ormin; car, entre nous,
Devrois-tu la forcer à prendre un tel époux?

ORMIN.

Eh! Damis, entends-moi; ton reproche m'assomme.
L'époux dont il s'agit est un fort honnête homme,
Riche, sage, bien fait, qui feroit son bonheur
Autant que l'autre amant qu'elle a trop dans le cœur,

Et pour qui je la vois négliger sa fortune.
De mon refus du prêt tu gardes la rancune,
Quand tu prends aujourd'hui son parti contre moi.
Pour la dédommager, épouse-la donc, toi.

DAMIS.

Il vaut mieux la donner à cet autre qu'elle aime.

ORMIN.

Le dirai-je à la fin? Cet autre, c'est toi-même.

DAMIS.

Tu ris.

ORMIN.

Je ne ris point, je parle tout de bon,
Et ton besoin d'argent m'en offre occasion;
Car pour toi son hymen a plus d'un avantage.
D'abord, elle est jolie, et bien faite et très-sage;
Tu connois sa vertu. De plus, outre son bien,
Je vais mourir garçon, elle hérite du mien;
Et de l'argent comptant, pour l'hymen nécessaire,
Je pourrois dans tes mains sur le champ me défaire.
Autrement, tu vois bien que je ne le puis plus;
C'est ce qui te doit faire excuser mon refus.
C'en est trop dit, adieu. Je vais, en diligence,
L'entraîner à Paris malgré sa répugnance.

(Il sort.)

SCENE IV.

DAMIS, DORANTE.

DORANTE.

EH bien ! sur tout ceci, que penses-tu d'Ormin ?

DAMIS.

Qu'il est du monde entier le fourbe le plus fin.
Allons, n'en parlons plus : mon dépit est extrême.
Et des autres, grands Dieux ! en seroit-il de même ?

DORANTE.

Eprouvons le Major, qui l'autre jour, dit-on,
Gagna cinq cents louis et plus, au Pharaon ;
Il me paroît plus homme à te tirer d'affaire.

DAMIS.

Le voici, laisse-nous, l'emprunt veut du mystere ;
Si je me trompe encor, du moins épargne-moi
Le honteux déplaisir d'en rougir devant toi.

(*Dorante sort.*)

SCENE V.

LE MAJOR, DAMIS.

LE MAJOR.

JE quitte Ormin ; morbleu ! son procédé m'offense :
Il doit à ton bon cœur plus de reconnoissance.
Il vient de me conter, l'œil encore en courroux,
Tout ce qui s'est passé tout-à-l'heure entre vous.
Toi, te désobliger ! Damis, cela me fâche ;
Il faut qu'il ait le cœur bien ingrat et bien lâche.

DAMIS.

Ormin, des faux amis est l'ami le plus faux.

LE MAJOR.

Ah ! j'ai su lui lâcher son fait en quatre mots ;
Et je dois t'avouer que son refus m'étonne.
Lui, qui de son argent ne doit compte à personne,
Te refuser ! voilà sans doute un vilain trait.

DAMIS.

Eh bien ! console-moi, fais ce qu'il n'a pas fait.

LE MAJOR.

Ah ! si je le pouvois, il seroit malhonnête
De n'avoir pas déja prévenu ta requête.
J'attends incessamment mes rentes du pays
Pour acquitter les frais que j'ai faits à Paris.
Tu me vois échappé de l'hôtel de Hollande,
Pour quelques pensions que l'hôte me demande :
Au moins j'ai du répit en ces lieux.

DAMIS.

Mais, Major,
Depuis huit ou dix jours tu dois rouler sur l'or;
Et du doux Pharaon la bénigne influence
A fait couler chez toi les biens en abondance.

LE MAJOR.

J'avois du régiment écarté les deniers
Qu'il falloit, tu le sais, remplacer les premiers.
L'argent du Roi nous sert en attendant le nôtre;
Et le peu qui m'en reste est pour en gagner d'autre.
Mais toi qui sais le monde et les loix de l'honneur,
Connois-tu donc si peu les devoirs d'un joueur?
L'argent entre joueurs est un bien circulaire,
Dont chacun, tour-à-tour, devient propriétaire;
Hypothéqué pour eux, voudrois-tu qu'aujourd'hui
J'allasse de mon chef prêter l'argent d'autrui?
Il vient du Pharaon, il faut qu'il y retourne.
Dans les mains d'un joueur on souffre qu'il séjourne;
Mais, toi, tu ne l'es pas; pourrois-je, sans danger,
Faire passer l'argent en pays étranger?

DAMIS.

Mais quoi! pour peu de tems, t'emprunter cette somme...

LE MAJOR.

Allons, n'en parlons plus; il faut être honnête homme,
Et ne pas dans les jeux se faire décrier:
Je n'en payerois pas seulement mon barbier.
Mais sais-tu qui fera ton affaire à merveille?
Lindor, va le trouver; va, je te le conseille.

DAMIS.

Je croirois à Lindor m'adresser assez mal.

Emprunter

Emprunter de l'argent d'un cadet Provençal ?
Mais tu n'y penses pas.

LE MAJOR.

Si, bien vraiment, j'y pense.
Tu juges de son bien, je crois, par sa dépense :
Tu ne le connois pas; Lindor, en plus d'un lieu,
Place beaucoup d'argent en vrai Fesse-Matthieu;
C'est un Juif des plus fins d'Avignon sa patrie,
Un Chevalier sans pair de l'avare industrie.
Il est de tes plaisirs, pour savoir tes besoins,
A l'affût du moment de bien vendre ses soins;
De saisir d'un pressant détroit la conjoncture,
Pour te glisser la somme à plus sanglante usure.
Il cherche à consoler sur-tout les jeunes gens,
Fils d'avares richards qui vivent trop long-tems.
A te trouver la somme il ne tardera guere,
Si tu veux perdre assez pour te tirer d'affaire;
Car sous noms empruntés il vend bien cher son or.

DAMIS.

Tu ne peins pas en beau le bon ami Lindor.

LE MAJOR.

Damis, je suis buveur, partant homme sincere.

DAMIS.

Mais vous êtes amis?

LE MAJOR.

A table il peut me plaire;
Il est joyeux convive, et là tout l'intérêt,
C'est la joie : il sait boire, et c'est ce qui m'en plaît.
Tout homme, un verre en main, me paroît respectable.
Le vin unit les cœurs, les rangs cessent à table;

Elle met de niveau l'honnête homme et le fat :
Hors du repas, chacun rentre dans son état;
Mais que t'en dis-je au fond? qu'il a de la finance,
Que, sous le nom d'un autre, il peut t'en faire avance;
Je crois vous obliger tous les deux en ceci.
Je vais le prévenir, et l'envoyer ici.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

DAMIS, *seul.*

Je ne m'attendois pas à tant d'ingratitude.
Pour moi ce dernier trait est encor le plus rude.
Ah! divine Julie, à la fin je vous crois;
Le tems a décidé, je rougis de mon choix.

SCENE VII.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Quelle honte pour moi qu'un tel aveuglement!
Non, sur quelques bienfaits que notre espoir se fonde,
Crois, mon ami, qu'il n'est nuls amis en ce monde.

DORANTE.

Oh ! c'est exagérer ; car il t'en reste encor.
Pour te désabuser va-t-en trouver Lindor.

DAMIS.

C'est le plaisant conseil que le Major me donne,
Qui, d'un esprit malin et d'un front qui m'étonne,
Par cent traits médisans l'un à l'autre cousus,
D'un cadet Provençal veut me faire un Crésus.

DORANTE.

Il est vrai qu'à briller Lindor met peu sa gloire ;
Mais il est riche en fonds.

DAMIS.

Quand je le pourrois croire,
A-t-il ici l'argent qu'il me faut aujourd'hui ?

DORANTE.

Non ; mais je sais qu'il a son *agenda* sur lui,
Rempli de bons billets qui tiennent lieu d'espece ;
Et j'espere par lui que ton embarras cesse.
Hâte-toi ; car enfin, soit papier, soit argent,
Tu ne saurois trop tôt renvoyer le sergent.
Je tremble en ce moment ; j'ai dans la fantaisie
Que Julie a le vent de la Terre saisie :
J'en ai plus d'un indice ; et viens te supplier,
Pour t'en bien éclaircir, de ne rien oublier ;
Sans quoi je crains pour toi du chagrin par la suite.

DAMIS.

Mais par qui ta cousine en seroit-elle instruite ?

DORANTE.

Je ne sais, l'incident me fait de l'embarras ;
Car la faire signer sans déclarer le cas,

Tu sais qu'honnêtement tu ne le dois pas faire.
La Fleur qui sait le fait n'aura pas pu le taire ;
Et l'ivrogne déja l'avoit dit à Ninon.

DAMIS.

Ah ! le traître, il mourra tantôt sous le bâton.
Et du vol de l'Epine a-t-elle quelque doute ?

DORANTE.

Je n'ai point entendu citer la banqueroute;
Et ce fait pourroit bien n'être pas révélé.

DAMIS.

Plût au Ciel ! je serois à demi consolé.

DORANTE.

Bon ! voici le coquin qui pourra nous l'apprendre.
Damis, point de chaleur, avant que de l'entendre :
Il ne te dira rien s'il te voit irrité.
Tirons tout doucement de lui la vérité.
Ecoutons.

(*Ils se rangent auprès des coulisses.*)

SCENE VIII.

LA FLEUR, *se croyant seul* ; DAMIS et DORANTE, *cachés*.

LA FLEUR.

Je me sens dans une joie extrême ;
Et jamais je ne fus si content de moi-même.
Ce matin ; trop de vin m'avoit rendu brutal ;
Après midi je viens de réparer le mal.

Avec Monsieur Damis je vais rentrer en grace.
S'enivrer, oh ! fi donc ! se mettre en pointe, passe ;
C'est l'état raisonnable, et je suis dans le cas....
(*Il fait une cabriole, et va, en bronchant, heurter Damis et Dorante.*)
Ah ! Messieurs, pardonnez ; je ne vous voyois pas....
Mon cher Maître, croyez qu'à présent je suis sage,
Et que de ma raison j'ai rattrapé l'usage.
J'avois trop bu tantôt : fi ! j'en ai du regret,
Par ma foi !

DAMIS.

D'où viens-tu ?

LA FLEUR.

Je viens du cabaret
Pour la derniere fois, et vous m'en allez croire,
Car j'en viens ; mais pour faire une œuvre méritoire,
Une bonne action, un trait d'homme de bien,
Où, pour vous appaiser, il m'en coûte du mien.
J'ai bu pour mériter le pardon d'une offense ;
C'est ce qu'on peut nommer laver sa conscience.

DORANTE.

Fais-nous vîte récit de ta bonne action.

LA FLEUR.

Je viens de régaler, et le Tabellion
Et le Sergent.

DAMIS, *avec un cri.*

Ah Ciel ! je devine le reste.

DORANTE, *appaisant Damis.*

Paix donc ; je ne vois rien jusqu'ici de funeste....
(*A la Fleur.*)
Poursuis.

LA FLEUR.

J'ai molesté votre Sergent tantôt ;
Cela vous a fâché : retire-toi, maraud !
M'avez-vous dit. D'accord, l'injure est légitime ;
Mais qu'ai-je fait aussi pour réparer mon crime ?

DORANTE.

Voyons.

LA FLEUR.

Ayant appris, en ce lieu par hasard,
Que le Tabellion est ami de Gaillard,
Je suis parti du pied pour lui rendre visite,
Et le prier bien fort de vouloir au plus vîte,
Entre Gaillard et moi, moyenner une paix ;
Promettant, au surplus, d'en payer tous les frais.
Si bien qu'entre nous trois, par les soins du Notaire,
Quatre pintes de vin ont terminé l'affaire.

DORANTE.

Se réconcilier est vraiment fort bien fait ;
Et de votre entretien quel étoit le sujet,
En buvant ? la saisie, et le vol de l'Épine ?

LA FLEUR.

Vous le savez déja ?

DORANTE.

Bon ! cela se devine.

LA FLEUR.

Il est vrai, nous n'avons parlé que de cela :

Si nous l'avions tenu, ce maudit fripon-là,
Pendant que nous étions tous les trois en colere....

DAMIS.

Et Julie aussi-tôt l'aura su du Notaire ?
Puis-je douter encor d'où me vient ce malheur ?
Ah ! je vais t'en punir.

(*Il tire à moitié son épée ; Dorante l'empêche.*)

DORANTE.

Damis, point de chaleur :
Pardonne lui, de grace ! il l'a fait sans malice.

LA FLEUR.

Mais comment faut-il donc désormais que j'agisse....

DAMIS.

Mais ne t'avois-je pas ce matin défendu
De parler de ce vol ? Coquin ! t'en souviens-tu ?

LA FLEUR.

Ah ! Monsieur, pardonnez ma mauvaise mémoire ;
Car il ne me souvient à table que de boire.

DAMIS.

Traître !

DORANTE.

Va-t-en dormir ; évite son courroux.

LA FLEUR.

Pour avoir fait la paix, méritai-je des coups ?
De ma bonne action voilà la récompense.
Au diable le Sergent et sa maudite engeance !

(*Il sort.*)

SCENE IX.

DAMIS, DORANTE.

DAMIS.

Le sort s'acharne bien à me persécuter.
N'est-il aucun malheur que je puisse éviter ?
Je perds, et veux cacher la honte de ma perte :
Il faut, malgré mes soins, qu'elle soit découverte.

DORANTE.

Si Lindor aujourd'hui te prête du secours,
Il pourra de ce bruit faire cesser le cours.
Il s'agit seulement d'obtenir main-levée ;
Et le Sergent payé, toute honte est sauvée.
Quand il sera content, qu'il décampe d'abord ;
On croira la saisie, après, un faux rapport.

DAMIS.

Mais que cherche Ninon qui vient à nous si vîte?

DORANTE.

C'est à toi qu'elle en veut, sans doute ; je te quitte.

(Il sort.)

SCENE X.

NINON, DAMIS.

NINON.

PARTAGEZ le plaisir d'un cœur bien soulagé,
Damis ; à la raison mon oncle s'est rangé.
J'ai tant crié, pesté contre sa tyrannie,
Que nous ne partons plus, et ma crainte est finie.

DAMIS.

J'ai pris votre parti là-dessus contre lui.

NINON.

Je comptois bien aussi tantôt sur votre appui.
Comment! me marier à l'objet de ma haine,
Ai-je dit, pour laisser mon ami dans la peine?

DAMIS.

Votre ami? Mais il veut que je sois votre Amant.

NINON.

Je vais vous expliquer la chose franchement.
Sachant depuis long-tems qu'Ormin brûle d'envie
De passer avec vous le reste de sa vie,
Et qu'il aimeroit mieux vous avoir pour neveu,
Qu'un homme qu'il sait bien le mériter fort peu;
Pour parer son hymen dont j'étois menacée,
J'ai dit que vous m'aimiez; mais loin de ma pensée,
Car par où me pourrois-je attirer ce bonheur,
Moi, qui pour tout mérite, hélas! n'ai qu'un bon cœur?

Mais je flattois par-là sa passion secrete;
Et l'on croit aisément un bien que l'on souhaite.
Regardez-moi d'un air un peu plus promettant;
Pour un homme poli, cela coûte-t-il tant?

DAMIS.

Mais votre oncle sait bien, que trahi par Julie,
J'ai fait vœu d'éviter l'hymen toute ma vie.

NINON.

Mais il sait bien aussi qu'au pays des Amans,
On ne tient pas beaucoup les vœux, ni les sermens.
Par-là, nous nous tirons de notre état funeste;
L'Amant exclus, Ormin va vous prêter de reste.
Damis, considérez ce que j'ai fait pour vous:
De mon oncle en fureur j'ai bravé le courroux;
Pour vous faire toucher l'argent qu'il vous refuse,
Je quitte un riche hymen qui lui servoit d'excuse.
Ah! que sur ce refus j'ai fait un bel éclat!
Je l'ai nommé cent fois lâche ami, cœur ingrat:
A garder le respect je n'ai pu me contraindre.
Sur ce prêt, lui disois-je, avez-vous rien à craindre?
Je suis sa caution; et vous ne risquez rien,
Pendant qu'entre vos mains vous avez tout mon bien.

DAMIS.

C'en est trop.

NINON.

Il cherchoit encore à se défendre;
Mais j'ai tant bataillé, qu'il a fallu se rendre.
Mon oncle tient toujours de son ancien métier:
Son argent est son sang; et quand d'un Maltotier
Il s'agit en argent de tirer une grace,

On lui trouve le cœur racorni, coriace ;
Il prend pour le lâcher plus de précautions....

DAMIS.

Il est maître absolu, quant aux conditions :
Puisque votre bon cœur pour moi veut bien répondre,
Un trait si généreux a bien dû le confondre.

NINON.

Laissons les complimens : songeons à terminer ;
Car j'espere bientôt ici le ramener.

(*Elle sort.*)

SCENE XI.

DAMIS, *seul.*

VOICI d'habiles gens ; je connois leur adresse,
Et découvre aisément le piége qu'on me dresse :
J'y donne de bon cœur. Ils pensent me duper ;
Mais j'ai mon intérêt pour me laisser tromper :
Par eux je puis sortir d'affaire avec Julie.
Oui, subissons d'Ormin toute la tyrannie.
Si je n'obtiens, d'ailleurs, un plus heureux secours,
A celui-ci, du moins, je puis avoir recours.

SCENE XII.

LINDOR, DAMIS.

LINDOR.

Mon ami, le Major, qui près de toi m'envoie,
M'a coulé quelques mots qui me comblent de joie;
Car je puis te servir selon ce qu'il m'a dit.
Parles, mon cher Damis : ma bourse, mon crédit,
Mon bras, tout est à toi; mais sans réserve aucune.

DAMIS.

Je me console, au moins, dans ma triste fortune....

LINDOR.

Tu me railles, mon cher; fut-il jamais permis
D'en user autrement entre parfaits amis?

DAMIS.

Mon espérance en toi n'a pas été trompée.

LINDOR.

Mais un Cadet qui n'a que la cape et l'épée,
Est chétive ressource; et quarante louis
Sont au plus, à présent, le bien dont je jouis.
Partageons par moitié.

DAMIS.

C'est me traiter en frere;
Et je suis convaincu que tu ne peux mieux faire.
Garde tout, mon ami; pour mes présens besoins,
Il m'en faudroit trouver quatre ou cinq cents, du moins.

LINDOR.

LINDOR.

Sois bien persuadé de ma douleur mortelle
De n'avoir à t'offrir que cette bagatelle.
Je veux pourtant, je veux te sortii d'embarras;
Et je connois des gens qui, dans un pareil cas,
M'ont fait plaisir. Je vais, d'une vîtesse extrême,
Gagner Paris en poste, en revenir de même,
Engager de bon cœur et vaisselle et bijoux;
Mon trésor est succint (à le dire entre nous);
Mais tu pourras l'enfler de quelque pierrerie,
Destinée autrefois à l'ingrate Julie.

DAMIS.

Quand je vis mon espoir auprès d'elle perdu,
Tout ce que j'en avois par dépit fut vendu.

LINDOR.

Tant pis. N'aurois-tu point quelque contrat de rente?
Souvent d'un parchemin le prêteur se contente:
Je répondrois pour toi.

DAMIS.

J'en ai; mais des Sergens
Blessent ici mes yeux, et font jaser mes gens.

LINDOR.

Eh bien! sur un contrat je te promets un homme,
Qui d'abord, à coup sûr, te livrera la somme.

DAMIS.

En retardant, Julie apprendroit le malheur;
Au lieu qu'un prompt secours sauvera mon honneur.

LINDOR.

Je suis sûr d'en avoir.

DAMIS.

Quand ?

LINDOR.

Aujourd'hui, sans doute ;
Et je vole à Paris en trouver, quoi qu'il coûte.

DAMIS.

Il est trop tard ; de plus, j'espere que Ninon
Aura su ramener son Oncle à la raison.
J'entrevois dans le prêt quelque clause indiscrete ;
Mais j'accorderai tout : il suffit qu'il me prête.

LINDOR.

S'il le fait sans gros gain, je serai bien surpris.

DAMIS.

Soit. Je veux m'acquitter, il n'importe à quel prix.

LINDOR.

C'est un lâche, un ingrat : je prétends le confondre ;
Et pour toi, s'il le faut, je suis prêt à répondre.

DAMIS.

Voici Dorante encor qui vient m'embarrasser ;
Sa morale, à la fin, commence à me lasser.
Fuyons.

(*Ils sortent.*)

SCENE XIII.

DORANTE, *seul.*

Pour me cacher sa honte il prend la fuite ;
Mais en vain, des èmprunts je sais toute la suite.
J'entendois tout, couvert d'un buisson ici près :
De leur dernier effort nous verrons le succès ;
Je serai bien trompé s'il est tel qu'il souhaite.
Ah ! que ne puis-je encor, dans quelqu'autre retraite,
En entendre la fin, sans paroître à leurs yeux !...
Mais voici la Thibaut qui le pourra bien mieux.

SCENE XIV.

Madame THIBAUT, DORANTE.

Madame THIBAUT.

Mais d'où vient donc, Monsieur, qu'on voit cheu nous paroître
Tant de Ménétriers ? Qu'en veut faire mon Maître,
Quand les Sargens y sont ? Qu'est-ce que ce train-là ?
Malgré tous les chagrins que l'on sait bian qu'il a,
On ne parle cheu lui que de réjouissance.
Grand Dieu ! vit-on jamais pareille extravagance ?
Veut-il faire danser Gaillard et ses recors ?
J'en voulois mettre au moins la muriche dehors.

Je viens de l'en prier ; lui, d'un ton de colere :
Vous me troublez toujours quand je suis en affaire ;
Ormin est-il venu ? ç'a-t il fait ? Pas encor,
Ç'ai-je fait. Cours chez lui, ç'a-t-il dit à Lindor ;
L'affaire, tu le sais, veut de la diligence :
Qu'il vienne, il en sera plus content qu'il ne pense.

DORANTE.

Après, qu'a fait Damis ?

Madame THIBAUT.

Il s'est allé nicher
A l'étage d'en haut, dans sa chambre à coucher ;
Pis a framé la porte, attendant qu'Ormin vienne.

DORANTE.

Dans sa chambre à coucher ? Comment ! près de la mienne ?

Madame THIBAUT.

Oui ; gnia que la cloison entre deux.

DORANTE.

De ce pas
Allez-vous y cacher ; qu'il ne l'entende pas.
Ecoutez-y bien tout, afin que je le sache ;
Mais point d'impatience, et que rien ne vous fâche.
Quelques mots chagrinans que vous puissiez ouir,
Croyez que c'est matiere à vous en réjouir :
Gagnez sur vous ce point. Je vais, en récompense,
Faire sortir d'ici tout ce qui vous offense ;
Ou s'il y reste un bal, je vous jure, d'honneur,
Que vous y danserez vous-même de bon cœur.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, Madame THIBAUT.

Madame THIBAUT.

AH ! Monsieur, c'en est fait, mon cher Maître est perdu.

DORANTE, *riant.*

Çà voyons, pas encor. Qu'avez-vous entendu ?

Madame THIBAUT.

Votre air toujours joyeux, au milieu de ma peine,
Me fait sentir pour vous une mortelle haine.

DORANTE.

Venons au fait.

Madame THIBAUT.

Ils vont parapher un accord....
Tenez, autant vaudroit que mon Maître fût mort.

DORANTE.

Oh ! oh ! de leur débat quelle est donc la matiere ?
Est-il fait cet accord ?

Madame THIBAUT.

Oui.

SCENE II.

DAMIS, *d'un air content*; DORANTE.

DAMIS.

Dorante, j'ai pourtant de quoi sortir d'affaire.

DORANTE.

Oui; je sais que Lindor va chercher le Notaire,
Pour t'engager avec la charmante Ninon;
Sa dot va t'acquitter.

DAMIS.

Eh! quel est le démon
Qui te l'a si-tôt dit?

DORANTE.

Quoi! tu t'en émerveilles,
Toi qui sais que les murs ont souvent des oreilles?
Laissons cela, Damis, revenons à Ninon:
Croirai-je que tu vas l'épouser tout de bon?

DAMIS.

Comment! t'es-tu pu mettre un moment dans la tête
Que je fusse assez foible, assez sot, assez bête
Pour former ce dessein?

DORANTE.

Pourquoi donc ce dédit?

DAMIS.

Que tu pénetres mal, pour un homme d'esprit!
Pour toucher de l'argent, et lui faire l'injure
De lui payer après le dédit comme usure.

DORANTE.

J'ai su te l'épargner, tu n'en as plus besoin :
Les Sergens sont payés, et sont déja bien loin.
J'ai trouvé de l'argent encor chez ma cousine,
Qui de tous tes malheurs elle-même est chagrine.

DAMIS.

Comment ! de mes malheurs ?

DORANTE.

Tu vas être surpris.
Dois-je te l'annoncer ? C'est qu'elle a tout appris.

DAMIS.

Ah Ciel ! eh mais ! par qui, dis-moi ?

DORANTE.

Par une lettre,
Qu'entre mes mains bientôt elle pourra remettre.

DAMIS.

Je croirois, en perdant, mon malheur réparé,
Si de Julie, au moins, il étoit ignoré.
Allons, déclarons tout ; je n'ai plus rien a craindre :
Peut-être dans son cœur pourra-t-elle me plaindre.
Soutenons constamment mon déplaisir secret ;
Et laissons lui de nous, au moins, quelque regret.

DORANTE.

C'est bien dit : s'attrister est d'une ame commune :
On admire les cœurs fermes dans l'infortune.
Ton amour, loin d'ici, se fera moins sentir :
Faisons tous nos efforts pour en bientôt sortir.

DAMIS.

Ah ! c'est mon seul espoir ! oui, je crois que l'absence
Pourra de mon amour calmer la violence.

Mais, pour plus de repos, ne sortons point d'ici,
Sans me bien disculper près d'elle.

DORANTE.

La voici.

SCENE III.

JULIE, DAMIS, DORANTE.

JULIE.

Dois-je croire, Monsieur, la fâcheuse nouvelle,
Qui m'annonce chez vous une perte cruelle?

DAMIS, *d'un air d'abord assez ferme.*

Oui, Madame, il est vrai, l'Epine m'a volé;
Mais quand vous m'en plaignez, je m'en sens consolé.
Que n'ai-je été plus tôt vous conter l'aventure!

JULIE.

L'Epine qui servoit, avec tant de droiture
Et depuis si long-tems, toute ma parenté,
A pu vous faire un tour de cette énormité?

DAMIS.

Mais bien plus: mon Maçon, pour somme très-modique,
(Homme fort à son aise, et c'est ce qui me pique)
Me soufflant les exploits, par un tour odieux,
Vient de faire saisir tous mes biens en ces lieux.
Quand une fois le sort contre nous se déchaîne,
Il se plaît, coup sur coup, à signaler sa haine.

Je suis même contraint, outre ces chagrins-là,
De vous en cacher un qui passe tout cela.
Oui, l'ascendant fatal d'une étoile ennemie,
M'a fait pour épuiser l'humaine perfidie.

JULIE.

Et moi, Monsieur, je crois qu'on accuse le sort,
Dans des cas où souvent il a le moins de tort.
Songez, réfléchissez si de votre conduite
Vos pertes, vos chagrins ne seroient pas la suite.
Ce matin, en entrant, je vous ai méconnu:
(Je crains que cet aveu ne soit trop ingénu.)
J'ai vu dans tout votre air une métamorphose,
Dont je ne puis penser votre étoile la cause.
J'accuserois plutôt de ce grand changement,
Des amis que chez vous on voit très-fréquemment:
Il court sur leurs excès, qu'on sait dans le village,
Des bruits qui ne sont pas fort à leur avantage;
Et certain différent, que chez vous j'apperçois,
Ne fait pas augurer trop bien de votre choix.

DAMIS.

Eh! sur quoi le fonder ce choix, pour le bien faire?

JULIE.

En observant deux points, on ne s'y trompe guere:
Voyez si c'est en eux leur vertu qui vous plaît,
Ou si, pour vous aimer, ils sont sans intérêt.

DAMIS.

Quand leurs soins assidus, leur tendre complaisance
D'une vraie amitié me font voir l'apparence,
Mon cœur en est touché; je m'y rends sans effort;
Je ne puis pénétrer le fond du leur d'abord.

Quelques-uns ont trahi lâchement mon attente,
Pour qui j'aurai toujours une haine constante.
Non, Madame, mon cœur n'en reviendra jamais;
Et je le tiendrai bien, quand je vous le promets.

JULIE.

Fuyez-les ces amis dont la fausse tendresse,
Par un charme imposteur, surprend votre foiblesse;
Dont le mauvais exemple a mis dans votre cœur
Pour les plaisirs outrés une honteuse ardeur.
Voilà le sort fatal et les astres contraires,
Dont la malignité dérange vos affaires.
Je vous parle peut-être un peu trop franchement;
Mais je crois le devoir, vous fûtes mon Amant.

DORANTE.

Cousine, ce discours me regarde en partie;
Je suis de ses plaisirs.... Ma foi! changeons de vie,
Damis, si tu m'en crois; ceci n'est point un jeu.

DAMIS.

Eh bien! Madame, il faut vous faire un plein aveu,
Qui pourra, près de vous, me rendre moins coupable.
Accablé d'un chagrin horrible, insupportable,
Sans espoir d'en sortir jamais que par la mort,
Mes amis, alarmés de mon funeste sort,
A l'affreux désespoir voyant mon ame en proie,
M'ont offert les secours qui rappellent la joie.
Pour guérir du tourment que mon cœur a souffert,
J'aurois pris du poison s'ils m'en avoient offert:
Sur la cause du mal j'ai gardé le silence;
Mais souffrez-en l'aveu, du moins, pour ma défense.
Non, je n'aspire plus au suprême bonheur

Qui seul, toute ma vie, avoit flatté mon cœur.
J'abandonne un espoir qui n'est plus légitime ;
Mais chercher à guérir, doit-il paroître un crime ?
Quand je vous vends le bien que je possede ici,
L'espoir de mon repos me fait agir ainsi :
Je fuis un lieu trop cher, qui rappelle à mon ame
Les instans fortunés de ma premiere flamme.
A vos sages conseils désormais plus soumis,
Je quitte, pour jamais, de perfides amis.
Il m'en reste encore un, qui me paroît fidele,
Que je ne garderai qu'en éprouvant son zele.

JULIE.

En tout cela, Monsieur, je vous approuve fort :
Voilà le vrai moyen de corriger le sort.

DAMIS.

Au reste, on peut compter notre affaire finie.
Le Sergent est payé, j'ai levé la saisie.
Demain vous jouirez, Madame, de ce lieu,
Et vous y recevrez mon éternel adieu.

JULIE, *bas, à Dorante.*

Je n'y puis plus tenir ; il m'a trop attendrie.
(*Haut, à Damis.*)
Adieu, Monsieur ; restez sans façon, je vous prie.

DAMIS.

Permettez....

JULIE.

Je l'exige.... Et vous, de mes avis,
Dorante, profitez autant qu'a fait Damis.
(*Elle sort.*)

SCENE IV.

DAMIS, DORANTE.

DORANTE.

Nous voilà chapitrés d'assez douce maniere :
Elle a, ma foi ! raison ; nous outrons la matiere.
Julie en faux amis se connoît mieux que nous ;
Et nous nous y livrons tous deux comme des fous.

DAMIS.

Ormin et le Major sont gens que je déteste ;
Et le pauvre Lindor est le seul qui nous reste.

DORANTE.

Mais sais-tu que Lindor est le pire d'entr'eux,
Et que le plus flatteur est le plus dangereux ?
Tiens, reconnois sa main et sa scélératesse :
C'est à Julie, au moins, que sa lettre s'adresse.

DORANTE, *lit.*

« Voici, Madame, ce que j'ai pu déterrer de la famille de Ninon. Son pere et son oncle, aussi voluptueux l'un que l'autre, de petits Commis étoient devenus gros Maltotiers ; mais le pere, ayant été aussi prodigue que l'oncle est avare, est mort en prison pour ses dettes, et a laissé sa fille à la charge d'Ormin, qui a mieux fait ses affaires, et a recueilli les débris de la fortune de son frere, qui servent à l'entretien de sa niece, et serviront à son mariage. On

» m'a répondu sur ses autres parens, comme fait
» l'Oracle du Destin dans l'Opéra de Thétis et Pélée :

» Tout le reste est caché dans une nuit profonde.

» Nous venons d'apprendre que l'Epine, passé en
» Flandres, emporte à Damis la moitié de son bien ; ses
» créanciers ont fait saisir le reste, et les Sergens sont
» ici. Ne pourrai-je jamais soupirer auprès de vous
» qu'à la dérobée, ni vous persuader avec combien
» d'ardeur je suis, &c.... »

DAMIS, *en l'interrompant.*

Ah ! Ciel ! à quel hymen vouloit-on m'engager ?
Traîtres ! tout votre sang est peu pour me venger.

DORANTE, *haussant la voix.*

Je reconnois Damis : qu'il haïsse ou qu'il aime,
Plus de bornes ; en tout il va jusqu'à l'extrême.

DAMIS.

Dans quel gouffre de maux suis-je enfin descendu ?
Trahi de toutes parts, je vois mon bien perdu :
Je vois une Maîtresse insensible, volage
Triompher des malheurs qu'elle sait son ouvrage.
D'un malheureux amour je me sens consumer,
Et perds jusqu'aux amis qui sembloient le calmer.

DORANTE.

Des perfides enfin l'ame s'est découverte,
Et par-là je te vois réchappé de ta perte.

DAMIS.

Mais comment cette lettre est-elle entre tes mains ?

DORANTE.

Eh ! peut-on conserver des sentimens humains,

Et te laisser en proie à tant de perfidie ?
C'est pour te la montrer que je l'ai de Julie.
Tu vois qu'à t'obliger elle s'empresse encor,
Et le cas qu'elle fait des lettres de Lindor.

DAMIS.

Je ne puis le celer : oui, ce trait me soulage.

DORANTE.

Allons, mon cher Damis, rappelle ton courage.
Quoi ! n'es-tu pas vengé déja plus de moitié ?
Ormin, Lindor, Ninon me font presque pitié.
Le Major est moins noir, peu s'en faut qu'on ne l'aime;
De leur frivole espoir il va rire lui-même.
En nous divertissant, feignons autant qu'il faut,
Pour faire encor tomber cet espoir de plus haut.

DAMIS.

Au milieu des chagrins dont mon ame est atteinte,
Pourrois-je m'amuser long-tems à cette feinte ?

DORANTE.

En faveur d'un ami, daigne un peu t'efforcer :
Je prétends, dès ce soir, pour t'en récompenser,
Leur jouer certain tour qu'aucun d'eux n'imagine.
Je vais rendre, ici près, la lettre à ma cousine;
Je l'ai promis. Eh bien ! feras-tu cet effort ?

DAMIS.

A te le refuser je sens que j'aurois tort;
Je vois jusqu'où pour moi ton amitié te porte.

DORANTE.

Je t'en promets bientôt une preuve plus forte.

DAMIS.

Mais outré de courroux, puis-je me contenir ?

DORANTE.

Jusques à mon retour, et je vais revenir.
Je l'exige, Damis; un peu de complaisance,
Je t'en conjure.

DAMIS.

Eh bien! faisons-nous violence;
Mais, de grace, reviens bientôt.

DORANTE.

Dans un moment.
Ne les évite point.... Les voici justement.

(*Il sort.*)

SCENE V.

NINON, ORMIN, LE MAJOR, DAMIS.

NINON.

AH! ah! ce que j'apprends est plaisant, ce me semble;
Sans m'avoir consultée, on nous marie ensemble.
Damis, quoi! tout de bon, vous l'avez bien voulu?

DAMIS.

Ormin, belle Ninon, ainsi l'a résolu.

NINON.

Pour tirer un forçat des chaînes de Julie,
Allons, soit, je veux bien en faire la folie;
Il faut, de son prochain, avoir quelque pitié:
Epousons; mais au moins sans rompre l'amitié.

DAMIS.

Sans doute.

NINON.

Je tremblois au mot de mariage :
Il m'offroit à l'esprit un bourgeois esclavage;
Mais en formant nos nœuds, j'imagine pourtant
Un hymen dont mon cœur paroît assez content.
D'abord, jamais garçon ne me plut davantage;
Vous n'avez qu'un défaut, c'est d'aimer à la rage;
Mais je suis en repos sur ce chapitre-là;
Car on dit que l'hymen corrige un peu cela.
Vous connoissez le monde, et savez trop la mode,
Pour devenir jamais un époux incommode.
En moi vous trouverez, je crois, sans me vanter,
Les vertus, les talens qu'on y peut souhaiter.
Point d'hypocrite humeur, ni de fierté bourgeoise;
Complaisance de Cour, fidélité gauloise:
Jamais sur vos plaisirs de jaloux embarras.
Avec intelligence ordonner un repas;
Un accueil aux amis et riant et facile....

ORMIN.

Tu te croiras, chez toi, dans ton ménage en ville.
Hai? qu'en dis-tu, rêveur?

DAMIS.

J'écoute, et je conçois
Qu'en effet mon ménage aura peu l'air bourgeois.

NINON.

Tout franc, c'est un séjour qui ne rappelle guere
Qu'un ennuyeux chez soi, qu'un logis solitaire,
Où l'on trouve toujours, l'ouvrage dans les mains,

Une épouse occupée aux emplois les plus vains.
Je veux qu'en y rentrant tout vous soit agréable ;
Domestiques bien faits, femme-de-chambre aimable ;
Mais soyez sage, au moins !

DAMIS.

Quel soupçon !

NINON.

En tout cas,
Je serois, je crois, femme à n'y regarder pas.

ORMIN.

Pour cela, j'en réponds. Ninon n'est point jalouse :
Voilà ce qu'on appelle une adorable épouse.
Je veux que son Damis, dans ses bras et chez lui,
Charmé, la prenne encor pour la femme d'autrui....
N'est-il pas vrai, Major ?

LE MAJOR.

Chez toi, sur ma parole,
Pour entendre la joie, elle est en bonne école.

ORMIN.

Eh bien ! qu'en penses-tu ? sera-t-elle ton fait ?
Parle donc si tu veux.

DAMIS.

Mais, vraiment, tout-à-fait.
(*Bas.*)
Dorante ne vient point ; ma patience est lasse.

NINON.

Qu'avez-vous, mon poulet, vous faites la grimace ?

ORMIN.

Soupons ; car sur son front je vois de l'embarras :

Après rasade ou deux il n'y paroîtra pas.

(*A Ninon.*)

Je vais faire servir.... Toi, fais-lui quelque conte
Pour l'égayer un peu. (*Ormin sort.*)

NINON.

» Gai, gai, Monsieur Oronte !...
Oh ! parbleu ! vos chagrins auront affaire à moi ;
Vous rirez comme nous, ou vous direz pourquoi.

SCENE VI.

LINDOR, UN NOTAIRE, *et les Acteurs précédens.*

LE MAJOR, *à Damis.*

AH ! tiens, voici Lindor qui t'amene un Notaire;
Apparemment c'est lui qui t'a tiré d'affaire.

DAMIS, *d'un ton de colere dissimulé.*

Non, Lindor ne l'a pu ; mais s'il ne l'a pas fait,
J'en suis content, d'ailleurs, c'est un ami parfait ;
Du côté de Julie il m'a tenu promesse.
Il est certains marauds qui, près d'une maîtresse,
Cherchent à supplanter en secret un ami,
Et dans leur trahison ne font rien à demi;
Qui, par de lâches tours, de perfides manieres,
Se rendent à la fin dignes des étrivieres.
Le bon ami Lindor n'est pas de ces gens-là ;
Son cœur.... Ah ! grace au Ciel, Dorante, te voilà !

SCENE VII.

DORANTE, *quelques Masques, et lés Acteurs précédens.*

DORANTE.

JE viens de rencontrer ces masques à la porte.

NINON.

Mais ils viennent trop tôt : entre-t-on de la sorte ?
Il faut donner aux gens le loisir de souper.

DORANTE.

Un concert cependant pourra les occuper.

NINON, *à Damis.*

Eh quoi ! toujours rêveur ? Allons nous mettre à table ;
Là vous me paroissez cent fois plus raisonnable.
Rien n'est tel qu'un souper pour purger la raison
De toute noire humeur.

DAMIS, *affectant un air gai.*

Oui, le conseil est bon.

NINON, *lui tendant la main.*

Allons, mon cher mari.

DAMIS.

Point de titre précoce ;
Gardez-moi ce beau nom pour le jour de la noce,

Que je veux faire en pompe ; et sur-tout je prétends
Qu'il ne manque à la fête aucun de vos parens.

NINON.

Mes parens ! où les prendre ? ils sont tous en campagne ;
L'un est en Italie, et l'autre en Allemagne.

DAMIS.

Il le faut, pour raison.

NINON.

A quoi bon ce fracas ?

DAMIS.

Un Oracle m'a dit que vous n'en aviez pas ;
Que votre oncle est le seul que l'on connoisse au monde,
Que le reste est caché dans une nuit profonde.

LINDOR, *à part.*

Fuyons. Je suis trahi ; je le mérite bien.

(Il sort.)

Le procès est réel ; mais je te le fais, moi.
J'ai prié ton Maçon de te mettre en Justice;
Il l'a fait seulement pour me rendre service.
Quant aux frais du procès dont tu restes chargé,
Crois que tu t'en verras bientôt dédommagé.
De te dire comment c'est encore un mystere ;
Mais tout ceci n'est rien, je veux encor plus faire.

DAMIS.

Eh ! que peux-tu pour moi davantage ?

DORANTE.

Demain
T'assurer de Julie et le cœur et la main.

DAMIS.

Après ces biens réels dois-tu flatter mon ame
D'un si frivole espoir ?

DORANTE.

Répondez-en, Madame.

JULIE, *se démasquant.*

Je suis sa caution ; m'en croirez-vous, Damis ?

DAMIS.

C'est vous, Madame : ô Ciel ! m'étoit-il donc permis
(*Il met un genou en terre.*)
De jamais l'espérer ? Ah ! divine Julie !
Trop de joie à vos pieds va terminer ma vie.
Le plaisir fait en moi l'effet de la douleur ;
Pour y pouvoir suffire, il faudroit plus d'un cœur.

Je cede.... recevez mon trouble.... mon silence,
Pour les plus sûrs témoins de ma reconnoissance.
Je ne puis plus parler.

JULIE, *lui tendant la main.*

Damis, relevez-vous.
Allons souper chez moi.... Notaire, suivez-nous.

DORANTE.

Major, veux-tu venir?

LE MAJOR.

Moi?

DORANTE.

Tu ne prêtes guere;
Mais on te rend justice: au moins es-tu sincere.

LE MAJOR, *à Damis.*

Bon soir.

(*Damis, Julie, Dorante, l'Epine, le Notaire et les Masques sortent.*)

SCENE X et derniere.

NINON, ORMIN, LE MAJOR.

LE MAJOR, *en éclatant de rire.*

PARBLEU ! le tour est drôle !

ORMIN.

Parlons bas.

NINON, *d'un ton de dépit.*

Nous sommes bien joués.

ORMIN.

Ne nous en vantons pas.

LE MAJOR.

Mais on vient de servir ; nous mettrons-nous à table?

ORMIN.

Sortons, le lieu pour nous n'est, ma foi ! pas tenable.

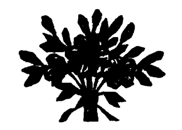
AU PUBLIC.

Messieurs, nous vous offrons les différens tableaux
D'un Ami véritable, et de trois des plus faux :
Tel qu'on croit le meilleur, est souvent le plus traître ;
Venez nous voir souvent pour vous y bien connoître.

FIN.

LE SOMNAMBULE,

COMÉDIE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

SUJET
DU SOMNAMBULE.

Dorante, riche Banquier de Bordeaux, doit épouser Rosalie, fille d'une Comtesse, et dont il est devenu amoureux, sur la seule vue de son portrait. La Comtesse et sa fille sont dans le Château d'un Baron, de leurs amis, où elles attendent Dorante, et où le mariage doit se faire. Mais le Baron a un Neveu, nommé Valere, qui aime éperduement Rosalie, sans oser déclarer son amour. Le seul Thibaut, Jardinier du Baron, est dans le secret et dans les intérêts de Valere. Il hasarde enfin un billet, qu'il charge Thibaut de donner à Rosalie. Le Jardinier n'en peut trouver l'occasion, parce que la Comtesse ne la quitte point. Cependant, arrive Frontin, Valet de Dorante, et qui se trouve aussi être le Neveu de Thibaut. Celui-ci est le premier que Frontin rencontre, en cherchant le Baron, pour lui annoncer que son Maître le suit

de fort près. Thibaut fait jaser Frontin ; il en apprend que Dorante est sujet à une singuliere habitude, qui est de courir et de faire, tout en dormant, la plupart des choses que l'on ne fait que lorsque l'on est bien éveillé. Thibaut n'entend rien à cela : il croit que son Neveu se moque de lui ; mais Dorante vient, et après avoir vu le Baron et Valere, il demande à voir la Comtesse et sa fille. Comme elles ne l'attendoient pas ce jour même, elles sont allées faire une visite dans un Château voisin ; et, jusques à leur retour, le Baron, engoué de sa maison ; de ses jardins, grand faiseur de plans, grand bâtisseur, bouleversant tout, sans cesse, admirant toujours ses derniers projets, et voulant que tout le monde les admire jusqu'à ce qu'il en ait formé d'autres ; cet infatigable et fatigant Baron, enfin, veut promener Dorante, qui s'en défend, et demande, au contraire, que l'on lui permette d'aller se reposer. La Comtesse et sa fille reviennent. On leur apprend l'arrivée de Dorante. La Comtesse, peu satisfaite de ce qu'il est allé dormir avant de les voir, en fait ses reproches au Baron, qui se défend sur ce qu'il

lui a proposé de se promener dans son Château et dans ses jardins. De-là viennent des détails sur ces jardins. Le Baron se fait apporter son plan ; et, tandis qu'il en montre les différentes parties à la Comtesse, Valere s'enhardit à dire quelques mots de son amour à Rosalie, qui n'y est pas insensible ; et ils se donnent rendez-vous, pour s'expliquer mieux, aussi-tôt après le dîner. Pendant que l'on est à table, Dorante sort de sa chambre ; tout en dormant, à moitié habillé ; une jambe botée, prêt à monter à cheval : il se croit encore en voyage, à un relais de poste, et il fait grand tapage pour partir. Ensuite, il prend Thibaut pour un voleur ; mais, réveillé par Frontin, il est au désespoir d'avoir été découvert dans son sommeil ambulant, et il va se recoucher. Valere et Rosalie ont un entretien, qui est troublé par la Comtesse, furieuse de voir leur amour déranger ses projets. Elle veut quitter, sur le champ, la maison du Baron. Mais celui-ci arrive à propos pour l'en empêcher, en lui représentant que ce seroit le vrai moyen de faire soupçonner ce qu'elle veut cacher. Dorante revient, en robe-de-chambre, et se croyant à l'

bal, il prend la Comtesse et sa fille pour des masques, les traite fort cavalierement, et s'endort auprès d'elles. La Comtesse est outrée : elle rompt tout engagement avec lui. Alors le Baron lui propose de donner Rosalie à Valere, et elle y consent. Dorante, à son réveil, est aussi surpris que honteux de tout ce qu'il voit, et il est désolé de la perte qu'il fait par sa faute involontaire. Mais il se console un peu, en apprenant de Rosalie même que ce n'étoit que par obéissance qu'elle consentoit à l'épouser, puisqu'elle aimoit Valere; et, de trois malheureux que ce mariage auroit faits, il s'applaudit d'être le seul, grace à son incommodité de Somnambule.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE SOMNAMBULE.

ON ne sait pas précisément quel est le véritable Auteur de cette Piece. La plupart des Ecrivains qui se sont occupés de l'Histoire du Théatre François, l'attribuent au Comte de Pont-de-Veyle. D'autres prétendent que le Comte de Caylus y eut part, avec un certain Sallé. Nous ne trouvons, dans aucun Catalogue d'Auteurs Dramatiques, le nom de Sallé. Mais, parmi les Comédiens célebres, ce nom est très-avantageusement connu. Jean-Baptiste-Louis-Nicolas Sallé, fils d'un Avocat de Troyes, en Champagne, fut d'abord Capucin, et, ensuite, entra dans un Opéra de Province, où il chanta les premiers rôles de basse-taille. Il se fit une réputation, dans ce genre, à Rouen. Cependant, il l'abandonna pour aller débuter dans la Troupe

du Roi de Pologne, par le rôle de *Manlius*, de la Tragédie de la Fosse. Il vint, peu de tems après, à Paris, où il débuta, aux François, dans *Phocas*, qu'il joua si supérieurement, que l'on le reçut d'abord. Il rendoit parfaitement les Rois dans le Tragique, et les Amoureux dans le Comique. Il excelloit dans les Petits-Maîtres, et jouoit les Gascons et les Ivrognes avec la plus grande gaîté. Il mourut en 1707, âgé de trente-cinq ans. Le Public de la Capitale ne jouit de cet Acteur qu'environ six à sept ans : il avoit débuté en 1701 ; et il étoit tellement aimé, que, dans sa derniere maladie, le Parterre demandoit tous les jours de ses nouvelles, lorsque l'on venoit faire les annonces. Abrégé de l'Histoire du Théatre François, par le Chevalier de Mouhy, tome second, pages 471 et 472 ; Anecdotes Dramatiques, tome troisieme, page 488.

La Comédie du Somnambule est une des plus jolies petites Pieces qu'il y ait au Théatre, et de celles que l'on y revoit le plus souvent et avec le plus de plaisir. Le principal rôle est très-plaisant, et fut parfaitement rendu, dans sa nouveauté, par le Sage-Mont-Ménil. Bellecourt, que nous

venons de perdre, depuis peu de tems, et dont la mémoire excite encore nos regrets, jouoit le Somnambule avec toute la finesse et toute la gaîté desirables.

Gilles Colson, surnommé Bellecourt, fut d'abord éleve du célebte Peintre Carle Vanloo; mais, dominé par son goût pour le Théatre, il s'y livra entiérement, et débuta aux François le 31 Décembre 1750, par le rôle d'*Achille*, dans *Iphigénie en Aulide*. Il fut reçu le 24 Janvier 1752, et, pendant quelques tems, joua dans le Tragique et dans le Comique; mais il se borna, ensuite, au Comique, où il excelloit, sur-tout, dans les Marquis Petits-Maîtres. Il fit les plaisirs de la scene pendant vingt-six ans, et la mort nous l'enleva le 19 Novembre 1778.

Bellecourt se montra aussi, au Théatre François, comme Auteur : il donna le 17 Août 1761, une Comédie en prose et en un acte, sous le titre *des Fausses Apparences*. Elle fut assez bien reçue du Public, et eut huit représentations. Il a retouché les deux Comédies de Destouches, *La fausse Agnès* et *Le Tambour Nocturne*; *Le Muet*, de Palaprat, et *La Coquette*, de Baron. Ses sages

retranchemens aux deux premieres, et les changemens avantageux qu'il a faits aux dénouemens des deux dernieres, prouvent qu'il connoissoit bien les convenances théatrales.

La Comédie du Somnambule fut donnée, pour la premiere fois, à la suite de la seconde représentation de *Médus*, Tragédie, de Deschamps, et qui avoit eu très-peu de succès. Elle en seroit même vraisemblablement demeurée-là, si les Comédiens ne l'eussent redonnée encore avec le Somnambule, qui la soutint six jours de plus.

M. le Baron d'Estat a traité ce même sujet, dernierement; et l'a fait jouer, à la Comédie Italienne, le 28 Novembre 1780, sous le titre de La Somnambule.

LE SOMNAMBULE,

COMÉDIE.

Représentée le 19 Janvier 1739.

A

PERSONNAGES.

LE BARON.

LA COMTESSE.

ROSALIE, Fille de la Comtesse.

VALERE, Neveu du Baron, et Amant de Rosalie.

DORANTE.

THIBAUT, Jardinier du Baron.

FRONTIN, Valet de Dorante, et Neveu de Thibaut.

UN MAITRE D'HOTEL.

La Scene est dans une Maison de Campagne du Baron.

LE SOMNAMBULE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, THIBAUT.

VALERE.

THIBAUT, st, st!

THIBAUT.

Monsieur?

VALERE.

Viens donc vîte; je n'ai peut-être qu'un moment à te parler. J'ai trouvé le secret d'échapper à mon Oncle.

THIBAUT.

Ça n'est morgué pas mal-adroit. Il veut que vous soyiez toujours comme son ombre, après li.

VALERE.

As-tu rendu mon billet à Rosalie?

THIBAUT.

Vous allez entendre comme je m'y sommes pris.

VALERE.

Eh! qu'importe comment? Dis seulement ce qui en est.

THIBAUT.

Monsieur le Baron est notre Maître ; vous êtes son Neveu. Il vous laira son Châtiau, à condition d'achever ses plans. Je sis son Jardinier. Je deviendrai le vôtre. Il est juste que je vous servions d'avance.

VALERE, *gaiement*.

Mon cher Thibaut !

THIBAUT.

Savèz-vous ? Morguienne, je tromperois mon pere pour vous.

VALERE.

Ah ! sans doute tu auras fait des merveilles ?

THIBAUT.

Mademoiselle Rosalie est entrée ce matin dans le jardin, avec sa mere, comme vous savez.

VALERE.

Oui, je le sais.

THIBAUT.

J'avons été pardevant elles; je leur avons ôté mon chapiau, croyant qu'alles me diroient : Bon jour Thibaut ! C'étoit le jeu, m'est avis ; et j'aurois pris ma belle pour...

VALERE.

Au fait, mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Alles n'avont pas desserré les dents.

VALERE.

Tu n'as donc pas donné mon billet ?

THIBAUT.

Comme vous êtes vif ! Alles se sont arrêtées dans le boulingrin.

VALERE.

Oui, je les ai apperçues de loin.

THIBAUT.

Me v'là, moi, à aller travailler pardevant elles : je chantions, je les regardions ; mon ratiau par-ici, mon ratiau par-ilà.

VALERE.

Eh ! laisse-là tes circonstances.

THIBAUT.

Alles ne m'avont pas tant seulement regardé. Quand j'ai vu ça, je me sis avisé d'un bon tour. J'ai dit à la fille que je savois où il y avoit un nid de fauvettes. Ces petits ménages-là faisont quelquefois penser à de plus grands : les jeunes filles les aimont d'ordinaire.

VALERE.

Eh bien ?

THIBAUT.

Eh bian ! quand j'avons vu que la mere le vouloit voir itou, je ne l'avons jamais pu trouver.

VALERE.

Finis donc. Que t'a-t-elle dit, quand tu lui as donné mon billet ?

THIBAUT.

Rian : car le v'là.

VALERE.

Comment ? toi qui as tant d'esprit, il ne t'a pas été possible...

THIBAUT.

Quand j'en aurions quatre fois davantage, comment pourrions-je aborder une fille qui ne sait pas que je lui voulons queuque chose, pendant qu'alle est avec une mere qui sait bian que je ne li devons rian vouloir.

VALERE.

Juste Ciel !

THIBAUT.

Et pis alles ne m'avont pas donné le tems; alles sont montées dans leu carosse pour aller chez cette Comtesse où alles vont dîner. Faut bien attendre qu'alles reviennent.

VALERE.

Mais, en attendant, Dorante qui vient de Bordeaux pour épouser Rosalie, arrivera peut-être demain.

THIBAUT.

Faut être raisonnable. Par bonheur pour vous que votre Oncle prête son Châtiau aux Accordés, afin qu'ils se regardiont avant la noce. Et si ce Dorante avoit été tout droit à Paris, vous n'en auriez morgué rian su.

VALERE.

J'en aurois peut-être été moins malheureux; mais tout s'arrange pour rendre mon infortune complette ! Depuis deux ans mon Oncle me tient éloigné du monde dans ce triste Château.

THIBAUT.

Oui, comme s'il vouloit vous faire Hermite.

VALERE.

Qu'avois-je à faire de le suivre à Paris l'hiver passé

chez sa mere, le jour même qu'elle fait sortir Rosalie du Couvent?

THIBAUT.

C'est bien traître!

VALERE.

Pouvois-je la voir sans l'aimer? Dis, mon cher Thibaut?

THIBAUT.

Ça n'est pas bien aisé, d'accord.

VALERE.

J'ai nourri pendant deux mois, auprès d'elle, une flamme qu'une timidité invincible ne m'a jamais permis de lui découvrir.

THIBAUT.

Stapendant, on ne bat pas les gens pour çà.

VALERE.

Je reviens ici, avec mon Oncle, désespéré de quitter Rosalie; mais flatté de la mériter un jour, et, lorsque je m'y attends le moins, je la vois arriver avec sa mere. Juge de ma douleur, quand j'apprends que son mariage est arrêté avec Dorante, et que je vais en être le témoin!

THIBAUT.

Il falloit parler plus tôt.

VALERE.

Il falloit plaire à Rosalie.

THIBAUT.

Vous plaisez peut-être. J'en ai opinion, moi qui vous parle.

VALERE.

Et sur quoi ? Dis donc ?

THIBAUT.

Sur quoi ? Tatigué ! j'ons observé. Alle ne vous regarde jamais quand alle vous voit, et pis, drès que vous vous en allez, alle tourne sa tête ; alle vous suit de l'œil, tant et si loin, qu'alle vous regarde encore, morguenne ! quand alle ne vous voit plus.

VALERE.

Il est vrai que cet hiver j'ai cru voir quelquefois que mes soins ne lui déplaisoient pas ; que même elle me devinoit.

THIBAUT.

Et vous, vous ne disiais rian ! Tout franc vous êtes trop timide, trop craintif, trop nigaud, sauf votre respect. Morgué ! notre jeune Maître, croyez-moi, prenez tant seulement de la hardiesse.

VALERE.

A quoi me serviroit-elle ? Je n'ai plus de ressource ! Mais tu as raison : je veux parler à Rosalie, avant que de la perdre pour jamais. Puisqu'elle doit voir mon désespoir, je ne veux pas au moins qu'elle en ignore la cause. Je suis enfin résolu... Qu'entends-je ?

THIBAUT.

Où diable courez-vous donc ?

VALERE.

On vient ; et je ne veux pas qu'on nous voie causer

ensemble. On soupçonneroit, à me voir, que j'ai parlé de Rosalie ; on devineroit que je l'aime.

THIBAUT.

Par la sambille ! voilà un amoureux bian résolu !

(*Valere sort.*)

SCENE II.

THIBAUT, FRONTIN.

FRONTIN.

N'Y a-t-il ici personne ? Haie, l'ami ! Où diable se tient... Eh ! ventrebleu, c'est mon Oncle !

THIBAUT.

Eh ! palsangué, oui... c'est toi, mon neveu Charlot ! embrasse-moi, mon enfant.

FRONTIN.

Parbleu ! c'est de tout mon cœur, mon Oncle.

THIBAUT.

Morgué ! je sommes ravis que tu soyans venu nous voir... Depuis quatre ans...

FRONTIN.

Ma foi ! mon Oncle, je suis charmé de vous rencontrer ; mais ce n'étoit pas vous que je cherchois : je ne savois plus où vous étiez.

THIBAUT.

Et qui cherchois-tu donc ?

FRONTIN.

Monsieur le Baron.

THIBAUT.

Et que li veux-tu ? Qu'as-tu fait depis que je ne t'avons vu ? Comment te portes-tu, mon pauvre Charlot? Es-tu riche ? As-tu fait forteune ? Es-tu marié ? Es-tu....

FRONTIN.

Eh ! mais, mais... mon Oncle, un peu de patience. Comme vous allez dru sur les questions ! Vous m'essoufflez.

THIBAUT.

Dame, vois-tu ; quand il y a long-tems qu'on ne s'est vu, on a tant de choses à se demander....

FRONTIN.

Donnez moi le tems de vous répondre. Premierement, plus de Charlot, s'il vous plaît. J'ai pris un nom de guerre. Je m'appelle Frontin ; je suis garçon ; je n'ai pas le sou ; j'étrangle de soif : je suis ſas comme un chien ; je...

THIBAUT.

Parguenne, tu réponds encore plus vîte que je ne t'interroge. Que fais-tu à présent ?

FRONTIN.

Je sers Monsieur Dorante, qui, par reconnoissance, m'habille comme vous voyez.

THIBAUT.

Ah ! je sais ce qui t'amene à présent. N'as-tu pas de honte de t'être fait Laquais, étant fils, petit-fils, frere et neveu de Jardinier ?

FRONTIN.

Que voulez-vous, mon Oncle ? je n'ai point d'ambition.

THIBAUT.

Morgué ! c'est que t'es un fainiant : je te l'avons toujours bian dit.

FRONTIN.

Fainéant ! ce n'est pas, ma foi ! au métier que je fais. Il m'occupe jour et nuit. Aussi, j'en suis diablement las.

THIBAUT.

T'en es las ? Eh, bian ! prends l'occasion aux cheveux ; demeure avec moi. Je sis Jardinier dans ce Châtiau. Ce Monsieur le Baron est une forteune pour tous les ouvriers. Il plante, pis déplante ; il arrache ; il défriche ; il éleve ; il abat ; en un mot, bien ou mal, il fait toujours travailler. L'argent roule. (*Touchant son gousset.*) Vois-tu comme ça sonne ?

FRONTIN.

Fort bien, mon Oncle. Mais quand il culbuteroit encore plus toute sa terre, que m'importe à moi ?

THIBAUT.

Ce que ça te fait ? Je sis veuf, je t'apprendrai le reste de ton métier. Et pis, quand je serons mort, je te lairons ma place : tout le plus tard que je pourrons, s'entend.

FRONTIN.

Nous verrons tout cela. Menez-moi toujours à Monsieur.

THIBAUT.

Tu feras mieux de l'attendre dans cette salle. Il y vient cent fois par jour. Ne t'embarrasse de rian, te dis-je. Revenons à nos moutons. T'es dégoûté de ta condition?

FRONTIN.

Oui, ma foi !

THIBAUT.

Et pourquoi? Ton Maître est-il hargneux, avare, ivrogne?

FRONTIN.

Non. C'est un des plus riches Banquiers de Bordeaux : joyeux, libéral, bon diable, enfin ; mais...

THIBAUT.

Acheve?

FRONTIN.

Il faut être toujours après lui ; il faut être à lui la nuit tout comme le jour.

THIBAUT.

Ça est naturel. M'est avis que je sis Jardinier, moi, la nuit tout comme le jour.

FRONTIN.

Sans doute. Mais vous ne travaillez pas la nuit ; vous dormez, vous...

THIBAUT.

Parguenne ! oui. C'est la besogne que je faisons le mieux.

FRONTIN.

Dans ma chienne de condition, je n'en puis faire autant; aussi je donne souvent mon Maître à tous les diables.

THIBAUT.

THIBAUT.

Comment donc çà ? dis-moi un peu ?

FRONTIN.

Ma foi ! je n'ose,...

THIBAUT.

Comment, morgué ! tu seras craintif aussi ? ça te convient bian à toi ! Comment ! moi, ton Oncle, qui n'avons point d'autre héritier que toi, tu sauras queuque secret, et je ne le saurons pas ? Morgué !

FRONTIN.

Voilà qui est bel et bon ; vous accommodez tout cela comme il vous plaît. Mon Maître me pardonnera-t-il de dire une chose, dont le secret est d'une importance ?....

THIBAUT.

Eh ! qui le dira, dis ? Ce sera donc toi ? car pour moi...

FRONTIN.

En vérité, mon Oncle...

THIBAUT.

Bon ! bon ! tu vas le quitter. Et pis je te promets, ma foi ! de n'en sonner mot.

FRONTIN.

Vous me promettez... là, de bonne foi ?...

THIBAUT.

Que de raisons ! Veux-tu parler ?

FRONTIN.

Eh bien ! je vous dirai qu'il est Somnambule.

THIBAUT.

Comment dis-tu ça ?

FRONTIN.

Somnambule.

THIBAUT.

Son son nanbule ! que diable est-ça ? est-ce une Charge, un Emploi ?

FRONTIN.

Bon ! une Charge ! Voyez-vous, mon Oncle ? il y auroit de quoi rompre son mariage, si cela venoit à se découvrir.

THIBAUT.

J'entends, j'entends. Sonanbule... c'est qu'i ne pouvons se marier ; qu'il est... là...

FRONTIN.

Êtes-vous fou, mon Oncle ?

THIBAUT.

Oh ! dis donc vîte ? Son Sonanbule. Je n'avons jamais entendu parler de ça.

FRONTIN.

C'est un défaut naturel ; une façon de maladie.

THIBAUT.

Ah ! il est malade ?

FRONTIN.

Non, point du tout ; il se porte à merveille.

THIBAUT.

Je n'entends plus.

FRONTIN.

Il se lève la nuit : il marche ; il parle.

THIBAUT.

Ah ! je vois ce que c'est ; il ne sauroit dormir.

FRONTIN.

Point du tout. Il dort trop bien, au contraire.

THIBAUT.

Oh ! parguenne ! accommode-toi donc. S'il dort, il n'est point éveillé.

FRONTIN.

Ecoutez-moi, si vous voulez. Je vous dis qu'il marche, qu'il parle, qu'il a même les yeux ouverts, et que cependant il dort toujours.

THIBAUT.

Oui, ça se peut, si le diable s'en mêle. Si j'en faisions autant, je nous casserions le cou. Acoute, mon Neveu, ça n'est morgué pas bian de se moquer de son Oncle.

FRONTIN.

Je me donne au diable, mon Oncle, je ne me moque point.

THIBAUT.

Comment, morgué ! tu veux me persuader que ton Maître dort tout de bout ? A d'autres !

FRONTIN.

J'y ai été pris, moi qui vous parle. Il m'a plus d'une fois, tout en dormant, donné des commissions que je faisois de bonne foi, dont il me remercioit le lendemain à coups de bâton.

THIBAUT.

Va, ton Maître est un fou, et toi aussi... Paix, chut ; voici notre vieux Maître.

SCENE III.

LE BARON, THIBAUT, VALERE, FRONTIN.

LE BARON *avec des bas de peau, dont le roulis est fort grand, ayant à la main un grand bâton de campagne.*

IL faut se lever plus matin, Valere; oui, beaucoup plus matin.

VALERE.

Mais, mon Oncle, j'étois à cinq heures aux ouvriers; vous l'avez vu vous-même.

LE BARON.

Il est vrai; mais j'y étois encore avant toi. On fait tout plus tard à présent; tout se retarde. Oh! de mon tems on se levoit plus matin.

VALERE.

Il m'eût été facile de paroître plus tôt; et quoique je n'aie pas fermé l'œil, demain vous serez content de ma diligence.

LE BARON.

Nous verrons. Il faut achever cette année la terrasse neuve. Et si nous ne profitons pas de la belle saison... (*Voyant Frontin.*) Quel est cet homme, Thibaut?

THIBAUT.

C'est mon Neveu, Monsieur.

LE BARON.

A-t-il un métier? Cherche-t-il de l'ouvrage?

FRONTIN.

Non, Monsieur. Je précéde mon Maître de quelques momens : il me suit.

LE BARON.

Qui, ton Maître ?

FRONTIN.

Monsieur Dorante.

VALERE, *à part.*

Ah ! Ciel !

FRONTIN.

Nous avons fait une diligence extrême. Depuis trois jours nous n'avons ni dormi, ni reposé, pour arriver plus tôt.

LE BARON.

Il aura le tems de se délasser ici... Allons, Valere, je veux qu'il trouve mon jardin propre et bien tenu ...... Toi, Thibaut, va promptement faire aller la petite cascade du potager.

THIBAUT.

La cascade du potager, Monsieur ? vous savez bian qu'il n'y a pas une goutte d'iau ; et morgué ! la source n'est pas encore trouvée.

LE BARON.

Te tairas-tu, bourreau ? Comme nous fimes la derniere fois, va-t-en faire tirer de l'eau au grand puits ; remplis le réservoir. Tu n'as point d'intelligence ; tu ne te soucies non plus de l'honneur d'une maison !...

FRONTIN.

En vérité, Monsieur, vous ferez de la peine à m

Maître. Traitez-le sans façon. Croyez-moi, laissez vos jets d'eau à sec.

LE BARON.

C'est une bagatelle. J'ai toujours fait les bassins et les cascades, et je n'ai plus que les sources à trouver. Ne dis point à ton Maître ce que tu viens d'entendre.

FRONTIN.

Non, Monsieur, je n'ai garde !

LE BARON.

Va donc, Thibaut. (*Thibaut s'en va.*)

FRONTIN.

Monsieur, voici mon Maître.

SCENE IV.

LE BARON, DORANTE, VALERE, FRONTIN.

LE BARON.

EH ! bon jour donc, Dorante : soyez le bien arrivé. Je ne vous attendois que demain.

DORANTE.

Je n'ai pu résister à l'impatience de voir Rosalie, et à celle de vous rendre grace d'une union qui va faire mon bonheur.

LE BARON.

Vous êtes en bonne santé ? Voilà le principal.

DORANTE.

J'avouerai que je suis fatigué. J'ai couru jour et nuit.

LE BARON.

Ce n'est rien. Vous êtes en bonne maison; on aura soin de vous.

DORANTE, *montrant Valere.*

Ne seroit-ce pas là Monsieur votre Neveu ?

LE BARON.

Lui-même.

DORANTE.

Je l'ai vu si jeune, que j'ai des droits sur son amitié.

VALERE.

Monsieur... je voudrois.... pouvoir...

LE BARON.

Il fera ce qu'il doit pour mériter la vôtre.... Allons, Dorante, venez faire un tour de promenade. Vous prendrez d'abord une idée générale du terrain. Cela vous fera plaisir.

DORANTE.

Ne seroit-il pas plus convenable que vous me fissiez l'honneur de me présenter à Madame ?

LE BARON.

Dites plutôt à Rosalie.

DORANTE.

Je ne la connois que sur son portrait. Sa figure prévient; et vous ne pouvez qu'approuver le juste empressement que j'ai d'en juger par moi-même, quoique dans cet équipage je ne sois pas trop en état de paroître devant elle.

LE BARON.

Tout ce qui a l'air d'empressement plaît au beau-sexe. Mais nous avons du tems. Elle est allée avec sa me'

dîner à une demi-lieue d'ici. Elles ne reviendront que sur le soir.

DORANTE.

Ces Dames ne sont point ici? En ce cas, permettez-moi de profiter de la circonstance. Trouvez bon que j'aille me reposer. L'envie de leur faire ma cour m'auroit donné des forces; mais je me trouve si fatigué.....

LE BARON.

Bon! à votre âge, j'aurois fait cent cabrioles après la plus grande course.

DORANTE.

Je voudrois pouvoir vous ressembler; mais je sens que quelques heures de repos me sont absolument nécessaires.

LE BARON.

Eh bien! je vais faire servir le dîner.

DORANTE.

Il m'est inutile, je vous assure.

LE BARON.

Du moins, nous allons, mon Neveu et moi, vous montrer la maison. Vous verrez le parti que j'ai tiré de tout ceci, et sur-tout de mes greniers.

VALERE.

Mon Oncle, Monsieur est fatigué.

LE BARON.

Venez, cela sera bientôt fait. Vous choisirez votre appartement.

DORANTE.

Tout m'est égal.

LE BARON.

Voulez-vous celui-ci ?

DORANTE.

Celui-ci, soit.

LE BARON.

Il est commode. Cette salle lui sert d'antichambre ; j'y passe à tous momens. Je pourrai vous parler, vous consulter....

DORANTE.

Demain je suis à vos ordres. Vous disposerez de moi à toutes les heures du jour.

LE BARON.

Au reste, vous allez être couché comme on n'est point à dix lieues à la ronde. J'ai des lits...

DORANTE.

Je n'en doute nullement. Je vais en profiter, et de la liberté que vous me donnez....... Suis-moi, Frontin.

LE BARON.

J'agis sans façon. Je vous laisse.

(Dorante et Frontin sortent.)

SCENE V.

LE BARON, VALERE.

VALERE.

Croyez-vous, mon Oncle, que Dorante soit prévenu en faveur de Rosalie ?

LE BARON.

Mais, vraiment, il a témoigné assez d'impatience de la voir.... A propos, j'oubliois de te dire.....

VALERE.

Ce peut être aussi par bienséance, et il y a encore loin de la politesse à l'amour ; n'est-ce pas, mon Oncle ?

LE BARON.

Comme tu voudras. Il faut que tu.....

VALERE.

Vous le croyez donc amoureux ?

LE BARON.

Il t'a dit lui-même qu'il ne la connoît que par un portrait. Je disois donc....

VALERE.

Dorante a-t-il aussi envoyé le sien à Rosalie ?

LE BARON.

Ma foi ! je n'en sais rien. Veux-tu que j'aille m'occuper de toutes ces balivernes-là ? J'ai des affaires bien plus importantes. J'ai ma montagne dans la tête.

VALERE.

Mais, puisque vous vous êtes mêlé de ce mariage, vous n'en devez ignorer aucune circonstance. Vous leur prêtez votre maison ; et Rosalie auroit pu....

LE BARON.

Sans doute. Je suis bien-aise qu'on la voie ; car elle est charmante.

VALERE.

Ah ! oui, mon Oncle, elle a des graces, des yeux....

LE BARON.

Que veux-tu dire ? Es-tu fou ? Je te parle des charmes de ma maison, de mon jardin, qui.....

VALERE, *rougissant.*

Ah ! j'entends ; et vous avez raison. Je regardois tantôt sur le boulingrin un des plus beaux objets....

LE BARON.

Mais, vraiment ; je le crois. C'est un des plus beaux points de vue qui soient en France.

VALERE.

J'y remarquois une beauté que je n'y avois jamais vue : j'en admirois tous les charmes ; et...

LE BARON.

Va, mon cher Neveu, tu posséderas un jour tous ces charmes-là.

VALERE.

Je posséderois ?...

LE BARON.

Tu me ravis d'aise. Embrasse-moi, mon cher Neveu, mon digne successeur. Tu peux compter que....

SCENE VI.

LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LE BARON.

EH! quoi, Mesdames, déja de retour?

LA COMTESSE.

La Comtesse est malade: nous n'avons fait qu'une visite.

LE BARON.

Tant mieux: nous aurons le plaisir de dîner avec vous.

LA COMTESSE.

Comme il étoit encore de bonne heure, nous avons mis pied à terre à la grille, et nous sommes venues jusqu'ici en nous promenant.

LE BARON.

N'êtes-vous point un peu fatiguée?

LA COMTESSE.

Je ne me lasse pas aisément, Baron.

VALERE.

Et vous, Mademoiselle, n'auriez-vous pas besoin de repos?

ROSALIE.

Me promener, me reposer, Monsieur, tout m'est assez indifférent.

VALERE.

Tout, Mademoiselle?

ROSALIE.

ROSALIE.

Oui, Monsieur.

LA COMTESSE.

Prononcez donc, Mademoiselle. Vous dites cela si foiblement. Il faut dire : oui, Monsieur. Je voudrois bien voir que tout ne lui fût pas indifférent, tant que j'aurai de l'autorité sur elle...

LE BARON.

Oh ! vous ne la garderez pas long-tems, cette autorité. Dorante est arrivé.

LA COMTESSE, *gaiement.*

Il est arrivé ?

ROSALIE, *tristement.*

Il est arrivé ?

VALERE, *languissamment.*

Oui, arrivé.

LE BARON, *brusquement.*

Oui, oui, arrivé. Que diable veux-tu dire ? est-ce que tu ne le sais pas, toi ?

VALERE.

Je ne dis pas le contraire, mon Oncle. Je confirme ce que vous dites.

LE BARON.

Il est charmant, agréable, vif, sage et posé. Oh ! c'est un jeune homme fort aimable...... Dis donc, Valere !

VALERE.

Je ne l'ai vu qu'un moment, mon Oncle ; j'en jugerois mal. C'est Mademoiselle qui doit en décider.

LA COMTESSE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'on répond ? Mademoiselle, répondez donc.

ROSALIE.

Il peut être aimable, Monsieur ; mais il ne faudroit pas s'en rapporter à moi. Je ne puis plus en juger sans prévention.

LA COMTESSE.

Oui, parce que vous devez l'épouser, n'est-ce pas ? Mais cela ne s'entend point. Il faut dire : « Monsieur, » le choix de mes parens me le fera paroître accompli. » Tout le monde dit que vous avez de l'esprit : pour moi, je ne vois point cela... Mais, où est Dorante ?

VALERE.

Madame, toutes affaires cessantes, il est allé dormir.

LA COMTESSE.

Dormir, à l'heure qu'il est ?

LE BARON.

Il ne comptoit vous voir que ce soir. Et comme il a couru jour et nuit, il étoit si las...

LA COMTESSE.

Qui le pressoit de courir si vîte ? Pourquoi faire ? Pour se reposer ? Pour dormir ? Rien n'est si maussade. Il n'avoit qu'à dormir hier, et n'arriver que demain. On ne l'attendoit pas plus tôt... Qu'en pensez-vous, ma fille ?

ROSALIE.

Madame, je ne desire pas de sa part un empressement plus vif.

LA COMTESSE.

Par exemple, on ne sait si c'est la modestie qui vous fait parler, ou si vous êtes piquée.

ROSALIE.

Je vous jure, Madame, que je ne le suis point.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, il faut pourtant se sentir. Dormir tout en arrivant !.... La jeunesse d'à-présent, Baron, n'a que le corps délicat. Ceci ne me prévient pas trop.

LE BARON.

Ah ! il trouvera le secret de réparer sa faute.

LA COMTESSE.

Oui ; demain vous le promenerez dès le point du jour, je gage ? vous le ferez courir ; et puis il faudra qu'il se repose.

LE BARON.

Bon ! bon ! est-ce qu'on se fatigue dans un jardin que l'on n'a jamais vu ?

LA COMTESSE.

Fort bien ! quand le terrain en est aussi inégal. Je crois qu'il y a plus de vingt terrasses dans votre jardin ?

LE BARON.

Comment donc ! c'est une magnificence !

LA COMTESSE.

Cependant vous n'avez gueres de vue.

LE BARON.

Ah ! sans la montagne, elle seroit admirable. Il m'est

facile de vous en convaincre..... Hé, Thibaut!

(*Thibaut paroît.*)

Apporte-moi mon plan. (*Thibaut s'en va.*)

LA COMTESSE.

Oui; mais la montagne ne changera pas de place.

LE BARON, *confidemment.*

Je ne dis mot; mais elle sautera.

LA COMTESSE.

C'est une entreprise digne des plus anciens Romains.

LE BARON.

Patience. J'ai des Neveux qui se marieront. Laissez-moi faire; à la cinquieme génération, je ne veux pas qu'il en reste trace: vous verrez.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas honteuse, Mademoiselle, de votre ignorance, et de ne pouvoir vous entretenir de tout, comme je fais?

ROSALIE.

Je vous écoute, Madame, dans l'espérance de profiter.

LE BARON.

Moi, j'aime les objections: on a le plaisir d'y répondre.... Voici Thibaut.

SCENE VII.

THIBAUT, LA COMTESSE, LE BARON, ROSALIE, VALERE.

LE BARON.

N'EST-CE pas mon grand plan?

THIBAUT.

Oui, Monsieur; c'est le beau, c'est celui que je portons toujours, drès que vous avez du monde.

LE BARON.

Déroule, Thibaut, déroule, et tiens le plan élevé. Bon!

LA COMTESSE.

Ah! je vous donnerai de bons conseils. Je n'ai cependant jamais parlé de ces choses-là; mais l'esprit est un bon meuble: il sert à tout.

LE BARON.

Vous êtes charmante!... La belle Rosalie ne me dira-t-elle rien?

LA COMTESSE.

Que voudriez-vous qu'elle y entendît? Montrez, montrez-moi. Ne sont-ce pas là des canaux, des pieces d'eau? cependant je ne crois pas en avoir vu chez vous.

LE BARON.

Vous vous amusez à des minuties, Madame. On en marque toujours dans les plans; cela les embellit. Du

reste, je trouverai sûrement de l'eau dans la montagne que vous savez.

THIBAUT.

Oui, je vivons dans l'espérance ; je détruisons douze arpens de vigne. Que de vin perdu pour avoir de l'iau !

LA COMTESSE.

Voyons plus en détail.

LE BARON.

Suivez mon doigt.

VALERE.

Vous ne vous approchez pas, Mademoiselle ?

ROSALIE.

J'ai déja fait l'aveu de mon ignorance ; je n'y entends rien.

VALERE, *bas.*

Et vous n'entendez pas non plus les soupirs de l'homme du monde le plus malheureux ?

ROSALIE, *à part.*

Hélas !

LA COMTESSE.

C'est donc là votre basse-cour ?

LE BARON.

Eh ! non, parbleu ! Madame ; c'est le potager.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il vaut mieux mettre mes lunettes.

LE BARON.

Prenons-les : vous m'y faites penser.

THIBAUT.

Tatigué ! que vous allez voir clair !

VALERE, *haut.*

Pourquoi vous défier de vos lumieres, Mademoiselle ? On pourroit vous expliquer....

ROSALIE, *haut.*

A quoi me serviroit cette connoissance ?

VALERE, *bas.*

A mériter votre pitié.

LA COMTESSE.

Ceci est l'avenue ?

LE BARON.

Oui, celle que je vais faire planter incessamment.

LA COMTESSE.

Elle est bien courte !

LE BARON.

Courte ! Elle aura plus de trois lieues.

LA COMTESSE.

Bon ! Elle n'est pas plus longue que ma main.

LE BARON.

Comptez, comptez les arbres ; vous verrez.

LA COMTESSE.

Un, deux, trois, quatre, cinq....

VALERE, *haut, regardant Rosalie.*

Dorante perd beaucoup, quand il retarde le moment de voir tant de beautés.

LE BARON.

Je ne le comprends pas, je l'avoue... Mais, pour vous, Madame, vous allez le concevoir dans un moment : voici le terrain qu'occupe la montagne.

LA COMTESSE.

Je compte les arbres de l'avenue. Parlez, parlez tou-

jours.... Cent cinquante-cinq, cent cinquante-six....
Quand vous l'aurez abattue, ce sera donc une plaine?

LE BARON.

Sans doute; et une vue...

VALERE.

(*A la Comtesse.*) (*A Rosalie.*)

Admirable, Madame... Et si vous daigniez, Mademoiselle, m'accorder un moment d'entretien, je vous ferois connoître la situation.... (*Bas.*) d'un cœur que votre refus réduiroit au désespoir.

LE BARON, *à Rosalie.*

Il connoît la position comme moi-même: c'est lui, Mademoiselle, qui a dressé le plan sur mes projets.

LA COMTESSE.

Je ne croyois pas Monsieur si savant... Instruisez-vous, ma fille. Je voudrois que Monsieur pût vous inspirer du goût.

VALERE.

Que je serois heureux, si j'en avois le talent!

LA COMTESSE.

Deux cents soixante et treize!... Voilà une très-belle longueur; il faut en convenir. Baron, vous avez des idées.... mais des idées à perte de vue.

LE BARON.

J'aurai soixante avenues de cette taille-là.

VALERE, *à Rosalie.*

Vous concevez, Mademoiselle, l'effet que cela produira. (*Bas.*) En sortant de table... (*Haut.*) Rien ne sera si noble, sans contredit. (*Bas.*) Ici même dans cette Salle.... (*Haut.*) Cela demande de la patience, à la vé-

rité. (*Bas.*) Si vous voulez m'écouter un moment ; vous me sauverez la vie. (*Haut.*) Mais, convenez que c'est une belle entreprise ?

ROSALIE.

Elle me paroît bien hardie.

LA COMTESSE.

Apprenez, Mademoiselle, que ce sont justement les difficultés qu'il est beau de vaincre.

LE BARON.

Oh ! c'est mon talent à moi. Par exemple, voyez-vous la grande terrasse ? Devinez combien elle aura de haut, quand elle sera faite?

LA COMTESSE.

Combien ? Eh ! mais...... (*montrant avec sa main.*) Comme cela ?

LE BARON, *riant.*

Ah ! ah ! ah !... Que vous n'y êtes pas ! Elle aura cinquante-sept pieds huit pouces et demi.... N'est-il pas vrai, Valere?

VALERE.

Oui, mon Oncle, cinquante-sept.

LA COMTESSE.

Cinquante-sept pouces et demi ! Cela est merveilleux ; mais c'est un précipice : je n'irai jamais, la tête me tourneroit.

LE BARON.

Pour moi, je n'appréhende pas que la tête me tourne.

VALERE.

Vous rêvez, Mademoiselle ? Vous trouvez donc ce

que l'on se propose trop téméraire, et vous n'y viendrez point ?

ROSALIE.

Il me semble que c'est s'exposer beaucoup ; et...

VALERE.

Dites naturellement ce que vous pensez.

ROSALIE.

A quoi cela me meneroit-il ?

LA COMTESSE.

Cela vous meneroit à savoir ce que je sais.... Allez, Monsieur, laissez-la dans son ignorance ; elle ne mérite pas la peine que vous prenez.. En vérité, Baron, je suis très-contente de ce que j'ai vu, et j'y donne mon approbation. Mais, dites-moi, toutes ces terres sont-elles à vous ?

THIBAUT.

C'est-là le *hic*.

LE BARON.

Non, pas encore. Mais, supposez qu'on ne voulût pas me les vendre, il faudroit être de bien mauvaise humeur, pour refuser sur ces terres d'aussi beaux plans que ceux ci.... J'apperçois le Maître-d'hôtel.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, UN MAITRE D'HOTEL.

LE BARON, *au Maître-d'Hôtel.*

CES Dames sont servies?

LE MAITRE-D'HOTEL.

Oui, Monsieur.

LA COMTESSE.

Allons, Baron.

LE BARON.

Belle Rosalie, donnez-moi la main... Thibaut, je te recommande mon plan.

THIBAUT.

Allez, Monsieur, ne vous boutez pas en peine.

(*Ils sortent tous, excepté Thibaut.*)

SCENE IX.

THIBAUT, *seul.*

AVEC son parc, il est, morgué, bian fou! Oh! je ne nous y connoissons pas, ou cette jeunesse en revendra à cette vieillesse. Notre jeune Maître s'est un tantinet enhardi; il a glissé queuques paroles, et j'ai bian vu que la petite Demoiselle lui glissoit aussi queuques réponses avec les yeux. Je voudrois stapendant l'avertir de ce que mon neveu Charlot m'avont dit de son... son... Foin! je ne savons plus comment ça se nomme. Il y entendra

peut-être queuque chose ; car ils l'avont biaucoup fait étudier ; je l'attendrons ici en sortant de table... Mais, velà mon Neveu ; faut que je le fasse encore dégoiser.

SCENE X.

FRONTIN, THIBAUT.

FRONTIN.

Votre valet, mon Oncle. Je vous trouve à propos.

THIBAUT.

Est-ce encore pour m'en bailler à garder comme tantôt ? queuque sot !

FRONTIN.

Moi ! je vous ai parlé franchement. Vous ne m'avez pas voulu croire ; ce n'est pas ma faute. C'est autre chose qui m'amene. Savez-vous que je ne veux point dormir à vuide, comme mon Maître ?

THIBAUT.

Tout-à-l'heure j'allons te mener à la cuisine. Mais je voulons te demander trois ou quatre petites questions.

FRONTIN.

En vérité, mon Oncle, vous êtes le premier questionneur du Royaume. Mais à quoi bon me questionner, moi ? Vous ne croyez pas mes réponses.

THIBAUT.

Ne t'embarasse pas. Je croirai celles qui me conviendront.

FRONTIN.

FRONTIN.

Dépêchez donc ; il faut que je retourne promptement auprès de mon Maître.

THIBAUT.

Quoi faire ? Ne dort-il pas ?

FRONTIN.

Oui, il dort. Et c'est justement à cause de cela.

THIBAUT.

Est-ce qu'il ne sauroit dormir qu'on ne le garde ?

FRONTIN.

Non. C'est pour le réveiller, si ce que je vous ai dit lui arrive.

THIBAUT.

T'en es encore là-dessus ? Morgué ! je te défends de m'en parler davantage. Dis-moi tant seulement : ton Maître est-il amoureux de sa Prétendue ?

FRONTIN.

Amoureux ! Il ne l'est qu'en peinture.

THIBAUT.

J'ai, morgué ! cru que tu m'allois dire encore qu'il ne l'étoit qu'en dormant ; je t'y attendois. Mais comment n'est il amoureux qu'en peinture ?

FRONTIN.

C'est qu'il n'a vu que son portrait. Il l'a trouvé charmant : et sur les récits qu'on lui en a faits, il suppose à sa Prétendue autant de vertu que de beauté.

THIBAUT.

Il a, morgué ! raison ; il suppose bian. Mais, dis-moi...

FRONTIN.

Voilà un homme qui a résolu ma perte. Me questionner dans ma rage de faim et de soif !...

THIBAUT.

Allons, vians à la cuisine ; je te questionnerai tout en buvant. Tu crois donc...

FRONTIN.

Je crois le diable... Mais ne voilà-t-il pas mon Maître qui fait son maudit train ?

SCENE XI.

DORANTE, THIBAUT, FRONTIN.

(*Dorante paroît en robe-de-chambre, avec une botte, une pantoufle, une perruque mal mise, un ceinturon, un fouet de poste à la main ; enfin, dans le désordre ; mais cependant ni mésëant, ni trop ridicule.*)

THIBAUT.

TIENS, voilà ton Maître qui voulont te parler.

FRONTIN.

Je suis, ma foi ! bien heureux qu'il ait tourné par ici ; je le vais éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends donc... Est-ce-là ?... oh ! oh ! m'est avis qu'il rêve en effet, ton Maître.

FRONTIN.

Eh ! oui. Parbleu ! l'occasion est trop belle pour vous convaincre. Regardez seulement. Eh bien ?

DORANTE.

Allons donc... allons donc... un autre cheval... te dépêcheras-tu ?

FRONTIN.

Entendez-vous ? Il croit être encore sur la route.

THIBAUT.

Il dort. Je commence à le croire. Son allure, son œil, tout ça me semble partroublé.

DORANTE.

Il est tard... la nuit... au Château... Rosalie...

THIBAUT.

Morgué ! j'ai peur. Ça tiant de l'esprit, du Revenant, m'est avis.

FRONTIN.

Ce qu'il y a de singulier, mon Oncle, c'est que tout en dormant il dit quelquefois des choses très-raisonnables, très-justes.

DORANTE.

Frontin !... Coquin !... tu boiras ce soir... ivrogne !.. Paresseux !...

THIBAUT.

Tu as raison ; je crois qu'il dit la vérité.

FRONTIN.

Justement. Il parle du dernier Maître de Poste... Ce maraud-là nous fit attendre.

DORANTE.

(Il donne des coups de fouet en l'air, & attrape Thibaut.)

Ah ! les mauvais chevaux ! Ohé ! ohé ! ohé !

FRONTIN, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah...

THIBAUT.

Quel diable de rêve est ceci ? Monsieur, Monsieur, doucement, s'il vous plaît.

DORANTE.

Doucement ! non pas. Il faut arriver. Ohé ! ohé !

FRONTIN.

Avancez, mon Oncle ; tâchez de lui ôter ce maudit fouet, je l'éveillerai.

THIBAUT.

Pargué ! ôte-le toi-même ; tu dois être plus fait que moi aux étrivieres.

DORANTE.

Ohé ! ohé !

FRONTIN.

Attendez : il faut lui faire quitter ce maudit rêve... Monsieur, Monsieur, c'est de la part de Monsieur Argante.

DORANTE.

Argante ?... de l'argent ?... il faut lui rendre...

FRONTIN, *s'avançant.*

Oui, votre correspondant.

DORANTE.

Cent pistoles... il est bien pressé !... écrivons.

(Il fait avec son fouet comme s'il écrivoit.)

FRONTIN.

Oh ! maintenant je vais l'éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends ; cela commence à me faire rire.

FRONTIN.

Il croit écrire, vous voyez.

DORANTE.

Appellez Frontin, Monsieur Argante.

FRONTIN.

C'est un Juif, ce Monsieur Argante, un vilain.

DORANTE.

Vilain !... Je l'écris. Frontin, au coffre fort.

THIBAUT.

Il a le sommeil bian riche. Morgué ! je n'avons jamais rêvé de ces choses-là. Parle donc, Neveu, t'es donc son caissier ?

FRONTIN.

Quand il dort, comme vous voyez, mon Oncle. Malheureusement il en a un autre, quand il veille.

DORANTE.

Tiens ma lettre, Frontin.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, votre lettre.

DORANTE.

Ma lettre... Argante... un sac... prenez ce sac... rapporte mon billet.

THIBAUT.

Ah ! ah ! le sac ! prenons, prenons ; nous le partagerons.

DORANTE, *saisissant Thibaut au collet.*

Partagerons !.. voleur, je t'étranglerai.

THIBAUT.

A l'aide ! Frontin... Monsieur, Monsieur, vous serrez trop fort. Commencez du moins par me fouiller.

DORANTE.

Au voleur ! au voleur !

THIBAUT.

Frontin ! mon Neveu ! au secours !

FRONTIN.

Attendez ; laissez-moi lui prendre le petit doigt ; il n'y a pas d'autre moyen de l'éveiller.

THIBAUT.

Prends-li, morgué ! tout ce que tu voudras ; mais ti re-moi de ses pattes.

FRONTIN.

Monsieur, Monsieur, éveillez-vous.

THIBAUT.

Queu chien de sommeil !

DORANTE.

Où suis-je, Frontin ? Pourquoi m'as-tu laissé sortir ? Pourquoi m'as-tu quitté, coquin ?

FRONTIN.

Ma foi ! Monsieur, je me suis endormi de lassitude. Vous avez pris ce tems pour vous en aller, et j'accours au bruit que vous faites.

DORANTE.

Ah ! je me suis trahi. Je m'en souviens ; je suis chez Monsieur le Baron.

THIBAUT.

Oui, de par tous les diables, vous y êtes!

DORANTE.

Que fait-là cet homme?

THIBAUT.

Morgué! c'est sti-là que vous étrangliez.

FRONTIN.

C'est le Jardinier d'ici. Vous l'avez vu tantôt.

DORANTE.

Je suis au désespoir. Je croyois qu'on me voloit.

THIBAUT.

Pargué! vous croyez trop vîte.

DORANTE.

Il n'y a rien que je ne te donne pour t'engager au secret. Que penseroit Rosalie? Elle ne me connoîtroit que par mes défauts.

THIBAUT.

Pargué! Monsieur, vous avez insulté mon honneur; ça n'est pas bian.

DORANTE.

Je te promets vingt louis, trente, s'il le faut, pour te contenter.

THIBAUT.

Trente louis, morgué!... Mais ne rêvez-vous pas actuellement que vous me dites ça?

DORANTE.

Voudrois-tu me perdre?

FRONTIN.

Allez, Monsieur, soyez tranquille. C'est mon Oncle. Je lui réponds de vous; et je vous réponds de lui. O

pourroit sortir de table ; croyez-moi, retournez dans votre lit.

THIBAUT.

Il n'a, ma foi ! pas tort. Un sommeil comme sti-là ne doit pas vous avoir reposé biaucoup.

(*Dorante & Frontin sortent.*)

SCENE XII.

THIBAUT, *seul.*

VELA, morguienne ! une recommandation bian séche, et un drôle de Répondant ! Tout ce que j'avons vu du depuis un moment, me partrouble. Non, morgué ! m'est avis que je rêve moi-même. Ne suis-je pas itou son, son... Janbule ? Que sait-on ? Je parlions ; je marchions ; j'avions les yeux ouverts ; enfin, c'est tout un. Que diable ! s'il m'avoit donné son mal ; ça se gagne peut-être. St'homme-là a le sommeil bian vigoureux ; il en faut convenir. Sans Frontin, sans le petit doigt, j'étions autant d'étranglé. Queu train tout ça a mis dans ma tête ! Je ne savons où j'en sommes.

SCENE XIII.

VALERE, THIBAUT.

THIBAUT.

EH! Monsieur Valere, venez vîte. (*A part.*) Mais comment diantre m'y prendrai-je pour lui dégoiser tout ça? (*Haut.*) Oh! palsanguienne, allez, Monsieur, vous ne savez pas....

VALERE.

Mon Oncle et la Comtesse sont encore aux mains sur les plans.

THIBAUT.

Et moi, morgué! je venons de nous y trouver avec un homme qui dort tout debout.

VALERE.

J'ai prié tantôt Rosalie de venir ici, et de m'accorder un instant d'entretien. Quoiqu'elle ne m'ait rien promis, je viens toujours l'attendre. Je ne veux avoir rien à me reprocher.

THIBAUT.

Quand alle sera sa femme, si ce Monsieur Dorante alloit rêver qu'alle est avec un autre!... morgué! vous ne savez pas...

VALERE.

Il est bien tems de plaisanter. Laisse-moi... Ah! Rosalie, je meurs content, si je puis vous dire que je vous aime.

THIBAUT.

Mais tout ce que j'avons à vous dire, est itou fort nécessaire.

VALERE.

Dans ce moment je ne sens que mon impatience.

THIBAUT.

Quoi! vous ne voulez pas m'acouter?

VALERE.

Non, non, non. Rosalie peut arriver. Sors, je t'en conjure. Si elle te voyoit, tu l'empêcherois de venir ici; tu me priverois du seul instant heureux que j'aurai peut-être de ma vie.

THIBAUT.

Vous le prenez par-là! Eh bian, morguienne! je nous en allons. Vous en serez fâché, je vous en avartis.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

VALERE, *seul.*

Enfin, j'en suis défait. Je me suis peut-être trop flatté; Rosalie ne viendra pas. Cependant elle est triste. Mais Dorante lui peut être indifférent, sans qu'elle ait plus de sensibilité pour moi.... Ah! Dieu! j'apperçois Rosalie.

SCENE XV.

ROSALIE, VALERE.

VALERE.

Quoi ! vous avez la bonté de venir ? Avancez donc quelques pas ; on pourroit nous entendre.

ROSALIE *tremblante, et n'avançant que très-peu.*

Non, Valere ; j'ai trop de peur. Dites-moi vîte ce que vous me voulez. Je veux rentrer au plus tôt.

VALERE.

Calmez-vous, de grace, belle Rosalie : donnez-le moi tout entier, ce moment que vous m'accordez.

ROSALIE.

Je tremble.

VALERE.

Eh bien ! charmante Rosalie, n'écoutez donc qu'un mot, puisque vous le voulez ; je vous adore.

ROSALIE.

Ah ! que je suis fâchée de le savoir ! Adieu.

VALERE.

Encore un mot, divine Rosalie. Serois-je assez heureux pour n'être point haï ?

ROSALIE.

Jugez-en, Valere. Incertaine de vos sentimens, la raison me défendoit de m'en convaincre. Je suis pourtant venue vous entendre... Dites-moi vous-même... ce

qui pouvoit triompher de ma raison ? Ah ! Valere... Ah ! laissez-moi rentrer.

VALERE.

Non ; demeurez, je vous en conjure. Je n'attendois que cet aveu fortuné : sans lui je n'osois agir ; cette faveur m'étoit nécessaire pour vaincre une timidité fatale à notre bonheur. J'en triomphe en ce moment. Je vais tout mettre en usage pour retarder, pour rompre un hymen auquel je ne survivrois pas.

ROSALIE.

Eh ! que pouvez-vous faire ? Ne vaudroit-il pas mieux oublier ?... Hélas ! je n'ai pas la force de vous dire de ne plus m'aimer.

VALERE.

Plutôt mourir mille fois ! laissez-moi tenter tout ce que l'adresse, la violence, les prieres, les larmes ; enfin, tout ce qu'un amour excessif pourra m'inspirer.

ROSALIE.

Ah ! Valere, vous ne connoissez pas ma mere. Le souvenir m'en fait frémir... Les instans s'écoulent.... et nous ne les comptons pas. Sortez, et laissez-moi vous fuir.

VALERE.

Il faut vous obéir. Mais en vous quittant, laissez-moi vous rendre grace de ma félicité, et vous jurer une fidélité éternelle. (*Il tombe à ses genoux.*)

SCENE XVI.

LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LA COMTESSE.

Que vois-je ? ma fille !... Valere !... Ah ! juste ciel !

ROSALIE.

Valere, je suis perdue ; voilà ma mere.

VALERE.

Ah ! Dieu !

LA COMTESSE.

Se peut-il... que ma fille... que mon sang...

ROSALIE.

Ma mere... le hasard a fait... je ne prévoyois pas...

LA COMTESSE.

Oh ! sans doute, vous ne prévoyiez pas que je vous surprendrois. Après cette aventure..... je ne saurois parler.

VALERE.

Calmez-vous, Madame. Apprenez qu'un sentiment aussi tendre que légitime, et que je me flatte que mon Oncle approuveroit...

LA COMTESSE.

Votre Oncle, Monsieur ! il me fera raison de l'insolence de vos procédés. Vous êtes amoureux de ma fille ! je vous trouve à ses genoux ! il n'est point d'extrémite...

VALERE.

Mais, Madame, croyez qu'elle n'a point de part

LA COMTESSE.

Elle vous écoutoit. Cela suffit pour mériter toute mon indignation...Si la chose éclate, un couvent me répondra de vous, Mademoiselle. Je saurai vous y tenir pendant toute votre vie.

ROSALIE.

Que puis-je avoir dit, que puis-je avoir entendu depuis un instant ?

LA COMTESSE.

Un instant ! comme si l'on ne savoit pas ce que c'est qu'un instant ! Allons, partons ; plus de raisonnement.

SCENE XVII.

LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LE BARON.

Qu'est-ce, Mesdames ? vous sortez avec une grande précipitation ! je le vois, l'impatience de la promenade...

LA COMTESSE.

Je sors pour tout-à-fait, mon cher Baron.... Je veux partir sur le champ ; je veux retourner à Paris.

LE BARON.

Comment donc ! y pensez-vous ? Et Dorante, que diroit-il ?

LA COMTESSE.

Il n'a qu'à venir m'y trouver.

LE BARON.

Qu'y a-t-il donc de si pressé ?

LA COMTESSE.

Mon honneur est offensé.

LE BARON.

Comment diantre ! votre honneur !

LA COMTESSE.

Et je vous demande justice de l'insolent amour de votre Neveu, où je saurai me la faire.

LE BARON.

Que vous a-t-il donc fait ? (*A Valere.*) Comment ! petit écervelé, vous insultez Madame, à son âge ! sans égard pour...

VALERE.

Moi, mon Oncle ! je vous jure que...

LA COMTESSE.

Non, Baron ; son amour...

LE BARON.

Son amour ! son amour est impertinent. Est-ce qu'on doit en avoir pour vous, Madame? (*A Valere.*) Petit coquin ! une femme respectable !...

VALERE.

Je vous proteste, mon Oncle, que j'ai pour Madame un respect infini.

LE BARON.

Une jeune barbe, qui ne songe pas que vous seriez sa mere, et qui ose vous manquer.

LA COMTESSE.

A l'autre ! il extravague.

LE BARON.

Oui, c'est un extravagant, un petit étourdi, qui n'a rien vu, et qui ne vous connoît seulement pas.

LA COMTESSE.

La colere me suffoque. Il est devenu fou !

LE BARON.

Ce seroit une folie impardonnable à son âge ; mais il n'y retournera plus, Madame ; et je vous demande pardon de sa témérité.

LA COMTESSE.

Savez-vous bien, Baron, qu'il y a une heure que vous ne savez ce que vous dites ? Que voulez-vous dire de mon âge, que je serois sa mere ? Je vous trouve original de croire qu'il faut être fou pour m'aimer ! Et qui vous dit qu'il m'aime ?

LE BARON.

Comment ! vous ne disiez pas que c'étoit à vous ?...

LA COMTESSE.

J'aimerois mille fois mieux, vraiment, qu'il se fût adressé à moi ; le mal ne seroit pas si grand ; mais il a l'insolence d'aimer Mademoiselle : il n'en fait aucun mystere ! il me l'avoue à moi-même ; je l'ai trouvé à ses genoux. Voyez si ma colere est fondée, et si je puis, après cela, demeurer dans la même maison ?

LE BARON.

Oh ! oh ! c'est autre chose... Quoi ! Monsieur !... Mais ceci mérite réflexion... J'approuve votre colere, Madame ; mais je désapprouve votre départ, et qui plus est, je vous conseille de demeurer ici, comme si de rien n'étoit.

LA COMTESSE.

Commé si de rien n'étoit ! comment l'entendez-vous, Monsieur ?

LE BARON.

Oui, Madame ; vous devez agir ici de sang-froid, et vous posséder : c'est moi qui vous le conseille, qui suis vif, comme vous venez de le voir.

LA COMTESSE.

Ah ! oui. Fort à propos. Et moi, je vous signifie que je veux être en colere dans vingt ans.

LE BARON.

L'éclat que vous feriez seroit plus dangereux que l'affaire même. Dorante n'est point instruit de ce qui s'est passé ; le moyen de le lui cacher, c'est de laisser les choses au même état.

VALERE, *se jetant à ses genoux.*

Ah ! mon Oncle ! Si vous daigniez ajouter à tant de bontés...

LE BARON.

Tais-toi : je te parlerai ! Tu verras comment je saurai faire passer cet amour prétendu, cette bouffée de jeunesse : je t'apprendrai si l'on doit aimer à ton âge, et, dans mon château, sans ma permission !

ROSALIE.

Ma mere !....

LA COMTESSE.

Si vous dites un mot, Mademoiselle, vous achevez de me pousser à bout.

LE BARON.

Et toi, si tu parles, je te ferai conduire dans m prisons.

LA COMTESSE.

Allons, Baron, soyez vif; ne vous ralentissez point. Je sens... oui, je sens que votre colere me tranquillise.

LE BARON.

Laissez-moi faire; je me fâcherai pour vous et pour moi.

LA COMTESSE.

Songez que c'est un mariage que vous avez fait; un mariage conclu, fini, où l'on fait à Mademoiselle les plus grands avantages.

LE BARON.

Quand ce mariage ne vous seroit pas avantageux, Madame, vous avez donné votre parole : comment y pourriez-vous manquer? Et, pour une petite fantaisie musquée d'un godelureau, j'irois passer, moi, pour!... Car, enfin, c'est moi, c'est chez moi, c'est mon Neveu.

LA COMTESSE.

Oui, vous avez raison. Emportez-vous, Baron, emportez-vous; vous devez être furieux. Pour moi, je me calme... par politique, au moins; car je ne me connois plus... Mais il s'agit, comme vous dites fort bien, de sortir d'embarras.

LE BARON.

Au fond, cela n'est pas difficile. Vous ne direz mot de ce qui vient d'arriver.

LA COMTESSE.

Non, puisque vous le voulez; sans cela, Mademoiselle, Mademoiselle...

LE BARON.

Cette aventure sera donc secrette. Il n'y auroit à

craindre que ce pètit Monsieur-là. N'en soyez point inquiete. Quand il seroit assez mal-honnête homme... suffit ; je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Votre douceur me paroît inconcevable : enfin, vous me rendez douce ; et je suis confondue, Baron ; je m'abandonne à vos conseils... Mais, ciel ! n'est-ce pas là Dorante ?

LE BARON.

C'est lui-même. N'auroit-il rien entendu ? Qu'allons-nous devenir ?

SCENE XVIII.

DORANTE, LE BARON, LA COMTESSE, VALERE, ROSALIE.

(*Dorante paroît en robe-de-chambre, et tenant son chapeau à la main, dont il se cache le bas du visage.*)

LA COMTESSE, *à Rosalie.*

Vous nous mettez dans une jolie situation, Mademoiselle !

LE BARON.

Il n'y auroit point de remede, s'il nous avoit écoutés.

VALERE, *à part.*

Plût au Ciel !

LA COMTESSE.

Qu'il a l'air occupé !

LE BARON.

Il ne sait comment nous aborder.

DORANTE.

Il falloit bien un bal... à des noces...

LE BARON.

(*A la Comtesse.*) Il faut cacher notre embarras. (*A Dorante.*) En vérité, Dorante, il est bien singulier que vous paroissiez devant ces Dames en robe-de-chambre. Vous m'aviez paru plus galant.

LA COMTESSE.

Il ne se soucie plus de plaire à ma fille, preuve de mépris! (*D'un ton précieux.*) De quelque façon que soit, Monsieur, il est toujours bien.

DORANTE.

Oui, toujours bien... en Courier... en Turc... en Domino... tout est égal.

LA COMTESSE.

Je suis de votre avis, Monsieur, vous avez raison; il faut ou beaucoup faire de façons, ou n'en point faire du tout.

DORANTE.

Ma foi !... point de façons... Vous ne faites point de façons... il me paroît... (*Riant à demi-voix.*) Ah ! ah ! ah..., Ah ! ah ! ah !...

VALERE, *à part.*

Il a tout entendu.

LE BARON.

Vous êtes toujours naturel, toujours jovial. Oh ! je vous reconnois bien.

DORANTE.

Vous me connoissez ?... Non... oh ! non... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !

LA COMTESSE.

Voilà ma fille qui...

DORANTE.

Votre fille !... Ah ! ah !... bien déguisée. . Ah ! ah !... bien déguisée... Ah ! ah !

LA COMTESSE.

Déguisée ! Que voulez-vous dire, Monsieur ? Vous nous connoissez bien peu, si vous croyez... .

DORANTE.

Ma foi ! je ne la connois, ni ne veux la connoître...

LE BARON.

En vérité, Dorante, c'est moi qui ne vous connois plus.

DORANTE.

Plus ?... tant mieux... Ce sont des masques.

LA COMTESSE.

Voilà ce que vous m'attirez, Mademoiselle ; mais c'en est trop aussi, que joindre l'insulte à la familiarité. (*A Dorante.*) Sachez, Monsieur, que tout autre parti étoit plus honnête que celui que vous prenez pour rompre avec nous.

DORANTE *s'approche d'un fauteuil & s'assied.*

Ouf ! je suis beaucoup mieux... je vois tout le train...

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir... Monsieur, je vous rends votre parole ; je retire la mienne, et rien ne pourra m'engager à vous donner Rosalie.

DORANTE.

Qu'elle aille se promener avec un autre. (*Il s'endort.*)

LE BARON.

Mais pensez donc, Dorante....

LA COMTESSE.

Laissez tout cela, Baron. Je ne veux ni explication, ni ménagement. Vous m'aviez fait faire un sot mariage. Votre Neveu a trouvé le moyen de le rompre. Trouvez bon que je ne vous voie ni l'un ni l'autre. Adieu.

LE BARON.

Arrêtez, Madame. En punissant votre fille, vous achevez de la perdre. Mon Neveu peut réparer le tort qu'il faisoit à Rosalie. Nous sommes amis vous et moi... Puisque Monsieur persiste dans ses refus...

LA COMTESSE.

Vous m'éclairez, Baron, sur ma vengeance. J'accepte votre Neveu, pour apprendre à Monsieur Dorante que l'on n'est pas sans ressource.

ROSALIE.

Ah ! ma mere !

VALERE.

Rien n'égale mon bonheur. Quoi ! vous êtes à moi ?

ROSALIE.

Oui. Aurions-nous pu nous en flatter ?

SCENE XIX et derniere.

LE BARON, LA COMTESSE, DORANTE, VALERE, THIBAUT, FRONTIN.

FRONTIN.

IL s'est échappé : je ne l'ai plus trouvé dans son lit. Où diable peut-il être ?

THIBAUT.

Tians, morgué ! le velà là-bas en conversation avec la compagnie.

FRONTIN.

Motus, mon Oncle.

THIBAUT.

Oh ! laisse-moi, je n'avons rian à ménager. (*A la Compagnie.*) C'est un...

FRONTIN, *lui mettant la main sur la bouche.*

Parbleu ! vous ne direz mot.

THIBAUT.

N'a-t-il étranglé personne ?

LA COMTESSE.

Comment ?

LE BARON.

Quel est ce galimathias ?

THIBAUT.

Je vous dis que son Maître est un fou, qui dort quand il est éveillé.

LE BARON.

Coquin ! rêves-tu ?

THIBAUT.

Non, morgué ! c'ést lui qui rêve : et pour vous faire voir que je ne mentons pas, je connoissons son petit doigt, et j'allons l'éveiller.

VALERE.

Que veut dire tout ceci ?

ROSALIE.

Je n'y comprends rien. Mais, quand on est heureux, on doit tout craindre.

(*Thibaut serre le petit doigt de Dorante.*)

DORANTE.

Aye ! Où suis-je? Ah ! Monsieur le Baron, c'est vous ! Tirez-moi de peine, je vous conjure ; n'ai-je rien dit ?.. n'ai-je rien fait ?

LE BARON.

Pouvez-vous le demander ? que vous importe, puisque votre mariage est rompu ?

DORANTE.

Il est rompu ! Ciel ! je ne puis comprendre...

FRONTIN.

Pour moi, je comprends fort bien, Monsieur. Nous sommes

sommes découverts, et vous aurez fait quelqu'extravagance... J'ose vous assurer, Madame, que mon Maître est l'homme du monde le plus sage, quand il veille; et ce n'est pas sa faute, s'il a le sommeil un peu brutal.

LA COMTESSE.

Quoi! l'on me voudra faire passer pour rêve la façon indigne dont vous nous avez traitées ma fille et moi. Oh bien! Monsieur, apprenez à rêver plus poliment.

VALERE.

Au moins, Madame, vous étiez bien éveillée, et mon Oncle aussi, lorsque vous m'avez promis Rosalie.

DORANTE.

Quoi! c'est à Valere...

THIBAUT.

Lui-même. Dame! il y a plus de six mois qu'il n'en dort pas, lui.

ROSALIE.

Pour moi, Dorante, vous le dirai-je? je ne vous épousois que par obéissance.

DORANTE.

Cet aveu ne me permet pas d'insister; et je ne dois plus que rire d'une aventure qui nous empêche tous trois d'être malheureux.

THIBAUT.

Vous avez raison. Morguenne! le bonheur vous vient en dormant.

LE BARON.

Allons, allons, mes enfans; tout en nous promenant, nous prendrons des mesures pour ne pas retarder votre bonheur.

FRONTIN, *au Parterre.*

Il auroit tort de se plaindre; il n'est pas le premier qui perd sa femme quand il dort.

FIN.

LE CERCLE,

OU

LA SOIRÉE A LA MODE,

COMÉDIE ÉPISODIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE POINSINET,

DÉDIÉE

A MONSIEUR

PAPILLON DE LA FERTÉ,

INTENDANT, CONTRÔLEUR-GÉNÉRAL DE L'ARGENTERIE, MENUS PLAISIRS ET AFFAIRES DE LA CHAMBRE DU ROI.

Amavit risus, nunc mores pingere tentat.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

A MONSIEUR PAPILLON DE LA FERTÉ,

Intendant, Contrôleur-Général de l'Argenterie, Menus Plaisirs et Affaires de la Chambre du Roi.

Monsieur,

L'hommage de cette petite Comédie vous est dû ; les applaudissemens dont elle a été suivie, m'ont étonné moi-même autant que mes ennemis : je cherche moins, en vous la présentant, à demander de nouvelles bontés, qu'à vous donner un témoignage public de ma reconnoissance pour les anciennes. N'attendez pas de moi ces louanges que l'intérêt prodigue à l'orgueil. Votre mérite, chéri de tous

les Gens de Lettres, va devenir précieux à la Nation entiere, quand elle apprendra que, sous les yeux toujours ouverts de Messieurs les Premiers Gentilshommes de la Chambre, votre travail et vos soins ont donné à nos Théatres une forme, une consistance qui nous avoit été jusqu'alors inconnue : vous avez banni les abus; et pesant dans une juste balance les intérêts du Public, et ceux des Gens à talens, vous avez établi un ordre, d'où résulte la satisfaction de l'un, et la gloire des autres; vous protégez les Arts par état, vous les suivez par goût, vous les cultivez vous-même, vous les animez encore par l'attrait des récompenses; et la justice que je vous rends ici est, pour un homme qui pense, le plus flatteur des éloges. Puissé-je, par de nouveaux succès, mériter de consacrer plus particulierement mes foibles talens aux plaisirs de notre auguste Monarque; alors, soumis à vos conseils, et suffisamment récompensé de mon travail par la gloire d'en avoir été chargé, je n'en desirerai, près de vous,

d'autre prix que votre amitié, et la permission de vous assurer de l'inviolable attachement avec lequel je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur,
POINSINET.

SUJET DU CERCLE,

OU

LA SOIRÉE A LA MODE.

Araminte, veuve d'un Financier, a une fille qu'elle avoit d'abord promise à Lisidor, homme de robe ; mais qu'elle destine à un Marquis, jeune Colonel, Petit-Maître, dont le talent est de broder, faire des nœuds, de la tapisserie, et, enfin, tous les ouvrages de femme. Cette fille a été aussi demandée par un Baron, ancien Militaire, qui est son tuteur. Mais Lucile, par le sérieux de son caractere, se trouve le vrai contraste du Marquis, qu'elle apprécie ce qu'il vaut, et elle lui préfere Lisidor, qui, pour être un personnage raisonnable, ne lui en paroît pas moins aimable. Le Baron, instruit des vues de celui-ci sur sa pupille, renonce aux siennes, et se rabat sur la mere, dont l'âge lui convient beaucoup mieux. Cependant deux amies d'Ara-

minte, Cidalise et Ismene, précieuses et médisantes; un Poëte, nommé Damon, qui vient pour lire une Tragédie de sa façon à Araminte et à sa société, et qui, sans cesse interrompu, peut à peine en faire connoître le titre; un Abbé agréable, et un Médecin à la mode, composent le cercle de cette soirée. Les femmes font un *Tri*, pendant lequel, entr'autres nouvelles, Araminte apprend la mort d'un de ses amis, sans être distraite de son jeu. Mais, en lui disant qu'un serin qu'elle éleve a pris la volée, Lisette, sa Suivante, l'a jette dans les plus grandes alarmes. Elle quitte tout pour l'aller chercher, et ne revient qu'après l'avoir retrouvé. A son retour, ne voyant plus le Marquis, elle demande ce qu'il est devenu. On lui dit qu'en apprennant qu'une certaine Comtesse, qu'il avoit quittée, vient de faire un très-gros héritage, il est allé se remettre dans ses fers. Araminte, outrée de la bassesse de ce procédé, ne balance plus entre le Marquis et Lisidor : elle accorde à ce dernier la main de Lucile, et elle consent à donner la sienne au Baron.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE CERCLE, OU LA SOIRÉE A LA MODE.

Cette Comédie est remplie de traits brillans, dont quelques-uns, assez philosophiques, doivent faire honneur au cœur de l'Auteur. Elle est du nombre de celles qui font époque pour les mœurs, les usages, le tour d'esprit et le ton de conversation du tems où elles ont paru. On ne peut refuser des éloges à la justesse et à la vérité qui regnent dans plusieurs scenes, et, en général, aux caracteres des divers interlocuteurs de cette Piece, qui fut suivie avec un concours prodigieux de Spectateurs, et eut seize représentations de suite dans sa nouveauté. Elle est toujours revue avec un nouveau plaisir. Les ennemis de Poinsinet ont prétendu que sa Piece n'étoit qu'un

mêlange de différens morceaux qu'il avoit dérobés çà et là, et sur-tout de plusieurs scenes prises de la Comédie de M. Palissot, jouée à Nancy en 1755, et imprimée dans ses Œuvres, sous le même titre du Cercle ; mais quelques ressemblances, inévitables, dans deux ou trois Personnages, qui, au fond, sont les mêmes, et placés, à peu près, dans les mêmes circonstances, ne méritent pas le reproche de plagiat que l'on a si souvent et si durement fait à Poinsinet pour cette Comédie. Et fût-il vrai qu'il ne l'eût composée que de pieces de rapport, elle feroit encore beaucoup d'honneur à son goût et à sa connoissance du monde et du Théatre. Aussi s'est-il toujours contenté, pour sa justification, de répondre par ces vers de La Fontaine :

» Les délicats sont malheureux ;
» Rien ne sauroit les satisfaire.

M. Palissot s'est égayé dans un morceau intitulé : *La Gageure de M. Poinsinet, Anecdote sur la nouvelle Comédie du Cercle.* Non-seulement il affirme l'accusation de plagiat, fait sur sa Piece du Cercle ; mais il feint que Poinsinet paria un jour qu'il feroit recevoir et applaudir, au Théatre

François, une Piece où il n'y auroit pas une ligne de lui, où tout seroit pillé, jusqu'au titre. Que du *Dessoupirs*, de Dancourt, il feroit un Abbé, chantant; du *Chevalier Colifichet*, de Boissi, un Marquis, Colonel, brodant; qu'il prendroit le Médecin et le titre d'une Comédie de l'Auteur de la *Dunciade*; un passage d'un Conte moral, inséré dans un volume du Mercure, et où l'on trouve une petite Maîtresse qui apprend avec indifférence la mort d'un de ses intimes amis, et s'évanouit à la nouvelle de la perte d'un serin; qu'enfin les feuilles d'agriculture de M. Dupont lui fourniroient un Baron cultivateur. M. Palissot ajoute : que Poinsinet, après avoir pillé tout le monde, finit par se piller lui-même, en mettant en prose une tirade de vers sur le plaisir que prennent les Domestiques à divulguer les défauts de leurs Maîtres, et qui avoit été sifflée autrefois dans sa Comédie de l'*Impatient*; qu'il gagna ainsi sa *gageure*, sa Piece ayant été, en effet, reçue, apprise, jouée, soutenue par les meilleurs Ouvrages qui soient au Théatre, et, par conséquent, fort suivie. Cette plaisanterie est consignée dans les *Mêlanges de Lit-*

térature de M. Palissot, tome sixieme, page 81 et suivantes.

Comme quelqu'un demanda dans le tems à M. Palissot pourquoi il n'avoit pas revendiqué cette Comédie, il répondit, à sa maniere toujours gaie : « Seroit-il décent que Géronte revendiquât sa robe-de-chambre sur le corps de Crispin ? »

Ce qui paroît assez vraisemblable, c'est que la charmante Comédie de M. Rochon de Chabannes, intitulée *La Manie des Arts*, ou *La Matinée à la Mode*, et jouée avec beaucoup de succès au Théatre François, en 1763, a fait naître à Poinsinet l'idée du *Cercle*, ou *La Soirée à la Mode*.

On sait que quelqu'un (qu'on a dit être un grand Seigneur ; mais qui n'étoit qu'un très-petit Abbé), usant de la facilité que l'on avoit de tout dire à cet homme si simple, à ce plastron perpétuel de mystifications, feignit de lui faire un grand éloge, lors du succès de sa Piece, en lui disant : *Il faut, M. Poinsinet, que vous ayiez écouté aux portes.* En paroissant louer l'Ouvrage, c'étoit la plus

lui dérobe le tambour, et déja sa main légere achève le contour de la fleur à peine commencée. Ismene, la minaudiere Ismene, laisse alors tomber un regard, et ce regard veut dire : « Serai-je la seule délaissée ? Mon ouvrage est-il indigne de vos soins ? Non, Madame ; » non, certainement, » reprend l'impétueux Marquis. Il s'élance sur le canapé, saisit un bout du falbala, et accélere d'autant plus son ouvrage, qu'il est plus jaloux d'être auprès de l'aimable Ismene. Peignez-vous la surprise, l'extase de nos trois femmes. Le Marquis tire sa montre, suppose un rendez-vous et les quitte. Mais que le frippon savoit bien avoir gravé dans leurs cœurs la plus profonde idée de son mérite ! C'est un homme unique, essentiel ; un Colonel qui brode, qui fait de la tapisserie ! il est charmant, il faut se l'attacher. Mais comment? Lucile est fille : eh bien ! qu'il soit son époux. Le desirer, le dire et le vouloir, c'est l'ouvrage d'un moment. Araminte prononce, ses deux compagnes approuvent ; et c'est ainsi que des rares et précieux talens du Marquis, Mademoiselle devient en ce jour la récompense et la victime... Mais, chut, taisons-nous ; j'entends Madame, et je doute fort que nos petites réflexions lui conviennent.

SCENE III.

SCENE III.

LISETTE, LUCILE, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

En vérité, Lisette, vous êtes une fille bien étrange! (*A Lisidor.*) Bonjour, Monsieur... Que faites-vous ici, Lucile? Il me semble, quand j'ai du monde chez moi, qu'une fille aussi grande que vous, doit être bonne, au moins, à faire les honneurs de ma maison.

LUCILE.

Ce n'est que par discrétion que je suis sortie.

ARAMINTE.

Taisez-vous. Je m'apperçois assez, Mademoiselle, que mes plaisirs vous ennuient; mais vous n'exigerez pas de moi, j'espere, que je m'accoutume aux vôtres.

LUCILE.

De grace, ma mere...

ARAMINTE.

Et je sais bien que je le suis. Rentrez; votre Maître à chanter vous attend. (*Lucile sort.*) Ils veulent absolument, Lisette, m'entraîner ce soir au spectacle. (*A Lisidor.*) Je crois, Monsieur, vous faire assez joliment ma cour.

LISIDOR.

A moi, Madame? ce seul mot me pénétreroit de r connoissance, si j'osois y trouver une explicati

ARAMINTE.

Voilà de grandes phrases. La compagnie est dans le petit sallon ; vous restez dans celui-ci ; je veux bien ne pas m'appercevoir que c'est ma fille qui vous y retient ; il me semble que cela est fort honnête. Au reste, vous me rendez un vrai service, et si vous pouviez un peu redresser son esprit...

LISIDOR.

J'ai le malheur, Madame, d'être l'homme du monde le moins propre à cet emploi ; et s'il m'étoit permis de souhaiter quelque chose à votre aimable fille, ce seroit de rester toujours la même.

ARAMINTE.

Oh ! vos desirs seront parfaitement remplis : c'est ce dont je tremble.... Que faites-vous donc là, Lisette ? ne vous ai-je pas dit que j'allois au spectacle ? il est près de cinq heures. Vous ne songez point à ma toilette.

LISETTE.

Pardon, Madame ; mais il y a quelquefois si loin de ce que vous dites à ce que vous faites.

ARAMINTE.

D'accord, mon enfant. Mais aujourd'hui je ne puis disposer de moi-même ; je te dis que l'on m'entraîne. (*Lisette sort.*)

LISIDOR.

Je vous en félicite : vous allez, ainsi que tout Paris, admirer ce chef-d'œuvre que chérit plus particuliérement son auteur ? vous mêlerez vos larmes à celles de Mérope.

ARAMINTE.

Moi, Monsieur! je m'en garderai bien. Ah! ne présumez pas me surprendre à vos lamentables Tragédies. Mais, fi donc! une femme ne sort de ce spectacle que les yeux gros de larmes et le cœur de soupirs. J'ai vu même quelquefois qu'il m'en restoit sur le visage, et dans l'ame, une empreinte de tristesse que toute la vivacité du plus joli souper ne pouvoit éclaircir. Et qu'est-ce que tout cela, s'il vous plaît? Un tintamarre d'incidens impossibles, des reconnoissances que l'on devine, des Princesses qui se passionnent, si vertueusement, pour des Héros, que l'on poignarde, quand on n'en sait plus que faire; un assemblage de maximes que tout le monde sait, et que personne ne croit; des injures contre les grands, et, par-ci par-là, quelques imprécations: en vérité, cela vaut bien la peine d'avoir les yeux battus et le teint flétri!

LISIDOR.

Mais, Madame, il est des personnes....

ARAMINTE.

Eh! vive l'Opéra-Comique, Monsieur, vive l'Opéra-Comique! Le Théatre Italien est, à mon gré, le vrai spectacle de la nation; il n'intéresse point l'ame, il n'attache point l'esprit: il réveille, il anime, il égaie, il enleve!

LISIDOR.

J'ai peine à concevoir comment des pieces, en général, aussi peu soignées...

ARAMINTE.

Mais ne donnez donc pas dans l'erreur commune

n'imaginez donc pas que ce soit le genre de pieces qui nous y attire? Est-ce qu'on y prend garde? Eh! non, Monsieur; c'est la musique, c'est cette musique brillante, qu'il est du bon ton de trouver sublime. Pour les pieces, il y en a que j'ai vues dix fois, dont je serois fort embarrassée de vous dire le titre; et, pour moi, je fais personnellement si peu de cas des paroles, que j'ai toujours chez moi un Poëte prêt à me parodier les airs qu'il me prend fantaisie de chanter... A propos, on me conseille de vendre ma Terre en Champagne; vous la connoissez? Nous en raisonnerons. Je placerai cet argent sur ma tête et sur celle de ma fille: cela m'arrangera; ainsi que le Marquis, dont l'unique desir est d'augmenter son revenu.

LISIDOR.

Ainsi, malgré l'espoir que vous m'avez permis, il est décidé que le Marquis?...

ARAMINTE.

Oui; je lui donne Lucile... Et vous ne devez pas m'en vouloir... Je sais bien quelles étoient vos vues; mais il y a dans ce dernier arrangement une sorte de convenance. Vous tenez à votre état: il est triste; je le suis naturellement, et j'ai besoin d'un gendre qui m'égale. Au reste, je ne réponds point des événemens.

LISIDOR.

Et moi, je compte sur eux, Madame: aujourd'hui je céde à mon Rival; mais son triomphe pourroit avoir peu de durée. On le dit encore attaché au char d'une certaine Comtesse, que sans doute il vous sacrifie. Je ne le soupçonne point d'oser jamais vous sacrifier

vous-même. Il est pourtant vrai que dans le tourbillon qu'il habite, souvent les idées du matin sont contrariées par celles du soir.

ARAMINTE.

Je connois le cœur du Marquis.

LISIDOR.

Je le crois.

ARAMINTE.

Que me veux-tu, Lisette?

SCENE IV.

LISETTE, ARAMINTE, LISIDOR.

LISETTE.

LA Marquise Céliante...

ARAMINTE.

Cette petite précieuse? Quoi! déja des visites?

LISETTE.

Soyez tranquille; ce n'est que son Valet-de-chambre. Comme elle vient d'apprendre que vous allez ce soir au spectacle, elle vous envoie demander si vous voulez lui donner une place et venir la prendre.

ARAMINTE.

Comment! sérieusement, Céliante me demande?.... Mais, en vérité, Lisette, voilà bien la proposition la plus étrange!

LISIDOR.

Vous ne la voyez plus?

ARAMINTE.

Quelquefois encore.

LISIDOR.

Eh bien ?

ARAMINTE.

Rêvez-vous, mon cher Lisidor ? que je me charge de Céliante, que je la conduise au spectacle ! Mais, j'aimerois autant y mener ma fille. Vous ne la connoissez donc pas ? C'est la plus maussade petite créature, d'une indolence, d'une langueur ! Cela n'a pas vingt ans, et Madame affecte de ne se parer jamais ; elle ne met ni diamans, ni rouge. Elle semble dire : « Regardez-moi ; » je suis jolie ; mais ces charmes-là sont à moi : il n'y a » point d'art, je n'en ai que faire : la nature a pourvu » à tout »... Joignez à cela son impertinente manie de ne porter jamais que des ajustemens jaunes, et de se placer toujours à côté de moi qui suis blonde.

LISIDOR.

J'ignorois ces motifs ; mais seroient-ils assez puissans pour vous faire renoncer au plaisir que vous vous promettiez au spectacle ?

ARAMINTE.

Assurément. D'ailleurs, où Céliante vit-elle ? A-t-on jamais vu quatre femmes d'un certain état se resserrer dans une loge, et braver en public tous les hasards de la chaleur ? Pour moi, je n'y tiendrois pas ; et puis il faudroit au moins cinq ou six hommes pour nous conduire, et tout cela ressembleroit à un lendemain de noces. Allons, que ce tracas-là finisse. Que l'on dise à Céliante que j'ai.... ma migraine, et que notre partie

est remise. Je resterai chez moi; j'y verrai du monde. Faites savoir que je suis visible. (*Lisette sort.*)(*A Lisidor.*) Aussi bien le Baron m'a-t-il écrit qu'il viendroit ce soir; s'il ne me trouvoit pas, il faudroit bouder des siecles.... Mais, qu'entends-je? Seroit-ce déja lui! Je vous garde au moins, Lisidor.

LISIDOR.

Je serai bien flatté de le connoître.

ARAMINTE.

Ne m'abandonnez pas, je vous en prie, à tout l'ennui d'un tête-à-tête de cette espece. Cet homme est un original, dont le caractere.... Eh! bon jour, mon cher Baron!

SCENE V.

LISIDOR, ARAMINTE, LE BARON.

LE BARON.

Bon jour, ma belle Dame. Pardon, si j'entre, sans façon, sans me faire annoncer; mais ce n'est pas ma faute. Vos gens sont si occupés à jouer dans votre antichambre, que, malgré le bruit que j'ai fait, ils n'ont pas daigné m'appercevoir,

ARAMINTE.

Il y a des siecles que vous nous abandonnez.

LE BARON.

D'accord; il y a long-tems que je ne suis venu. Mais,

que voulez-vous ? On ne peut pas être par-tout. Je ne dis pas par-tout où l'on s'amuse ; car si on n'alloit que là, on resteroit souvent chez soi.

LISIDOR, *à part.*

Ce Gentilhomme n'est pas complimenteur.

ARAMINTE.

Vous me paroissez toujours aussi franc qu'à votre ordinaire.

LE BARON.

Et je m'en fais honneur. Il y a tant de gens qui mentent, les uns par goût, les autres malheureusement par devoir, que l'on oublieroit enfin l'existence de la vérité, si le cœur de quelque galanthomme ne lui servoit encore d'asyle. Au reste, ce n'est point vous qui me devez reprocher ma franchise ; elle vous a souvent été utile, et va vous l'être encore aujourd'hui. Je viens vous parler d'affaires.

ARAMINTE.

Oh ! je m'y attendois.

LE BARON.

Vous savez que je n'aime pas les visites inutiles ; mais savez-vous que l'objet qui m'occupe rend celle-ci très-importante ? Peut-on s'expliquer devant Monsieur ?

ARAMINTE.

Il est de mes amis : il est digne d'être des vôtres ; sa réputation même vous est déja connue : c'est Monsieur Lisidor.

LE BARON.

Oui ; j'en conviens... Vous êtes peut-être, Monsieur,

le seul homme dont je n'ai jamais entendu dire que du bien.

LISIDOR.

C'est trop me flatter.

LE BARON.

Entrons donc en matiere. Çà, dites-moi, dois-je ajouter foi, ma chere Araminte, au singulier bruit qui se répand de vous dans le monde ?

ARAMINTE.

Comment ?

LE BARON.

Etes-vous décidée absolument à marier votre fille, sans m'en donner avis, à un certain Marquis, un extravagant, un fou, sans mérite ?

ARAMINTE.

Doucement, Baron.

LISIDOR, *à Araminte, à demi-voix.*

Vous voyez, Madame, que je ne suis pas le seul...

ARAMINTE.

Oui, je sens que vous triomphez... Vous pourriez être mal informé, Baron.

LE BARON.

Je ne le sais que trop bien. Croyez-moi, les gens de mon état et de mon âge ne se compromettent jamais, et n'avancent rien sans en avoir des preuves.

ARAMINTE.

Quelles que soient les vôtres, je vous conjure...

LE BARON.

Je vous conjure à mon tour de croire que ce mariage,

ne se fera point. Je viens tout exprès ici vous proposer un autre parti pour Lucile.

LISIDOR, *à part*.

Qu'entends-je ?

ARAMINTE.

Et quel est-il ?

LE BARON.

C'est moi.

ARAMINTE.

Quoi ! vous-même, Baron ?

LE BARON.

Oui, moi-même : que trouvez-vous donc là de si surprenant ? Je suis las de vivre seul, au sein d'une maison que ma fortune rend honnête ; mais où mon âge n'appelle plus les plaisirs. Je m'ennuie de n'être entouré que de valets qui me volent, ou de neveux qui traitent provisionnellement de ma succession avec des usuriers ; et puis, je ne sais, je me sens un certain vuide dans l'ame ; enfin je veux me marier. J'épouserai quelque personne honnête qui m'aimera, qui en aura l'air au moins ; je tâcherai d'en avoir bien vîte une couple d'enfans, dont l'éducation sera l'amusement, la consolation de mes vieux jours ; en formant leur cœur, je jouïrai du mien : cela m'animera, m'occupera ; car il faut s'occuper : j'en ai plus besoin qu'un autre, et je ne conçois pas qu'un homme oisif puisse être vertueux.

LISIDOR.

C'est un peu trop vous défier de vos forces, Monsieur ; et j'aurois cru qu'une ame aussi bien placée que la vôtre,

pouvoir regarder la liberté comme le premier bonheur de la vie.

LE BARON.

Elle le seroit, sans doute, pour qui n'en abuseroit pas. Mais le pouvons-nous au milieu des séductions qui nous environnent? Les plaisirs honnêtes ennuient bientôt un homme qui peut se livrer à tous; l'esprit s'y habitue, les sens s'émoussent, le cœur se blase, le goût s'endort, et ce n'est plus alors que les excès qui le réveillent; du moins je pense ainsi, et voilà ce qui me détermine.

LISIDOR, *à part.*

Je ne m'attendois point à ce nouveau concurrent.

ARAMINTE.

Votre proposition me flatte, en même tems qu'elle m'étonne. Songez-vous bien, Baron, que Lucile est si jeune?...

LE BARON.

Vraiment, j'avois d'abord jeté les yeux sur vous. Je vous estime, je vous honore; et même, vu votre âge, et d'autres considérations, peut-être nous conviendrions-nous beaucoup mieux; mais vous vivez dans le monde, vous l'aimez: il faudroit y renoncer, et je m'apprécie; je n'en vaux pas le sacrifice. C'est à la main de Lucile que j'aspire: elle a été élevée en province; elle est jeune, assez naïve: il lui en coûtera moins pour se faire à ma façon de penser; car je vous déclare que j'ai dessein de vivre dans mes Terres.

ARAMINTE.

Voilà une résolution bien sévere.

LE BARON.

Vous le croyez, vous autres, que le tourbillon du monde entraîne; vous ne concevez pas le plaisir qu'il y a de vivre loin du tumulte et chez soi: une maison simple et bien disposée, où l'agréable s'unit sans faste à l'utile; un ciel serein, un air pur, des alimens salubres, des vêtemens commodes, une société peu nombreuse, mais choisie; des plaisirs vrais que ne suit jamais le repentir, et qui servent à la santé loin de la détruire: c'est-là, c'est du sein de son château qu'un bon Gentilhomme voit se fertiliser sous ses yeux la terre, qu'il a souvent aidé à défricher lui-même. Les arbres qu'il a plantés s'élevent sous sa vue, et sa joie s'accroît avec eux. Entouré de Paysans qui le chérissent en pere, il les anime au travail le moins estimé, mais le plus noble: il les encourage, il les récompense. Ces gens-là ne le louent pas; mais ils le bénissent, et cela vaut mieux. Il connoît ses prérogatives, il n'y déroge pas; mais il rougiroit d'en abuser: il sait qu'il commande à des hommes, et c'est en les rendant heureux, qu'il s'assure le droit de l'être lui-même.

ARAMINTE.

Je ne puis m'y refuser, Baron; il y a bien du vrai dans ce que vous dites. Quant à ma fille, j'en suis au désespoir; mais les engagemens que j'ai pris sont d'une nature à ne se pouvoir rompre; et si j'osois manquer aux égards que je dois au Marquis, voici Monsieur qui depuis long-tems se propose.

LE BARON.

Quoi! Lisidor aussi prétend à Lucile?

LISIDOR.

LISIDOR.

Je l'ai vue ; c'est une excuse pour l'aimer, un titre pour lui vouloir plaire. S'il m'eût été possible de vous prévenir sur mes sentimens...

LE BARON.

Il me suffit. Vous savez ce que je pense de vous, et je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie jamais fait obstacle au bonheur d'un galant homme.

ARAMINTE.

Sans doute, vous nous demeurez ? On pourra s'amuser ; j'ai du monde.

LE BARON.

Raison de plus pour que je vous quitte.

ARAMINTE.

Au moins, revenez souper ; j'ai quelques projets à vous communiquer à mon tour.

LE BARON.

J'ai, de ma part, aussi bien des choses à vous dire. Je reviendrai ; mais à condition que nous ne serons pas plus de huit à table, et que les valets sortiront dès qu'ils auront servi.

ARAMINTE.

On fera tout ce qui pourra vous plaire.

LE BARON.

En ce cas, à ce soir... (*A Lisidor.*) Vous m'intéressez, tenez ferme ; et, s'il en est besoin, je vous promets mon secours... Au revoir, ma charmante Araminte. (*Il sort.*)

ARAMINTE.

Quoique le Baron se plaise à paroître extra-

naire, on ne peut lui refuser un fonds de bon sens et de probité.

LISIDOR.

Il seroit à souhaiter que tous les hommes lui ressemblassent.

SCENE VI.

DAMON, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

VOUS voilà, Monsieur Damon ? Que font nos Dames ?

DAMON.

Elles vont se rendre ici ; et, si cela peut vous plaire, Madame, je n'attendrai plus que vos ordres et leur présence pour commencer la lecture de ma Tragédie. Vous m'avez paru la desirer.

ARAMINTE.

Oui, j'en serai charmée : cela vient à miracle ; je reste chez moi ; et, tenez, voilà Monsieur (*en montrant Lisidor*), qui pourra vous donner d'excellens avis : c'est un connoisseur.

DAMON.

Je n'en doute pas.... Cependant, pour des avis, je les écouterai, sans doute... Mais... ma piece est finie, Madame, et je crois avoir à peu près tout prévu ; ainsi il ne reste plus...

LISIDOR, *en souriant.*

Que des éloges à en faire ?

DAMÓN.

Je l'espere au moins : le choix du sujet a généralement paru très-heureux; les situations frappantes, les incidens bien ménagés... Pour la versification, c'est un médiocre avantage, j'en conviens ; mais encore, en est-ce un ; et parmi les auteurs naissans, je n'en ápperçois pas qui s'avise de me le disputer.

ARAMINTE.

Pour moi, j'ai la plus haute idée de votre ouvrage. Votre mérite a déja percé.

DAMON.

Il est vrai, Madame ; « j'avois à peine mes dix-neuf » ans, que je faisois déja parler mon cœur ».

ARAMINTE.

Il faudra me faire avertir : quoique j'aie renoncé aux Tragédies, je violerai pour vous mon serment... Nous aurons des loges ?

DAMON.

N'en doutez pas : j'ai toujours compté sur votre bienveillance ; et, en vérité, pour nous soutenir dans la carriere des arts, nous avons besoin que les personnes de votre rang daignent semer quelques roses sur les épines dont elle est remplie.

ARAMINTE, *à Lisidor.*

Comme il parle ! (*A Damon.*) Vous pouvez compter sur moi; j'y menerai vingt femmes. Je vous le répete

j'en augure beaucoup. Je juge de votre Tragédie par la jolie chanson que vous m'avez adressée le jour de ma fête... Je veux vous la montrer, Lisidor : vous en serez séduit ; elle est toute ame.

SCENE VII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBÉ.

Les portes s'ouvrent ; les deux femmes entrent d'abord. Ismene s'appuie sur le bras de l'Abbé. Lisidor va au-devant de Lucile qui suit avec Lisette.

ARAMINTE, *allant au-devant.*

EH ! venez donc, mes charmantes... Vous savez notre aventure ?

CIDALISE.

Lisette nous l'a racontée.

ISMENE.

Cela est incroyable ! cette petite Céliante a la fureur de se montrer par-tout.

ARAMINTE.

Il s'agit bien de cela, vraiment ! c'est le Baron ; il sort d'ici : il est venu tout exprès pour me demander Lucile.

CIDALISE.

La bonne folie ! Mais c'étoit sur toi que nous avons toutes cru qu'il avoit des vues.

ARAMINTE.

Je le soupçonnois, sans m'en occuper.

ISMENE, *à Lucile.*

Je vous en fais mon compliment, Mademoiselle; le nombre de vos Amans s'augmente avec vos charmes. On diroit que tous les aspirans se sont donnés rendez-vous aujourd'hui. Le Baron vient de sortir, Monsieur Lisidor est ici, et le Marquis ne peut tarder d'y paroître.

ARAMINTE, *à Ismene.*

Ah ! j'espere être bientôt délivrée de toutes ces tracasseries. (*Les Domestiques préparent des sieges.*) Voulons-nous nous asseoir ? Monsieur Damon nous doit gratifier d'une lecture.

ISMENE, *à l'Abbé.*

Ah ! ciel ! soupçonnez-vous ce que ce peut être ?

L'ABBÉ.

Je m'en doute. Quelque Tragédie de sa façon.

ISMENE, *à part.*

Je suis déja morte. (*Haut.*) Monsieur, nous la lirez-vous toute entiere ?

DAMON.

Mais.... comme il vous plaira, Mesdames.

ISMENE.

C'est qu'une Tragédie, je crois, est bien longue; cela pourroit vous fatiguer.

DAMON.

Oh ! point du tout, Mesdames : on oublie aisément ses peines, quand on réussit à vous amuser. Je vais commencer... (*On s'assied.*)

ARAMINTE, *à Ismene.*

Vous n'avez donc rien gagné sur notre cher Abbé ?

ISMENE.

Je le vais bouder pour la vie; il est d'une maussaderie insoutenable.

L'ABBÉ.

Mais.... c'est vous, Mesdames, qui êtes de la derniere barbarie. Est-ce jamais après le dîner que l'on chante ? J'ai la poitrine si cruellement fatiguée !.... A peine puis-je parler... (*Il tousse.*) Vous voyez... J'ai passé la moitié de la nuit chez une jeune Duchesse, où l'on m'a fait impitoyablement chanter un acte de l'Opéra et six Romances.... Il y a des gens qu'on n'ose refuser.

ARAMINTE.

C'est-à-dire que vous nous rangez dans la classe de ceux que l'on peut refuser sans crainte ?

L'ABBÉ.

Point du tout; mais, au défaut de la harpe, au moins, pour chanter, faudroit-il une guitare. (*Lisette sort.*)

CIDALISE.

C'est malice toute pure : les gens de son état sont accoutumés qu'on les cajole.

ISMENE.

Ce sont de petits mortels assez heureux.

DAMON.

Le sujet de ma Tragédie...

L'ABBÉ.

Il est vrai que l'on nous accueille. Sans devenir la

terreur des maris, nous faisons quelquefois l'amusement des Dames.

ISMENE.

Ce n'est point en ce moment, où votre complaisance....

LISIDOR.

Ne vous fatiguez pas, Mesdames, je connois Monsieur l'Abbé : il ne chantera point ; vous l'en priez trop.

ARAMINTE.

J'entends quelqu'un : seroit-ce déja le Marquis?

SCENE VIII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, LE MÉDECIN, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBÉ.

LISETTE.

C'EST votre Médecin, Madame.

ARAMINTE.

Qu'il entre ; j'en suis ravie : qu'il entre. Venez ; je vous sais bon gré de ne pas m'abandonner... Ismene, je vous demande votre confiance pour Monsieur... Un fauteuil, Lisette... Ce cher Docteur, c'est qu'il est bien moins mon Médecin que mon ami. C'est par attachement qu'il me traite ; et, dans ma derniere migraine, il ne m'a pas quittée d'une minute.

LE MÉDECIN.

Que voulez-vous ? Quoique vous nous fassiez mourir

il faut bien songer à vous faire vivre... Toutes vos santés, Mesdames, me paroissent assez belles ?

ARAMINTE.

Oh ! point du tout.

DAMON, *à part.*

Me voilà perdu.

L'ABBÉ, *à Ismene.*

Vous croyez aux Médecins, Madame ?

ISMENE.

Comme aux Abbés.

L'ABBÉ.

Toujours méchante !

LE MÉDECIN.

Comment donc ! Quelles sont ces indociles maladies que notre sagacité ne peut réduire ! Oh ! nous en viendrons à bout, Madame... Voyons... Justement... L'estomac délabré... et l'appétit ?

ARAMINTE.

Est-ce qu'on mange ?

LE MÉDECIN.

Crachez-vous ?

ARAMINTE.

Je crois qu'oui.

LE MÉDECIN.

Tant mieux. Poursuivons... Nous avons des nuages devant les yeux, des disparates dans la tête ?

ARAMINTE.

Précisément.

LE MÉDECIN.

Je l'aurois gagé... Allons, allons : il faut prendre un

parti sérieux : il faut du régime, se mettre à l'eau de poulet. Je vous jure qu'avec des bols de savon, nous parviendrons à atténuer ces humeurs errantes.

LISIDOR.

Des bols de savon !

LE MÉDECIN.

Oui, Monsieur : c'est un spécifique divin que, depuis deux ans, je réussis à mettre à la mode. Les anciennes drogues dont nos ancêtres faisoient usage, pouvoient convenir à leurs santés robustes et grossieres ; mais aujourd'hui tout doit être soumis aux loix de notre délicatesse et de nos graces. Voudriez-vous, par exemple, que je déchirasse l'estomac d'une jolie malade avec du miel aérien, qui ne purge que par indigestion ?

L'ABBÉ.

Oserois-je vous demander, Monsieur, ce que c'est que du miel aérien ?

LE MÉDECIN.

C'est de la manne, Monsieur l'Abbé ; c'est de la manne. Non-seulement nous avons renoncé aux drogues antiques ; mais nous avons encore changé leurs dénominations vulgaires.

ARAMINTE.

Il est charmant !

DAMON, *à part.*

Oh ! des gens aussi superficiels ne sentiront jamais les beautés mâles de ma Tragédie.

LE MÉDECIN, *à Ismene.*

Et vous, Madame, pour lier connoissance, n'avez-vous pas quelque confidence à me faire ?

ISMENE.

Mais vraiment oui.

L'ABBÉ.

Vous allez aussi consulter?

ISMENE.

Sans doute; ne me connoissez-vous pas de la langueur, des tiraillemens?

L'ABBÉ, *à part.*

Je n'y tiens plus.

(*L'Abbé se leve, se promene, ouvre des livres de Musique, prend une Guitare.*)

LE MÉDECIN.

Doucement, s'il vous plaît, Madame, doucement. De la pesanteur, dites-vous; des dégoûts... M'y voici... Quelques éblouissemens... Des impatiences de fibres... Vapeurs que tout cela, vapeurs... Le fluide nerveux que la chaleur électrise.... Des nerfs qui se crispent .. Une sorte de spasme...... Vous portez sur vous des eaux de Cologne, de fleur d'orange?

ISMENE.

Toujours.

LE MÉDECIN.

C'est bon. Il faut conserver cet usage-là. J'irai demain matin vous faire ma cour; je serai bien aise de vous voir un peu assidument, afin de mieux étudier les causes de votre état.

LISIDOR, *à Lucile.*

Le ridicule personnage!

CIDALISE.

Plus je l'écoute, plus il m'enchante.

DAMON, *en se levant.*

Comme les momens s'écoulent ! Si vous vouliez permettre, Mesdames...

ARAMINTE.

Ah ! de grace, Monsieur Damon, quartier. Laissez-nous jouir du cher Docteur.

DAMON, *à part.*

J'enrage ! où me suis-je fourré ?

LE MÉDECIN.

Et vous, belle Cidalise ?

CIDALISE.

Je ne suis guere mieux.

LE MÉDECIN.

Je le crois. C'est contre mon avis que vous avez fait éventer la veine. Mais voilà comme vous êtes, Mesdames : depuis que votre petit Chirurgien s'est donné le renom d'un joli saigneur, il vous fait tourner la cervelle .. Je devrois, pour vous punir, vous abandonner à sa lancette inhumaine, vous laisser épuiser jusqu'au blanc ; mais vous êtes si intéressantes !.... Voyons ce pouls ; il est fréquent ; mais égal : l'appétit, je parie, modeste ; mais franc, et le sommeil rare ; mais doré. Je ne vous conseille pourtant pas de vous tranquilliser sur ce prétendu bien-être : il faut du régime, de l'exercice et de la petite diete..... A vous, mon aimable Demoiselle.

LUCILE.

Oh ! Monsieur, je me porte très-bien.

LE MÉDECIN.

Je n'en crois pas un mot.

LUCILE.

Mais j'en suis bien sûre, moi.

ARAMINTE.

Eh bien ! n'allez-vous pas faire ici la ridicule, quand Monsieur le Docteur a pour vous des complaisances ?

LE MÉDECIN.

Il suffit : ne chagrinons point ce cher enfant; ne contraignons personne. La vivacité de ses yeux cependant me fait soupçonner dans son sang une sorte d'effervescence dont je croirois prudent de prévenir les effets par de petits calmans, par quelque préparation d'aconit ou de ciguë, que nous lui proposerons dans une crême aux pistaches.

LISIDOR.

En vérité, Monsieur, j'ai cru jusqu'à ce moment qu'un habile Médecin ne devoit consacrer ses lumieres qu'à soulager, ou du moins consoler la foible humanité; mais vos savans discours ne tendent qu'à l'épouvanter. De grace, laissez-nous attendre les maux : nous n'aurons que trop tôt recours aux remedes.

LE MÉDECIN.

Voilà précisément ce que pense un peuple de Médecins qui ne songent qu'à guérir. Mais moi, Monsieur, mais moi, j'étudie le caractere, la tournure d'esprit de mes malades; je prévois les accidens, et j'aime mieux préparer, et même, dans l'occasion, prolonger une maladie, que de trancher dans le vif, et vous rendre, en huit jours, une santé grossiere, dont on ne jouit dans le monde que pour en abuser.

LISIDOR.

LISIDOR.

Voilà certainement une étrange politique !

L'ABBÉ *préludant.*

La, la, la, la, la.

CIDALISE.

Chut ! taisons-nous.

DAMON *lisant.*

Tant mieux... Scene premiere... HIDASPE.

Du centre des déserts de l'inculte Arménie....

CIDALISE *l'interrompant.*

Paix donc ! l'Abbé ne se doute pas qu'on l'écoute.

L'ABBÉ.

AIR, *noté à la fin.*

Seroit-il vrai, jeune Bergere,
Que mes soins n'ont pu vous charmer ?
Que d'efforts il faut pour vous plaire !
Il n'en faut pas pour vous aimer.

LE MÉDECIN.

Voilà du délicieux.

ARAMINTE.

Personne ne chante mieux que lui.

LISIDOR.

Sur-tout quand on ne l'en prie pas.

L'ABBÉ.

Comment ! est-ce que j'ai chanté ?

ISMENE.

Oui ; par distraction, ou par contradiction plutôt.

Mais on vous le pardonne ; la bizarrerie est l'apanage du talent.

L'ABBÉ.

Quand j'osai découvrir ma flamme,
J'attendois un sort plus heureux.
Tout le feu qui brûle mon ame
Ne peut-il qu'animer vos yeux ?

Amour ! dans ses bras tu reposès ;
De son teint tu peins la blancheur.
Je t'ai vu sur son sein de roses ;
Je te cherche encor dans son cœur!

ISMENE.

L'air est charmant.

LE MÉDECIN.

Expressif.

L'ABBÉ.

Le trouvez-vous ? Ce n'est, en vérité, que l'ouvrage d'une matinée.

ARAMINTE.

Il est de vous ?

L'ABBÉ.

Oui, Mesdames.

DAMON.

Les paroles....

L'ABBÉ.

Eh bien ! là, sincérement, qu'en pensez vous ?

DAMON.

Ma foi ! je les trouve assez médiocres.

L'ABBÉ.

Tout le monde, Monsieur, n'est pas de votre avis ; et quand je les ai composées...

ARAMINTE.

Comment ! elles sont aussi de vous?... Mais il est universel, notre cher Abbé.

L'ABBÉ.

Monsieur n'a pas daigné saisir l'union intime, le tour de chant, la phrase musicale..... Je vais recommencer.

LE MÉDECIN, *se levant.*

Je suis pénétré de ne pouvoir vous entendre.

ARAMINTE.

Vous nous demeurez à souper ?

LE MÉDECIN.

Est-ce que cela m'est possible ? Je cours au marais ; les insomnies y sont fort à la mode : de-là au faux-bourg Saint-Germain, où régnent les petites fievres. J'ai vingt santés à consulter. En vérité, quand je songe à toutes mes courses, le sort de mes chevaux me fait pitié. J'ai condamné la vieille Orphise.

ARAMINTE.

Décidément ?

LE MÉDECIN.

Oui ; cela est fini. Elle s'est entêtée d'un certain Empyrique... Je vous conterai quelque jour son aventure. Adieu, Mesdames (*A Araminte.*) Du régime, je vous en prie. (*A Ismene.*) Je serai demain à vos pieds. (*A Cidalise.*) De grace, congédiez-moi votre petit Chirurgien. (*A Lucile.*) Bon jour, ma belle poulette. (*Aux hommes.*) Messieurs, je vous salue. (*Il sort.*)

SCENE IX.

LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBÉ, LISETTE.

DAMON.

Je puis espérer qu'à présent...

ARAMINTE.

Oui; cela est trop juste. Commencez, Monsieur Damon.

L'ABBÉ, *à part.*

On ne s'occupe plus de nous; sortons. (*Haut.*) Mesdames, vous m'excuserez.

ISMENE.

Comment!

L'ABBÉ.

Je n'ai pas l'honneur de me connoître en Tragédies. D'ailleurs, mon suffrage importe peu à Monsieur. Nos goûts different; les paroles que j'ai chantées lui ont déplu.

ARAMINTE.

Liberté toute entiere, mon cher Abbé; mais si vous vouliez être tout-à-fait charmant, vous auriez la complaisance d'accompagner ma fille à son clavecin. Je ne la crois pas curieuse des grands Poëmes. Le Baron qui ne peut tarder à revenir, seroit charmé de vous entendre, et Lucile apprendroit de vous quelque jolie Romance. (*L'Abbé salue Araminte, baise la main*

d'Ismene, et présente la sienne à Lucile, après avoir dit :)

L'ABBÉ.

Il suffit que cela vous plaise, Madame : il n'est rien que je ne vous sacrifie.... Je vous suis, Mademoiselle.

LISIDOR, *à Lucile.*

Que ne puis-je vous accompagner ? (*Lucile sort avec l'Abbé ; Lisette les suit.*)

SCENE X.

LISIDOR, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, *ensuite* LISETTE.

ISMENE.

EH bien ! ai-je tort de protéger l'Abbé ? Est-il rempli de complaisance ?

ARAMINTE.

J'aimerois bien qu'il en manquât chez moi !... Ah ! çà, rien ne nous occupe... A vous, Monsieur Damon.

DAMON, *prenant la main de Lisidor qui est distrait.*

Suivez-moi, Monsieur, s'il vous plaît ; le titre de ma Tragédie est CYRUS, fils de Cambise... Vous savez, Mesdames, que le Tyran Astyages...

ISMENE.

Mais, puisque Monsieur veut nous lire, ma toute bonne, si nous demandions des cartes ?...

DAMON.

Comment !...

ARAMINTE.

N'est-ce pas à vous à commander chez moi ?... Lisette, allons vîte, une table. (*Lisette arrive, et fait apporter une table.*)

ISMENE.

Lisidor, je crois, n'est pas joueur. Il écoutera mieux, et nous ferons un Tri, nous autres, pendant que Monsieur Damon lira sa Tragédie.

DAMON, *à part.*

Ah ciel ! je n'en puis revenir. (*On dispose la table.*)

CIDALISE.

C'est on ne peut mieux imaginé... Tu sais, ma chere, que je ne puis vivre un moment dans l'inaction.

LISETTE.

Voilà tout préparé. (*Elle sort.*)

DAMON.

Quoi ! Mesdames, est-ce bien sérieusement ?

ISMENE.

Oui.... Vous allez voir.... Cela ne dérange rien : au contraire... Tirons d'abord les places. Bon ! Araminte, Cidalise, et moi...... Vous, allez vous mettre ici.... (*Elle dispose une chaise qu'elle place au coin de la table qui doit être au côté gauche du Théatre.*) Oui ; là. Vous nous tournerez le dos, afin d'être moins distrait.

LISIDOR, *à part.*

Voilà des auditeurs bien attentifs !

DAMON, *à part.*

Non, je ne sais où j'en suis. Pauvres talens, comme on vous humilie ! Oh ! qu'il est cruel d'avoir besoin de certaines gens ! N'importe... (*Il remet son cahier dans sa poche.*) Adieu, Mesdames ; c'est moi qui craindrois de vous distraire de vos grandes occupations...... J'en aurois du regret... Et... je suis votre serviteur (*Il sort.*)

SCENE XI.

LISIDOR, ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, *jouant.*

CIDALISE.

Je crois tout de bon qu'il s'en va.

ARAMINTE.

Je suis extasiée. Mais que dites-vous donc de ce petit Auteur ?

ISMENE.

Qu'il est impertinent. Ne faut-il pas tout quitter pour écouter la Tragédie de Monsieur ?

CIDALISE.

Je la crois détestable.

ARAMINTE.

Cela ressemble à tout, ou n'a pas le sens commun.

LISIDOR.

Le trouvez-vous bien récompensé des soins qu'il prend pour vous plaire, et de la jolie chanson qu'il vous a jadis adressée ?

ARAMINTE.

Comment ! vous approuvez sa conduite ?

LISIDOR.

Oh ! point du tout, Madame ; je suis chez vous, je pense qu'il a tort.

ARAMINTE.

Allons, venez me conseiller... Le cœur n'est-il pas la surfavorite ?

SCENE XII.

ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, *jouant*; LISIDOR, *tantôt derriere le fauteuil d'Araminte, tantôt se promenant*; LE MARQUIS, *qui se place à la droite d'Ismene. La table est à la gauche du Théatre.*

LE MARQUIS, *dans la coulisse.*

OUI, oui; j'arrangerai tout cela. Je verrai, j'irai, je parlerai.

CIDALISE.

C'est le Marquis.

ISMENE.

C'est lui-même.

LISIDOR.

Je vais donc voir ce dangereux Rival. (*Le Marquis entre.*)

CIDALISE.

L'étourdi! Pourquoi venir si tard? Voilà notre partie arrangée. Nous aurions fait un Réversis.

LE MARQUIS.

Ma foi! Mesdames, on arrive quand on peut. Il est pourtant réel que, pour tarder moins, je n'ai pas dormi quatre heures. Aussi, suis-je anéanti... (*A Lisidor.*) Monsieur, je vous salue... Mais vous êtes bien seules, Mesdames. Oh! voilà qui est décidé : je termine, dès demain, ma satyre contre les Bals. En honneur, c'est un attentat contre la vie des citoyens.

ARAMINTE.

Pourquoi les suivre tous ? Pourquoi déranger sa santé ?

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous qu'on fasse ? faut-il se résoudre à passer pour un Anachorete, un ridicule, un sage ? Vraiment la santé se délabre ; il y a près de dix ans que je ne puis accoutumer la mienne à se soumettre à mes fantaisies. Mais, après tout, si on avoit une santé, pourroit-on soutenir une campagne ; vivre à la Cour, s'amuser à Paris ?

ISMENE.

Il a raison... Allons, voyons pourtant... Ce sera en pique.... Le roi de trefle.

LE MARQUIS.

A propos, dites-moi donc ; je viens de rencontrer le bel esprit Damon : il m'a paru d'une humeur sanglante. J'ai d'honneur cru que c'étoit à moi qu'il en vouloit.

CIDALISE.

Il venoit nous lire toute une Tragédie...... La préférence.....

LE MARQUIS.

Ah ! ciel !

ARAMINTE.

Je te la céde. J'avois pourtant un assez joli médiateur de ce côté.

LISIDOR.

Il étoit sûr.

ISMENE.

De grace, point de conseils. (*Pendant ce tems, le Marquis regarde le jeu d'Ismene, et lui présente du tabac.*)

ARAMINTE.

Ne crains rien; je suis d'un guignon décidé... Le roi de carreau.... Pour revenir au petit Damon, il s'est avisé de prendre de l'humeur, je ne me souviens plus sur quoi, et, tout en grondant, il nous a débarrassées de sa personne et de son ouvrage.

LE MARQUIS.

Ah! je respire. Le dénouement n'est pas malheureux. Est-ce qu'on fait de ces especes-là sa société? Il est des Gens de Lettres d'un vrai mérite, avec qui l'on se fait honneur d'être lié; mais pour ceux-ci, on les reçoit quelquefois le matin, pour leur commander une chanson, ou bavarder pendant que l'on s'habille. Ou, le soir; oui, le soir, on en rassemble une couple: on les excite, on les irrite l'un contre l'autre; alors ils s'attaquent, ils s'accablent d'épigrammes, s'injurient, se déchirent: cela est plaisant, divin. Tenez, cela ressemble assez aux combats de coqs que l'on donne à Londres, ou sur nos navires. C'est un cadeau dont je veux vous régaler. Il est vrai qu'il en résulte le petit désagrément de les saluer le lendemain en public; mais on en a ri, et cela console.

ARAMINTE.

Il est affreux de ne pouvoir jouer une seule fois.

LISIDOR.

Madame, à la vérité n'est pas heureuse.

LE MARQUIS.

Aussi vous ne risquez jamais rien ! Il faut savoir brusquer la fortune. Mais vous me ressemblez ; vous êtes trop prudente. Ce matin, cependant, j'ai pensé avoir ce qui s'appelle une affaire.

ARAMINTE.

Toujours des aventures. Et quelle est celle-ci ?... Je passe.

LE MARQUIS.

Vous connoissez mon cocher, sa témérité, sa fierté, son bouquet, ses moustaches : c'est un coquin.... Je l'aime à la folie. Je veux pourtant le gronder. Ce maraud-là me fera quelque jour une scene. Il s'est avisé de couper un triste berlingot, dans le fond duquel s'enterroit je ne sais quel personnage. Mon homme s'est fâché, a baissé sa glace, a prétendu que je devois connoître sa livrée, ses armes. Ma foi ! moi, je ne connois guere que celles du Roi et les miennes. Je descends de ma voiture : il m'imite ; on s'échauffe : les valets se battent ; le peuple accourt, et mon hibou, tout essoufflé, tout murmurant, est remonté dans sa cage, en m'annonçant qu'il s'alloit plaindre....

LISIDOR.

Mais cette affaire, Monsieur, pourroit devenir sérieuse. Il seroit de la prudence de prévenir...

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu, qu'il se plaigne. Vous verrez qu'on ne

ne pourra plus courir Paris sans avoir le blason dans sa poche.

LISIDOR, *à part.*

Je sais à présent à quoi m'en tenir sur le compte de mon Rival.

LE MARQUIS.

Que vois-je ? ce cher métier est encore monté ? ce fauteuil n'est point fini ? Mais à quoi tuez-vous donc le tems ? Oh ! cela prouve bien qu'il y a long-tems que je ne vous ai donné de bons exemples, que je n'ai mis la main à l'ouvrage.

ISMENE.

Oh ! oui ; il vous sied bien de parler d'ouvrage ! vous êtes cause que ma petite robe n'est point montée. Vous vous donnez les airs de m'emporter un rang de falbala, sous prétexte d'y travailler.

LE MARQUIS.

Aussi fais-je ; mais peu vous importe, pourvu que vous grondiez, et que vous fassiez aux gens une petite moue, que vous savez bien qui vous rend plus charmante encore... Tenez, vous ne ménagez point vos amis c'est votre défaut, Ismene. Eh bien ! je vous jure que je n'ai que votre falbala dans la tête, que je m'en occupe sérieusement.

LISIDOR, *à part.*

La belle occupation !

LE MARQUIS.

Hercule filoit pour Omphale. Vous surpassez la maîtresse en beauté ; je ne me pique pas d'avoir toute la

célébrité de l'amant ; mais au moins suis-je jaloux de l'égaler en complaisance comme en courage. Si je vous prouvois que je n'ai cessé ce matin de travailler à votre ouvrage en raisonnant avec mon Avocat ; que je le porte toujours sur moi ?...

ISMENE.

Bonne plaisanterie !... Donnez-moi Spadille.

LE MARQUIS.

Parbleu ! votre petite incrédulité mérite d'être confondue. Tenez, tenez. (*Il tire différentes choses de sa poche, enfin, un sac à ouvrage.*) Non, ce n'est pas cela ; ce sont les jarretieres de Lise, les nœuds de Chloé... Ah ! bon, voici votre affaire.

ISMENE.

Que vois-je ? avec le sac ! il est charmant. (*Aux femmes.*) Vous permettez ? Comment ! un étui, des ciseaux, des aiguilles !

LE MARQUIS.

Oh ! rien ne me manque.

CIDALISE, *jetant son jeu.*

Cela est rebutant ! En vérité, Monsieur le Marquis, vous êtes très-aimable ; mais vous pourriez attendre la fin de la partie : on ne peut s'occuper de son jeu, et vous écouter.

LE MARQUIS.

Bon ! de l'humeur ! allons, la paix ; on se taira. Je vais, pendant que vous finirez, m'amuser à cette tapisserie. Mais, diable ! dussiez-vous m'en vouloir

encore, j'oubliois précisément ce que je suis venu tout exprès pour vous dire. (*Il enfile une aiguille.*) C'est une chose assez particuliere.

ARAMINTE.

Comment donc ?... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Vous connoissez bien le Comte d'Orvigni ?

CIDALISE.

Oui, vraiment... Nous en sommes aux tours doubles.

LISIDOR.

Quoi ! cet ancien Militaire, cet homme respectable ?...

LE MARQUIS.

Justement.... Eh bien ! il est mort.

ISMENE.

Cela est incroyable... Je demande...

LE MARQUIS.

Il s'est avisé d'expirer, subitement, hier au soir.

ARAMINTE.

Vous me désolez... Voilà mon roi ; deux fiches.

LE MARQUIS.

Cela dérange beaucoup le souper qu'il devoit nous donner.

LISIDOR.

Il étoit votre intime ami, Madame ?

ARAMINTE.

Vraiment oui : vous m'en voyez pénétrée... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Il n'a pas eu le tems de mettre le moindre ordre dans ses affaires.

ARAMINTE.

Je le jouerai sans prendre... Cela est cruel, Marquis... Le coup est assez beau.... Sa pauvre Veuve.... C'est en cœur, Mesdames.

ISMENE.

En favorite ! nous voilà ruinées... Mais que ne fait-elle des démarches ?

ARAMINTE.

Sans doute... Spadille.... Mon cher Comte !... Manille... Il m'a rendu de très-grands services.... Valet, dame et roi de cœur.

LE MARQUIS.

Nous lui avons conseillé de prendre un parti dans cette affaire.

ISMENE.

C'est tout simple.... Doucement, j'ai baste et encore une main.

ARAMINTE.

Il laisse de petits enfans... J'aurois gagé pour la volte... Marquis, vous m'avez serré le cœur... Il me revient encore deux fiches.

SCENE XIII.

ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, LISIDOR, LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE, *accourant.*

AH ! Madame, votre serin vient de s'échapper !

ARAMINTE.

Mon serin privé ? Juste Ciel ! Eh ! vîte, suivez-moi, Lisette. (*Elle sort avec Lisette.*)

ISMENE.

Comment ! elle nous quitte ?... Mais cela est unique !.. En vérité, ma bonne, notre chere Araminte est d'un ridicule rare, avec sa passion pour les animaux.

LISIDOR.

On ne peut douter que cet oiseau ne lui soit cher, puisqu'elle lui sacrifie les suites d'une partie dont la mort d'un de ses amis n'a pu la distraire.

LE MARQUIS.

Oh ! vous ne la connoissez pas. Si vous l'aviez vue, comme moi, à table, entourée de chats, de chiens, de singes, de catacouas ; elle les baise, les fait impitoyablement baiser à la ronde ; partage avec eux son assiette... C'est un charme. Mais aussi est-ce un petit plaisir dont elle ne régale que ses plus intimes amis.

LISIDOR.

Il est heureux pour vous, Monsieur, d'être de ce nombre. (*A part.*) J'en ai bien assez vu. Quittons ce

cercle d'étourdis, et ne songeons qu'à ménager la bonne volonté du Baron, et le cœur de Lucile. (*Il fait une révérence qu'on lui rend, & sort.*)

CIDALISE.

Ce petit Robin ne te semble-t-il pas un ennuyeux personnage ?

ISMENE.

Passablement.

LE MARQUIS *se leve, & va à la table.*

On m'a dit qu'il se donnoit les airs d'être mon Rival : par exemple, voilà de ces choses auxquelles je ne saurois m'accoutumer.

ISMENE.

Prétends-tu t'enterrer ici jusqu'au souper ? Si nous faisions un tour de Boulevard.

CIDALISE.

Cela n'est guere décent que la nuit ; on court les Parades, les Spectacles.

LE MARQUIS *ayant pris la place d'Araminte.*

Oui, les Fantoccini... Oh ! ils sont divins, étonnans : moi, en honneur, c'est le seul spectacle qui m'amuse.

ISMENE.

Ah ! çà, nous voilà seuls. De bonne foi, Marquis, comment conduisez-vous la grande Comtesse ?

LE MARQUIS.

Quoi ! vous n'êtes point au fait ?... Je l'ai quittée.

CIDALISE.

Sérieusement ?

LE MARQUIS.

Pouvois-je y tenir ? C'est la plus exigeante de toutes les prudes: il faudroit toujours être là, ne la pas quitter d'une minute. Ah ! parbleu ! je me suis ménagé avec elle la rupture la plus signalée. Vous n'imagineriez jamais qu'elle étoit sa folie ?.... Le mariage.

CIDALISE.

Vous badinez ?

LE MARQUIS.

Non ; Madame a la manie d'être épousée.

ISMENE.

Mais elle est femme de qualité, d'un âge très-convenable ; et il faut que vous aimiez bien éperdument votre petite Bourgeoise de Lucile, pour la préférer.

LE MARQUIS.

Moi ! de l'amour, des passions? Ah ! parbleu ! vous ne me connoissez guere. Prenez garde que Lucile est toute charmante, un vrai bijou ; oui, c'est précisément ce qu'il me faut : point d'esprit, peu de figure ; cela ne marquera point trop dans le monde ; et ses soixante mille livres de rente... Ah ! ma chere Ismene, quelle petite maison brillante ! que de chevaux, de chiens, de valets ! Laissez, laissez faire. Oh ! je sais bien ce qu'il me faut !

CIDALISE.

Vous n'y pensez pas vous-même, si c'est l'intérêt qui vous conduit.

LE MARQUIS.

Non, pas absolument : vous imaginez bien que je ne calcule guere, moi ; mais, en vérité, la vie que je

mene m'accable; la multiplicité des aventures m'excede. Savez-vous, Mesdames, qu'il faudroit être de fer pour résister aux fatigues de vous faire sa cour? Toujours des assiduités, des soins, des rendez-vous; c'est à ne pas finir. Du moins, quand on est marié, on se tranquillise, on demeure chez soi; on y reçoit ses amis dans sa robe de chambre; on s'y fait soigner par sa femme.

CIDALISE.

C'est une raison de plus pour retourner à la Comtesse; elle est d'un âge convenable, et, sans vous mésallier, vous jouiriez alors d'une fortune qui surpasse de beaucoup celle de Lucile.

LE MARQUIS.

Vous plaisantez: oh! je ne me suis brouillé qu'après avoir pris là-dessus les informations les plus exactes.

ISMENE.

C'est vous-même qui, je crois, êtes le seul dans Paris à ignorer que, depuis votre rupture, elle est devenue l'unique héritiere de son oncle le Commandeur.

CIDALISE.

Et qu'elle joint à présent à la réputation de jolie femme, celle de femme très-opulente. Aussi le petit Chevalier lui fait-il assiduement sa cour.

LE MARQUIS.

Ecoutez donc, Mesdames, un moment: ceci mérite toute mon attention. Le petit Chevalier me voudroit ravir la Comtesse! Oh! nous allons voir. Ce que vous

m'apprenez change beaucoup mes vues ; et tout bonnement, je serois tenté de rendre Lucile à son Robin. Moi, j'aime à faire des heureux.

ISMENE.

Cela seroit peut-être aussi généreux que sage.

LE MARQUIS.

La Comteſſe me sacrifie à l'instant qu'elle hérite ! Oh ! parbleu, je lui apprendrai à mieux choisir ses momens ! Allons, allons ; j'y vais mettre ordre, et vous prouver que je sais soutenir mes droits. Comme vous dites, la Comtesse est jolie femme ; elle mérite toutes sortes d'égards. Allons, il est de bonne heure ; mon équipage m'attend, je vole chez elle. Tâchez d'arranger tout cela avec Araminte. Elle est minutieuse ; elle boudera. Ces Bourgeoises se formalisent de la plus petite chose. Voyez, calmez-la. Lisidor est un galant homme, je ne serai même pas fâché qu'il m'ait quelque obligation. Pardon, mille fois pardon, si je vous quitte. J'en suis honteux, désespéré. Mais vous n'ignorez pas que je suis le premier à plaindre, puisque je vous laisse en partant et tous mes regrets et mon cœur.

CIDALISE.

En effet ; on appelle cela savoir prendre son parti.

SCENE XIV.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE, LE BARON; LISETTE ET LISIDOR *arrivent un instant après.*

ARAMINTE.

J'AI retrouvé mon serin. Je vous ai quittées bien brusquement, j'en conviens; mais vous connoissez ma sensibilité.

ISMENE.

Aussi ne songeons-nous qu'à te féliciter.

ARAMINTE.

Bon ! les malheurs se succédent : Lisidor et le Baron me suivent. Je suis persécutée de tous les côtés... Mais où donc est le Marquis ?

ISMENE.

Tu ne le croiras pas ! Il est allé reprendre les fers de sa belle Comtesse, qui vient d'hériter.

ARAMINTE.

Comment ?

CIDALISE.

Nous t'expliquerons cela plus en détail : mais dans ce moment-ci, ce que tu as de mieux à faire, est de pourvoir ta fille, et de ne plus penser au plus étourdi et au plus inconséquent de tous les hommes.

SCENE XV et derniere.

LE BARON, LISIDOR, ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE, LISETTE.

LE BARON.

OH ! çà, ma chere Araminte, voici le moment décisif. Je viens vous demander Lucile pour Monsieur Lisidor. Elle l'aime : il le mérite ; et je vous déclare que je me brouille à jamais...

ARAMINTE, *à Lisidor.*

Vous arrivez très-à propos, Monsieur ; j'avois à vous dire qu'il ne tient plus qu'à vous d'être mon gendre.

LISIDOR.

Qu'entends-je? Quel bonheur !

LE BARON.

Et votre Marquis ?...

ARAMINTE.

De grace, mon cher Baron, ne m'obligez point à rougir à vos yeux de ma ridicule prévention en sa faveur. Il m'a rendu service en m'apprenant ce que je devois penser de tous les gens de son espece... Soyez heureux, Lisidor... Vous, mes bonnes amies, obligez-moi de ne parler jamais de cette aventure... Vous, Baron, après le souper, je vous demande un moment de conversation. Vous verrez que mes vues peuvent sympathiser avec les vôtres, et que tout aveuglé que vous croyez mon cœur par le tourbillon du monde, il p-

encore être éclairé par les conseils d'un homme estimable.

LE BARON.

Je n'en doutai jamais, ma chere Araminte; je crois vous deviner, et j'en suis enchanté. Oui, j'ai aussi mes idées. Assurons le bonheur de votre fille. Songeons au nôtre, et terminons, par un arrangement solide et raisonnable, tous ces petits événemens, qui sont le vrai tableau d'une soirée à la mode.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE VALADE.
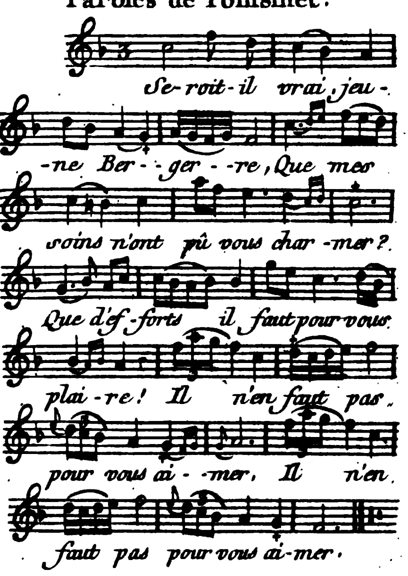
AIR
DU CERCLE,
ou
LA SOIRÉE À LA MODE;
Paroles de Poinsinet.

